MOULOUD MAMMERI

le sommeil du juste

roman

PLON

Ang J. Wang 2
Paris. France
Summer 1978.

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/lesommeildujuste00mamm

LE SOMMEIL DU JUSTE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LA COLLINE OUBLIÉE, roman 15e mille.

L'OPIUM ET LE BATON, roman.

MOULOUD MAMMERI

LE SOMMEIL DU JUSTE

roman

PLON

© 1955 by Librairie Plon.

PREMIÈRE PARTIE

LE PÈRE

Tout avait commencé avec l'argument des dominos qui exaspérait Arezki et que Sliman, son jeune frère, avait une fois de plus exposé sur la place :

— Cette guerre est la providence des malheureux. Quand tout brûlera, quand tout sera détruit, quand la tempête, l'avalanche et l'ouragan auront tout emporté ou englouti, la terre de nouveau sera vierge. Tout sera remis en question. Ce sera comme aux dominos : on fera une distribution nouvelle.

— Et tu seras gueux comme devant, avait dit Arezki.

— Non mon frère, c'est assez pour nous de souffrir, c'est au tour des pauvres d'être heureux.

On était en 1940. Après la longue accalmie

de la drôle de guerre les armées de nouveau se heurtaient et ce brusque réveil de la tempête passionnait les discussions. Valait-il mieux la guerre ou la paix? Fallait-il souhaiter la victoire de ceux-ci ou de ceux-là? Qu'allait-il sortir pour nous de tout cela?

En général tout le monde était de l'avis de Sliman, sauf pourtant le cousin Toudert et Arezki.

— Il faut souhaiter la victoire de ceux-ci, disait Toudert (ceux-ci c'étaient les Français). Avant eux nous n'avions pas de médecins, pas de route, pas d'école; nous vivions comme les animaux de la forêt : le plus fort mangeait le plus faible.

Naguère encore, quand le cousin Toudert mourait de faim comme tout le monde, c'était un forcené de la bagarre; chaque jour sur la place il appelait les Musulmans à la guerre sainte. On le laissait dire; on savait que c'était insensé et que c'était la faim qui le faisait parler. Toudert, devenu riche, défendait maintenant la cause de ceux que naguère il jetait à la mer tous les soirs.

— Mais l'honneur, cousin Toudert, dit Sliman, l'honneur kabyle c'est plus que tout, plus que la paix, la richesse... plus que la vie... plus que la mort.

C'est alors qu'Arezki avait ricané :

— L'honneur c'est une plaisanterie.

Et, comme un vieillard s'était écrié :

— Le diable parle par ta bouche. Maudis Satan pour qu'il parte de toi.

Arezki avait répondu :

— Je me moque du diable et de Dieu.

Tous les hommes s'étaient levés à la fois et eussent fait à Arezki un mauvais parti si le cousin Toudert et quelques vieillards ne s'étaient entremis. Pendant le tumulte qui s'en était suivi Arezki avait fui de toute la force de ses longues jambes.

Le soir, une délégation des hommes les plus vieux d'Ighzer vint prier le père de veiller à ce que son fils ne troublât plus la tranquillité des âmes en semant le doute et la félicité des fontaines en blasphémant. Le père chercha Arezki partout et finit par le découvrir dans la cour de la mosquée. Un comble! dans la demeure même de celui qu'il venait un instant auparavant de renier. Le père ne voulait pas faire d'esclandre. Il pria Arezki de le suivre à la maison. Arezki était vaguement inquiet.

— J'ai appris, lui dit-il, qu'aujourd'hui tu as parlé sur la place devant les vieillards et les hommes assemblés. Je croyais jusqu'ici que nous n'existions pas pour toi. Me suis-je trompé?

Il paraissait calme.

Arezki crut habile d'être franc :

— J'ai dit que Dieu n'existait pas.

Le père courba brusquement l'arc de ses épaules vers l'avant comme s'il recevait un coup de boutoir dans le ventre.

— Ah? dit-il sourdement, ce sont peut-être tes livres qui le disent. Explique-moi cela.

— Eh bien! Dieu même ne peut rien contre la logique. Or la logique veut... mais à quoi bon t'expliquer? La logique tu ne sais pas ce que c'est : toute votre vie la nie, votre vie qui est un non sens, un tissu d'absurdités.

— Je suis ton père. Tu pourrais m'expliquer ce que veut ta logique.

— Non pas la mienne, celle de tout le monde... de tout le monde sauf des gens d'Ighzer.

— Et qu'est-ce qu'elle dit, la logique de tout le monde?

— Eh bien! la logique de tout le monde enferme Dieu dans un dilemme, couic, attrapé comme dans une souricière...

Arezki était grisé : il ne se savait pas si éloquent ni si audacieux. L'idée du dilemme et de la souricière était de M. Destouche, l'instituteur anarchiste de Tasga, mais le père naturellement ne le savait pas.

— Je ne comprends pas très bien, dit le père.

Il était toujours très calme.

— Oui, attrapé, dit Arezki exalté. Le gouffre à droite, le gouffre à gauche.

— Ce n'est encore pas très clair.

— Tu vas tout de suite comprendre : le mal existe-t-il? Réponds-moi.

Le père allait répondre : Bien sûr, puisqu'il y a des hommes comme toi. Il se retint.

— Oui, dit-il, le mal existe.

— Qui a créé le mal?

Le père ne répondit pas.

— Qui a créé la terre, les sept cieux, les prophètes, le paradis, les vertueux, les sages, les croyants? Oui, qui a créé l'amour et la vertu et la grâce?

— Dieu, dit le père.

— Et l'enfer, Satan, les larmes, la douleur et la mort qui les a créés? Mais c'est Dieu, le même Dieu de bonté et de miséricorde. Pourquoi?

Le père voulait aller jusqu'au fond de la boue et de la perdition de son fils.

— Pour éprouver les âmes... je pense... les âmes des justes... Du moins je suppose, je ne suis pas un taleb.

— Éprouver les âmes? Ha! Ha! c'est trop drôle.

Il avait le front de rire.

— Qu'avait-il besoin de nous éprouver, lui qui est toute bonté?

— Peut-être aussi, hasarda le père, était-il nécessaire à l'ordre du monde que le mal existât.

— Ha! ha! ça y est! Attrapé! La souricière! Tu y es tombé avec ton Dieu.

— C'est, dit le père, le Dieu de tout le monde... comme ta logique.

— Justement; il y a une nécessité au moins à laquelle Dieu même ne peut échapper : tu viens de le dire. C'est donc que cette nécessité est supérieure à Dieu. Dieu n'est pas tout puissant... et alors?...

— Alors...?

— Quel pauvre Dieu que celui qui ne peut éviter le néant que par la méchanceté ou la méchanceté par l'impuissance. Et ouic, attrapé...

— Est-ce tout? dit le père.

— Non. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Il suffit pour aujourd'hui que tu aies compris que l'existence du mal condamne Dieu.

Ici le père avait commencé à élever la voix :

— A ton âge, avec ta figure de fille, où as-tu vu le mal?...

— Partout. Si ton destin avait voulu que tu voies le monde...

— Le monde que tu as parcouru, toi, enfant du péché.

— Non, mais j'ai lu dans les livres.

— Et qu'est-ce que tu as lu?

— Que Dieu n'existait pas.

Le père n'y avait plus tenu. Il était allé

chercher son fusil. Arezki affolé avait d'abord buté sur tous les coins de la maison où il avait essayé de fuir, écrasé soudain par la certitude qu'il avait déclenché un cataclysme et que rien n'arrêterait plus le père qui criait à tous les vents comme un damné : « Maudit, je suis maudit dans ma progéniture. Il faut lapider Satan. »

C'était Tamazouzt, la petite sœur, qui avait dressé contre le mur de clôture la fourche taillée d'encoches sur laquelle Arezki était monté pour sauter de l'autre côté. Il s'était foulé la cheville en retombant. Une épouvante animale tordait ses lèvres, crispait tous les muscles de son visage. Il traversa la rue, sauta un talus, une haie, puis un autre talus, dévala d'un trait la pente raide; à chaque pas des aiguilles de feu s'enfonçaient dans sa cheville...

En s'écrasant de l'autre côté lourdement sur le sol il avait entendu siffler au-dessus de lui : il ne savait pas alors si les cartouches du père étaient chargées de plomb, de chevrotines ou de balles. Pour en avoir depuis souvent entendu le sifflement rageur, il savait maintenant que c'était une balle. Il savait aussi que le père était un tireur infaillible : il l'aurait tué.

C'est quand la rivière est calme qu'elle est le plus à craindre, disait le père. De fait Arezki,

quand il était jeune, ne laissait pas prévoir qu'un jour il finirait si mal; des traits de petite fille, un grand corps qui grandissait trop vite mais si fluet. « Le vent souffle aujourd'hui, disait le grand frère Mohand, accrochez Arezki, il risque de s'envoler. » Mais aucun ouragan ne l'avait emporté : Dommage! il n'eût pas couvert toute la famille d'opprobre. Il n'y avait pas d'école à Ighzer naturellement, mais il y en avait une dans le lointain village de Tasga où on avait envoyé Arezki chez une vieille sœur de sa mère, pour se débarrasser de cette petite fille qui ne servait à rien et qui, quand on lui confiait quatre ou cinq brebis à faire paître, revenait les yeux rouges d'avoir pleuré : c'était trop pénible. De Tasga Arezki revenait pour les vacances. Comme il ne savait rien faire on ne lui demandait rien. Il faut dire qu'il était peu encombrant : on le déplaçait comme un meuble. Si quelqu'un avait besoin de la place où Arezki s'était par hasard assis il n'avait qu'à le toucher à l'épaule. Il était poli, disait toujours oui à tout. Il n'était pas fier malgré ses mains blanches d'homme qui n'a jamais eu à racler sur les cailloux la faucille ou le mancheron, ses paumes bleutées de veines opalines. Quand il avait été grand il s'était même fait une espèce de métier, presque de métier utile : il lisait les lettres des ouvriers de France et y répondait, si bien qu'il était

devenu pour tout le village : Arezki-nnegh, notre Arezki, l'Arezki de tout le monde en quelque sorte.

Le père était médiocrement fier de voir que le plus inutile de ses enfants était devenu un savant au village et le fils de tout le monde. De temps à autre il lui envoyait sa main par le travers de la figure pour essayer d'en faire tout de même un homme, malgré ses yeux doux, sa voix morte, sa peau rosée, mais même alors il tâchait de ne pas frapper trop fort.

Il avait fini, peut-être à force d'être l'Arezki de tout le monde, par cesser d'être Arezki des Ait-Wandlous. Vers 10 heures quand les hommes revenaient des champs, les femmes des jardins et les enfants de la rivière avec leurs troupeaux, le père appelait tout le monde pour le déjeuner. S'il manquait Mohand ou Tamazouzt on les attendait, on savait où ils étaient et ce qui les retenait. Mais nul ne s'inquiétait de l'absence d'Arezki : il devait écrire la lettre de quelque veuve ou lire d'interminables livres qu'il rapportait de Tasga.

Évidemment quand il doublait son inutilité du poids de quelque extravagance le père intervenait. Le jour par exemple où il était venu avec des cheveux longs, comme s'il n'avait pas assez l'air d'une fille à l'ordinaire. Le père sans préambule lui avait d'abord

envoyé une volée de coups de bâton. Aussi la fois qu'il avait rapporté de Tasga des espadrilles qu'il prétendait garder à Ighzer, sous prétexte que les cailloux lui faisaient mal à la plante des pieds. Peut-être allait-on pour lui faire plaisir acheter des espadrilles à tous ses frères et au père — et puis de quoi aurait-on l'air dans le village à ne pas aller comme tout le monde dans des sandales de peau de bœuf ou pieds nus. Ce jour-là le père s'était contenté de lui faire conduire à l'abreuvoir le mulet rétif de la maison.

Tant d'extravagance était tout de même inquiétant, surtout chez un enfant instruit comme lui. On ne lui apprenait déjà pas à être un homme à l'école; si on ne lui apprenait pas à être sage non plus, à quoi lui servait d'y aller? Le père n'en savait trop rien. C'était la tante de Tasga et l'instituteur qui s'occupaient de ces détails. L'instituteur avait fait passer à Arezki son certificat, puis sa bourse, puis il l'avait envoyé à l'école primaire supérieure de Tizi-Ouzou préparer l'École Normale. Au concours d'entrée, Arezki avait été admis premier cette année même. Était-ce parce que son succès l'avait grisé qu'il avait nié Dieu sur la place?

Pendant des semaines, partout à Ighzer, à la fontaine et par les chemins on parla encore de ce coup de fusil comme du dernier fait

divers. Ce n'est que longtemps après qu'on s'aperçut que les calamités qui se déchaînèrent par la suite sur Ighzer pendant des années provenaient toutes de lui et que cette balle, qu'on avait crue vaine, avait été comme le caillou qui déclenche l'avalanche; nulle force ne fut plus capable d'en arrêter les suites...

Quand le père rentra chez lui tard dans la nuit, afin que personne ne le vît, il fut bien aise d'avoir manqué Arezki, aise aussi de l'avoir chassé.

Il se rendait pourtant compte que le départ de son fils ne résolvait rien. C'est cet instituteur de Tasga qui lui tournait la tête, mais comment lui parler? Le père ne savait pas le français ni l'instituteur le berbère. Il pensa au komisar.

Le komisar c'est l'administrateur, autant dire le chef de la commune. Ces infidèles parlent la même langue et raisonnent de la même façon, de travers soit, mais de la même façon.

Justement le père voulait depuis longtemps voir le komisar. Mohand, son fils aîné, avait la tuberculose et trois enfants. La tuberculose c'est aux usines Renault à Paris qu'il l'avait attrapée et Paris c'est en France et le komisar est Français, il était donc juste qu'il donnât

à Mohand une pension, une toute petite pension, n'importe quoi, 2 ou 3 000 francs, mais 2 ou 3 000 francs c'est mieux que rien.

Il y avait aussi Sliman, le plus jeune des enfants, qui n'avait bien sûr jamais été à l'école, mais que le père aurait bien voulu « envoyer à Renault » comme Mohand, mais justement Mohand disait qu'il tuerait plutôt le petit frère et, avec cette maladie qui lui mangeait la poitrine, sait-on jamais?... « Tu comprends, petit frère, il vaut mieux mourir de ma main que mangé par la tuberculose, au moins tu ne souffriras pas. » Mohand ne riait jamais, pas même de son rire amer et épais, quand il disait cela. Alors le père se demandait si le komisar ne pourrait pas mettre son fils dans une école de maçons.

— Pourquoi de maçons? disait Mohand.

Le père n'en savait rien. Il leva les épaules :

— Parce que c'est beau de construire des maisons.

Le rire sarcastique de Mohand précéda de peu une toux qui l'empourpra comme si le sang allait lui gicler des joues : « Alors tu crois qu'on choisit un métier parce qu'il est beau, on travaille parce qu'on crève de faim. Tu crois que le komisar est un bureau de placement, qu'on l'a mis là pour qu'il apprenne un métier aux fils des pauvres. Il commande toute la commune, le komisar; tu sais combien

de Sliman, de fils de pauvres, il y a dans la commune du komisar? des milliers. Est-ce que le komisar va en faire des milliers de maçons?

— Les fils des pauvres, il faut bien que quelqu'un pense à eux.

— Dieu! Ils ont Dieu, les fils des pauvres.

Il rit. Le père sentait que Mohand était au bord du blasphème... comme l'autre : Il n'allait pas tous les tuer! Et puis celui-là était malade.

Du reste le père avait l'espoir têtu : ceux que Dieu a préposés au gouvernement des hommes sont là justement pour faire le bonheur des enfants des pauvres. C'est la chance de leur destinée. Il est si beau, si bon de faire le bonheur des hommes, de tous les hommes. C'est tellement plus beau que de labourer ou de travailler à l'usine. Quel plus merveilleux destin que d'être préposé au bonheur des hommes? Mohand contint son rire de peur de la toux.

Le plan du père était simple : Quand Mohand mourrait (Dieu seul est éternel), laissant sa femme et ses trois petits enfants, deux garçons et une fille, Arezki, comme c'est la coutume, épouserait Mekioussa, la veuve du frère aîné. Il serait instituteur, Arezki : il gagnerait donc de l'argent. Sliman serait maçon, un bon métier. Il se marierait lui aussi. Et c'en serait fini de la misère qui fidèlement avait suivi le père depuis soixante ans qu'il vivait...

Un hasard servit ses desseins, car le vendredi

suivant il était au marché quand un cavalier de la commune vint lui dire que l'administrateur voulait le voir.

Il suivit le cavalier. Bien sûr l'administrateur allait d'abord lui parler du coup de fusil, mais, dès que le père lui aurait expliqué, il comprendrait et alors le père en profiterait pour lui parler d'abord de l'instituteur de Tasga qui détournait son fils de la voie droite, puis surtout des deux autres : de Mohand et de Sliman.

Le komisar était derrière une table qui parut au père démesurément longue. Le père avait naturellement entendu parler de l'administrateur mais il n'en avait jamais vu un. Celui-ci lui sembla habillé vaguement comme un gendarme.

Il entra sans mot dire et resta debout devant le bureau, ne sachant que faire de ses mains. L'administrateur leva la tête lentement, le regarda et, comme s'il avait soudain perdu le sens, lui dit quelque chose en arabe. Le père ne répondit pas, l'administrateur se leva, de nouveau furieux, baragouina quelque chose.

Un cavalier entra et d'un air aussi rogue lui demanda pourquoi il ne répondait pas. « Tout le monde ici est-il devenu fou? » pensa le père.

— Dis-lui, dit-il au cavalier, que je ne comprends pas l'arabe.

Le cavalier traduisit.

— L'administrateur te demande si tu sais parler français?

— Non plus, dit le père. Je suis d'Ighzer : il n'y a pas d'école chez nous.

Le cavalier traduisit. La même transe agita les jambes, les bras, les doigts, tous les traits du komisar.

— L'administrateur te dit qu'il ne t'a pas convoqué pour que tu donnes ton avis sur ce qui se passe dans la commune.

— Je ne faisais que répondre à une question qu'il m'avait posée. Mais si j'ai dit quelque chose qui l'offense, je lui en demande pardon.

L'administrateur répondit quelque chose que le cavalier crut bon de ne pas traduire, puis :

— Le chef demande ce que tu parles.

— Le kabyle.

— L'administrateur te demande si tu ne pourrais pas parler français comme tout le monde.

— Dis-lui, si ce n'est pas l'offenser, que le kabyle est la langue de mes pères.

Le cavalier ne traduisit pas : sans doute était-ce aussi considéré comme une offense? Il semblait avoir des façons si bizarres de penser, ce komisar.

L'entretien continua, difficile et lent, parce qu'il fallait chaque fois en passer par le cavalier et qu'on ne savait pas très bien ce que celui-là, avec ses moustaches relevées et ses yeux à la fois arrogants et veules, pouvait rendre de vos paroles.

Il semblait au père que le komisar et lui

faisaient dans un terrain difficile des efforts énormes et vains pour se rejoindre. Il se faisait conciliant et doux, tendait les bras le plus loin qu'il pouvait pour arriver à l'autre; mais Dieu, qu'il était loin, l'autre, qu'il était donc loin!

Le père finit tout de même par comprendre de quoi il s'agissait : le komisar avait appris que toute la famille du père nourrissait contre l'administration de noirs desseins. Sliman en particulier était entré dans un parti dit du peuple (tous des crève-la-faim) et aidait des maquisards soi-disant patriotes, en réalité tous des bandits de grands chemins. Il pouvait bien fourrer Sliman en prison pour le restant de ses jours, mais il avait égard à sa jeunesse et, avant d'en arriver là, préférait avoir affaire au père. C'était bien lui, le chef de famille? C'était donc à lui à ramener son fils dans la bonne voie. En attendant, pour leur faire sentir (et surtout à son fils) à quel point l'administration leur était nécessaire, le komisar lui enlevait toutes les cartes d'alimentation de la famille : « Qu'il aille se plaindre au pape, s'il veut. »

Le père avait essayé de faire entendre raison au komisar : il lui semblait peu probable que son fils fût entré dans un sof, sans le prévenir ni lui en parler; de toute façon il allait se renseigner et, si c'était vrai, faire passer à Sliman à jamais l'envie de recommencer. Le père

dit que cependant il ne pouvait pas se passer de cartes d'alimentation.

— L'administrateur te demande si tu as envie de rentrer en prison tout de suite?

Le père n'en revenait pas qu'un homme pût parler sur ce ton à un autre homme et lui dire des choses aussi inconsidérées, mais le proverbe ne dit-il pas que si tu imites l'insensé, tu es insensé comme lui. Il se força à rester calme.

— Comment mangerons-nous? dit-il.

Il vit rire le komisar puis le cavalier traduisit :

— L'administrateur te dit d'aller demander du pain au chef national du parti.

Le père ne comprit pas ce que ces mots voulaient dire.

— Je suis pauvre, dit-il, et ma famille est nombreuse.

— Mangez moins ou faites moins d'enfants.

Le père ne répondit pas... Il se rappela sa conversation avec Mohand : ceux que Dieu a préposés au gouvernement des hommes... quel plus beau destin que celui de faire le bonheur des hommes?... était-ce cela qu'il avait dit? Était-ce lui? Il entendit la voix sarcastique et blasphématoire de Mohand : les fils des pauvres ont Dieu, les riches ont les komisars.

— Tu rêves, vieux père? lui dit en kabyle le cavalier. Tu as de la chance de pouvoir

rêver, toi. Moi, vois-tu, je n'en ai pas le temps. Allez, donne.

Le père sortit les cartes une à une, les compta entre les mains du cavalier.

— La mienne, celle de la mère de mes enfants. Celle de mon fils, celle de ma bru. Celle-ci, c'est la sienne.

— Quoi? la sienne?

— Celle de Sliman.

Il les donna toutes.

— Dis-lui qu'on les lui rendra quand on aura la preuve certaine que son fils ne fait plus l'imbécile.

Le père restait là debout, les bras ballants; il hochait la tête de temps à autre — puis, comme le komisar n'ajoutait rien :

— Puis-je partir? dit-il.

Il n'avait plus aucune envie de parler de l'instituteur de Tasga, de Mohand, ni à plus forte raison de Sliman.

— Va-t'en, dit le cavalier.

Le père chercha la porte.

— Non, attends, cria le komisar. Demande-lui s'il a la conscience tranquille.

La stupéfaction écrasait le père. Celui que Dieu avait préposé au gouvernement des hommes pouvait-il à ce point être comme l'un de nous, comme le plus faible d'entre nous?

« N'imite pas l'insensé lui disait une voix, tu serais insensé comme lui. »

— C'est, dit-il enfin, une affaire entre Dieu et moi.

Le père crut voir étouffer le komisar.

— Tu as tiré sur ton fils et tu ne penses qu'à ton bon Dieu : et la justice française?

Le komisar dans sa clémence voulait bien ne pas le mettre en prison (du moins pas tout de suite, avait-il dit à voix basse à l'adresse du cavalier) mais en attendant il lui enlevait son fusil. Le cavalier condescendant ajouta : « L'usage est qu'en arrivant chez toi tu écrives au komisar une lettre pour le remercier de sa bonté. »

C'était enfin fini! le komisar tourné vers le cavalier lui parlait calmement, avec même un sourire au coin des lèvres. La tempête était tombée brusquement. Le père ne comprenait plus.

— Le komisar te demande pourquoi tu n'es pas curieux de savoir de qui il tient tous ces renseignements.

— Je ne veux pas le savoir, dit le père, la vie d'un homme et ce qu'il fait n'appartiennent qu'à Dieu et à lui.

— L'administrateur dit que, comme tu as l'air d'un brave homme...

Le père écarquilla les yeux : allait-on lui rendre les cartes et le fusil?

— Il va te le dire.

C'était cela?

— Mais je ne demande rien.

Le cavalier ne traduisit pas.

— C'est Toudert, ton cousin, dit l'administrateur, il m'a même donné la liste exacte des membres de ta famille pour que tu ne gardes pas de cartes sur toi, mais je vois que tu es honnête : tu me les as toutes données.

Le bureau, le komisar, le cavalier soudain disparurent dans la brume qui noya les yeux du père. Les voix discordantes de milliers de muezzins crièrent quelque chose à ses oreilles. Le père ne savait pas ce que c'était qu'un malaise. Il crut cette fois défaillir.

Il tourna deux ou trois fois autour de la salle sans trouver la porte. Il heurtait des chaises, des murs, surtout des murs, le cavalier, comme l'abeille cogne pour aller vers le soleil de derrière la vitre.

— Tu es pressé, dit le komisar.

Il sonna. Une jeune homme obséquieux parut sur la porte, l'échine courbée, les épaules basses.

— Regarde s'il a payé ses impôts.

Justement le père n'avait pas payé ceux de cette année : il fallait manger d'abord et même pour cela on n'avait pas d'argent.

— Mais je peux hypothéquer mon champ... ou le vendre...

Le komisar demanda de quel champ il s'agissait et, quand il apprit que c'était Timezrit,

la colère faillit de nouveau étouffer dans sa gorge le discours furieux qu'il débita d'une haleine. Le cavalier traduisit que le père était un malhonnête homme (il vit le père baisser la tête comme s'il recevait un coup).

— Je paierai les impôts, dit-il, très bientôt.

— Le komisar dit que tu es malhonnête parce que Timezrit, tu l'as déjà hypothéqué à Toudert, que du reste même quand tu lui auras cédé ce champ, tu seras loin de lui avoir payé tout ce que tu lui dois, que tu es entièrement entre ses mains.

Le père avait vu les doigts crochus du komisar se serrer convulsivement sur un cou imaginaire.

Tout cela était vrai mais alors, si le komisar savait tout, comment pouvait-il lui demander de payer ses impôts?

— Le komisar te dit que tu n'as qu'à hypothéquer ta maison.

— C'est une très vieille masure : personne n'en voudra.

Le komisar fit une brusque pirouette.

— Si! Toudert. Tout indiqué, le cousin Toudert! Avec ça, un honnête homme, oui... tout à fait ce qu'il faut.

Le père vit les épaules du komisar secouées par une espèce de rire intérieur qui laissait immobiles les traits de son visage : seuls ses yeux se plissaient drôlement.

— Tu es un pauvre, le plus pauvre des pauvres. Entre les mains de Toudert tu n'es qu'un chiffon qu'il pourrait déchirer, s'il n'était pas honnête. Pour l'administration tu n'es qu'un ver que je pourrais écraser si je n'avais pas la crainte de Dieu, et tes enfants, les enfants de tes entrailles, tu les élèves contre la France? Prends garde.

— Maintenant, dit le cavalier, tu peux partir.

Il sortit branlant la tête, ébloui. Il erra tout le soir dans le marché déserté où des chiens affamés se disputaient des os au milieu de la puanteur des viandes et du crottin. Très tard le soir il reprit le chemin d'Ighzer, trop assommé pour s'indigner. Il voulait rentrer seul et tard dans la nuit pour ne rencontrer personne, ne voir rien, ne pas parler, mais en même temps il était pressé de rentrer pour dormir, oublier, plonger tout entier dans le néant, déposer ce fardeau qui lui écrasait les épaules, oppressait ses poumons, pour ne penser à rien et dormir. Il pressait le pas. Les chemins étaient vides, la nuit cloutée d'étoiles. Le cri des chacals lui arrivait du bas de la vallée comme des bruits lointains entendus dans un rêve. Bêtement il comptait les frênes du chemin mais il ne savait pas très bien de quel chemin.

Quand un homme grand et voûté sauta d'un buisson sur le chemin le père comptait : 62, 63. Il enchaîna 64, puis fouilla machinalement dans

sa ceinture mais on ne prend pas d'arme pour le marché. Il recula, répondit machinalement au salut de l'homme qui lui barrait la route, chercha vite mais en vain à rassembler ses idées.

Pourtant l'homme qui était là devant lui était Raveh-Ou-Hemlat, l'amin d'Ighzer, le maire du village, à qui le père, parce que leurs familles étaient depuis des siècles dans deux sofs différents, n'avait pas adressé la parole depuis plus de trente ans, exactement depuis le jour où l'assemblée du village avait choisi Raveh comme amin.

— Après que nous aurons fini de parler, dit l'amin quand ils furent assis, tu retourneras à ton clan et moi au mien.

Le père sentit se desserrer l'étreinte autour de sa poitrine : qu'il fait bon avoir affaire à des hommes.

— Ce village, dit Raveh, n'est pas né d'hier. Les saints et la coutume des ancêtres le préservent depuis des siècles. Depuis trente ans c'est moi que la volonté de Dieu a choisi pour veiller sur lui. Si les temps d'Ighzer sont passés, j'entends que ce ne soit pas sous moi. Amin!

Un bœuf meugla, lointain ou endormi.

— Sliman, ton fils, par l'intermédiaire de Toudert, a demandé la main de ma fille. Tous les deux sont-ils insensés, ou est-ce moi qui suis trop vieux pour les temps nouveaux?

Un bébé appelait sa mère dans la nuit.

Le père écoutait : était-il écrit que le monde allait sombrer ce soir dans le néant?

— Ton fils Sliman est jeune, mais Toudert, ton cousin Toudert, n'est plus un enfant. Or, quand j'ai refusé, ton cousin Toudert, riche et âgé, m'a demandé Yakout pour son fils et la terre ne s'est pas ouverte pour l'engloutir.

Le père partit ivre, écrasé de sommeil et de honte. C'était sûr, la fin du monde était pour cette nuit. D'abord les écroulements énormes, puis, un peu avant la brune lueur de l'aube, l'ange exterminateur allait sur des monceaux de ruines sonner de la trompette et les impies, les blasphémateurs, les veules, les larves, les chiens rampants allaient comparaître devant le Seigneur, saoulés d'épouvante.

Il avait cru qu'il dormirait tout de suite. Il se retourna longtemps sur sa natte, les yeux ouverts mais stupides, parce que dans son esprit une foule d'idées tournaient en rond, se heurtaient, revenaient, tournaient à lui donner le vertige. La misère peut pousser le pauvre à une action honteuse, mais pourquoi la fange de Toudert, pourquoi? Pourquoi sur Toudert la bénédiction de Dieu et sur lui la main très lourde du Très Haut?

Le monde pour le père commença de s'ef-

friter ce soir-là. Jusque-là les valeurs et les choses avaient eu pour lui une rigidité de métal. Il y a Dieu et il y a les hommes. Dieu donne à chacun son destin. C'est lui qui a voulu la misère du père mais la misère n'est pas une tare. Seul le déshonneur en est une. Parce que tout était rigide tout était simple aussi : la coutume de nos ancêtres a l'intransigeance sereine de la vérité. Tout ce qui n'est pas elle est erreur. Arezki devait épouser Mekioussa après la mort de Mohand, Sliman se marier dans le clan des Ait-Wandlous, parce que c'était ainsi depuis des siècles. Le komisar doit veiller au bonheur des hommes et Toudert être généreux et pur parce que sa richesse, qui est un don de Dieu, l'y contraint.

Voilà qu'en une nuit la tempête avait soufflé sur tout cela, lui donnant le branle dont jamais plus l'esprit du père ne devait sortir. Parce que dans ce monde tout était renversé de ce qu'on croyait dressé pour l'éternité, il erra désormais comme l'aveugle au milieu de chemins nouveaux pour lui, sans guide.

Arezki avait fui à Tasga, chez la tante et cet instituteur. Reviendrait-il jamais maintenant que plus rien ni personne ne pouvait le ramener? A son défaut Sliman eût pu encore épouser Mekioussa pour que ses fils ne fussent pas élevés comme des orphelins — mais voilà que même Sliman s'en allait. Quel vent de folie

avait soufflé sur ses enfants pour qu'il perdît ainsi en une semaine les deux seuls valides qu'il avait encore? Pourquoi sur sa misère ce dernier coup du sort? Pourquoi la veulerie de Toudert, la folie de Sliman, la maladie de Mohand? Pourquoi?

Plus il y pensait et plus le père revenait à l'histoire de Hand et d'Azouaou comme à la seule explication possible. Azouaou était son lointain aïeul à lui comme Hand était celui de Toudert.

Jadis le vieux grand-père Azouaou avait exterminé la race de Hand et c'est la malédiction de ce lointain péché qui pesait encore sur tous les descendants d'Azouaou.

Maudits! Ils étaient maudits pour les siècles des siècles.

Des hurlements écorchés se relayèrent pour déchirer la nuit : la faim poussait les chacals jusqu'aux premières maisons d'Ighzer. Le père ne savait pas très bien s'il dormait ou s'il était éveillé.

Vers la fin de la nuit, quand fusèrent des hululements de joie, il ne pouvait plus dire si c'était Sliman qui se mariait ou le grand-père Hand qui fêtait la naissance de son petit-fils, appelé Hand comme lui.

Tout sombra dans le néant : Toudert, l'amin, le komisar, la tuberculose de Mohand, le mariage de Sliman, les blasphèmes d'Arezki

et, dans la nuit où dansaient les youyous comme des papillons sous la lune, il n'y eut plus pour le père que le grand-père Hand, sa tête chevelue, sa voix rauque et sa longue passion... il y avait trois siècles de cela.

Il y avait trois siècles de cela... Une bave molle tombait du muffle des bœufs qui remontaient la côte d'Ighzer, dodelinant de la tête lentement, un coup à gauche, un coup à droite, au-dessus de leurs courtes pattes. Une paire, puis deux, puis deux autres et puis une encore : il fallait six paires de bœufs pendant plus d'un mois pour battre sur six aires l'orge et le blé de Hand-ou-Kaci. Azouaou des Wandlous, son cousin, étendu le soir sur les dalles de la place d'Ighzer comptait mentalement le nombre de mesures que cela devait faire à la fin de l'été : une aire de vingt gerbes c'est quinze mesures, cela fait pour les six aires quatre-vingt-dix mesures.

« Eï â-mmi : va, mon fils. »

Les bœufs bavaient juste devant ses yeux. « Il ne nous reste plus que de voir baver sur la place des hommes les bêtes de Hand, mon cousin. Il devient encombrant, celui-là. »

A travers ses yeux mi-clos, il voyait à gauche, à droite, en face de lui d'autres yeux mi-clos, d'autres têtes chevelues entourées du turban blanc ou couvertes de la chéchia de laine. Mais

Azouaou derrière ses yeux mi-clos savait que tous pensaient la même chose : les bêtes de Hand bavaient déjà sur la place des hommes... et ce n'était qu'un début.

Derrière la dernière paire parut la tête comme toujours nue et échevelée du cousin Hand.

Hand salua l'assemblée. On voyait sous son cou rouge le V velu que dessinait sur sa poitrine l'échancrure de sa gandoura de laine.

Longtemps après lui vint son fils, très grand, la tête nue comme son père.

Ali-ou-Hand était le fils unique de son père, qui n'en aurait probablement plus d'autres, heureusement, parce que Hand, qui était un mécréant, s'était un jour attiré la malédiction du marabout d'Ighzer qui l'avait condamné à n'avoir plus jamais de descendance mâle.

Après Ali-ou-Hand c'était Azouaou et ses neuf garçons qui devaient hériter du cousin Hand. Si le hasard... ou son destin... ou, qui sait, un accident faisaient disparaître Ali, fini de traîner pour Azouaou et toute la troupe de ses enfants aux ventres ballonnés et aux yeux creux.

Il y avait vingt ans déjà qu'Azouaou avait partagé avec son cousin Hand. A faire commerce de grands plats de bois Hand avait finalement fait fortune, acheté des champs, tous les champs qui s'étaient vendus à Ighzer pendant vingt ans et son influence s'était étendue.

Comme il était très éloquent, il avait fini par se gagner partout des amitiés. On venait le consulter de très loin parce qu'il connaissait mieux que quiconque le code kabyle de l'honneur et de la sagesse. Il n'avait qu'un défaut le cousin Hand : il était mécréant.

Les enfants d'Azouaou, arrivés à l'âge d'homme, partagèrent les sentiments des autres habitants d'Ighzer pour Hand. Ils le jalousèrent d'abord longtemps en silence, puis finirent par le haïr parce que sa richesse et sa puissance rendaient chaque jour un peu plus rare l'air jadis merveilleusement léger que leurs poumons respiraient.

Un jour Amirouch, l'aîné et le plus violent, entrant dans la maison, vit son petit cousin Ali, fils unique de Hand, devant un plat de couscous de blé. « Dieu t'en satisfasse, dit-il selon l'usage. — Dieu t'en fasse participer, répondit Ali comme c'est la coutume. » Il ajouta : « Allons! au nom de Dieu! » ce qui est la formule consacrée pour inviter quelqu'un à venir partager un repas. « Que Dieu te comble, dit Amirouch, je viens de déjeuner. »

Ce n'était pas vrai, parce que depuis un an on ne mangeait chez lui que du couscous de gland, et depuis deux jours on ne mangeait même plus du tout.

Il rentra, ne trouva chez lui que sa mère qui scellait d'un index osseux deux lèvres rentrées

parce qu'il n'y avait pas de dents dessous.

Il monta dans la soupente, prit le long fusil à pierre qui servait dans les combats et, l'air détaché, dit nonchalamment

— Je vais à la chasse.

— A pareille heure? dit distraitement la mère, sans même tourner la tête vers lui :

— Oui, avant le soir, s'il plaît à Dieu, vous aurez du gibier à la maison.

Il vint droit vers la maison où il avait laissé Ali devant son plat de couscous de blé. Il trouva les battants clos. Il regarda par les fentes de la porte mal jointe aux parois cabossées du mur : Ali, le visage relevé et tourné vers la porte, portait à ses lèvres le goulot d'une gargoulette d'argile rouge à dessins noirs. La peau blanche de son cou frissonnait sous l'eau qui passait en dessous et la bosse anguleuse de la pomme d'Adam montait et descendait au rythme de la déglutition. Ce fut cette bosse que le fils d'Azouaou visa. C'était presque à bout portant et puis, de toute façon, il était très bon tireur. Il n'eut pas le temps de voir Ali tomber à la renverse dans un jet irrégulier de sang chaud. Il n'entendit que l'appel râlant de son cousin : « Ah baba! baba! Mon père, mon père. »

Amirouch alla vite pendre le long fusil à la cheville de bois, d'où il l'avait décroché, puis se précipita dehors en criant :

— Achou daia, qu'y a-t-il?

Quand on lui eut expliqué il se mit à s'agiter frénétiquement.

— Ali, mon frère, criait-il, qui t'a fait cela? Dis-moi qui afin que je te venge? Ali, mon frère!

Hand était là, qui geignait tout doucement : « Mon fils aimé! » (Hand geindre? cela paraissait à peine possible, mais aussi c'était son fils unique.) Ali pouvait parler à peine, il se tourna vers son père :

— Père, dit-il, promets-moi que tu vas rendre à Amirouch tout le bien qu'il m'a fait aujourd'hui.

Et en même temps ses yeux semblaient vouloir dévorer Hand. Il répéta trois fois :

— Père n'est-ce pas qu'après ma mort tu rendras à Amirouch tout le bien qu'il m'a fait?

Toujours Hand geignait et toujours ce regard fixe d'Ali le poursuivait, pas le regard d'un moribond, non, plutôt celui d'un furieux ou d'un insensé. Soudain la lumière se fit dans l'esprit naturellement subtil de Hand. Il prit la tête d'Ali :

— Oui, mon fils dit-il, oui, sois tranquille. Tu peux partir en paix, car aujourd'hui que tu vas mourir (mon fils, ah!) je te jure par ta mort que je rendrai à Amirouch tout le bien qu'il t'a fait. Maintenant mon fils, va, meurs en paix.

Ali mourut en paix et Amirouch tout heureux, mais toujours aussi lourd, ne comprit pas qu'Ali l'avait désigné à la vengeance de Hand, parce que avant de tomber sous sa balle il l'avait reconnu.

Hand qui avait peur que le meurtrier ne sautât par-dessus la tombe de son fils (ce geste équivaut à demander grâce et on ne peut sans déshonneur passer outre) fit enterrer Ali au milieu de la chambre où il dormait.

Les jours passèrent.

Bénédiction divine ou juste compensation? Peu après la mort d'Ali sa femme accoucha d'un garçon, un garçon qui inopportunément remettait tout en question.

Entre-temps, à propos des pâturages d'Alma que l'on se disputait depuis toujours, la guerre éclata avec la tribu voisine des Iguejtoulen. Ce fut la trêve sacrée : pendant la guerre toute vendetta cesse. Les guerriers partirent à l'aube au milieu des cris de guerre et suivis des tam-tams et des chœurs des femmes, parées ce jour-là comme pour la fête selon l'usage.

Les guerriers prenaient la garde à tour de rôle dans le « kord », la tranchée. Ils étaient deux à chaque poste. Azouaou était avec Hand. Chaque guerrier naturellement apportait de chez lui sa nourriture. Hand un jour, en défaisant le petit paquet où Azouaou était censé enfermer ses provisions, s'aperçut que

le cousin y portait en réalité des morceaux de liège taillés en quartiers de galette.

— Avec l'aide de Dieu, lui dit-il, tu auras bientôt fini d'avoir faim.

— Dieu prolonge tes jours et te garde encore longtemps au renom de notre famille, protesta Azouaou.

Azouaou croyait que le cousin faisait allusion à l'héritage qui lui reviendrait, mais ce n'était sûrement pas ce que le cousin Hand voulait dire.

En attendant ils partagèrent depuis ce jour la galette de Hand et son arkoul, son orge grillée, moulue et huilée. Ils partageaient aussi ses balles : Azouaou en faisait une grosse consommation, parce que la nuit il tirait sur tout ce qui bougeait en face, d'ailleurs en vain, parce que les autres, qui n'étaient pas des enfants, se défilaient toujours.

La guerre dura neuf mois, au bout desquels les marabouts des Ait-Mraw s'étant entremis on fit la paix.

Hand revint de la guerre las et vieilli.

La première nuit qu'il dormit chez lui au-dessus des dalles où reposaient les os en cendres d'Ali-ou-Hand, Hand eut de la peine à s'endormir : il avait perdu l'habitude de la couche, du silence, des murs; la guerre était passée mais il lui en restait dans la peau la fatigue.

Il ne savait pas très bien s'il s'était endormi

ou s'il était resté tout le temps éveillé; le fait est que vers le milieu de la nuit il avait sauté de sa couche parce qu'il avait entendu geindre. Hand se précipita sur son fusil.

La voix geignante et courroucée emplit l'ombre; elle était juste derrière la porte et cette fois, Hand en reconnut le timbre : c'était celle d'Ali-ou-Hand.

Nous savons tous dans la montagne que ceux qui sont morts assassinés connaissent dans l'au-delà l'angoisse et l'inquiétude tant qu'ils ne sont pas vengés. Nous savons que leurs âmes reviennent errer la nuit. On ne les voit pas, mais beaucoup d'entre nous les ont entendus crier la nuit quand il fait silence. Nous l'avons tous entendue, cette voix, et si fréquemment que nous lui avons donné un nom : anza.

C'était l'anza d'Ali que Hand entendait se plaindre de n'être pas encore vengé depuis tant de mois.

Le lendemain Hand envoya des émissaires à ses amis de toutes les tribus, même les plus éloignées. Il allait, pour célébrer la paix revenue, faire une waada, un repas rituel auquel il voulait que tout le monde assistât. Chaque jour arrivaient de nouveaux venus : il y en avait de toutes les allures, on entendait à Ighzer tous les accents. Ce fut pendant une semaine un incessant défilé : c'était merveilleux.

Le soir qui vit arriver les derniers, des Arabes d'Ain-Bessem (la renommée du cousin allait jusque-là) Hand servit à tout le monde le repas le plus copieux que la plupart d'entre eux eussent jamais mangé. Tous les jeunes gens du village servaient, tant il y avait de monde. Le repas se prolongea tard dans la nuit, on fit parler la poudre, la poudre de la paix dont nul jamais ne se rassasie, dit le proverbe, au lieu que de la poudre de guerre même très peu c'est déjà trop. Vers le milieu de la nuit chacun alla dormir...

Le père s'éveilla en sursaut, rompu de fatigue et terrifié. Il dit à haute voix trois fois : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux » pour éloigner les démons, passa sur son visage la paume rugueuse de sa main qui revint mouillée : le père avait pleuré dans son rêve. Il était courbatu, à demi conscient. Ses yeux se fermaient. En peu de temps il sombra de nouveau dans le sommeil et retrouva Hand éperdu de douleur et d'épouvante de n'avoir plus Ali pour perpétuer sa race.

Hand debout sur la tombe d'Ali, dont l'anza maintenant s'était tu, ne dormait pas. Avec la lime qui lui servait jadis pour la finition de ses plats de bois, lentement, précautionneusement, comme s'il procédait à un rite, sans heurt, il effilait la lame recourbée du yatagan, dont jadis Ali ne se départait pas. Ses cheveux hir-

sutes étaient penchés sur la grosse virgule flexible de la flamme qui surmontait comme irréelle la vieille lampe d'argile noircie que l'on ne voyait pas, si bien que la flamme avait l'air de tenir en l'air comme cela, toute seule.

Quand il eut fini avec la lime, il prit une petite meule lisse sur laquelle il effila la lame doucement comme si rien ne pressait. Il parlait tout de même en pleurant, le cousin Hand, tandis que son bras prolongé du yatagan faisait le geste de faucher la meule qui criait doucement sous la lame parce que Hand avait oublié de la huiler.

Les éclairs de la lame coupaient l'ombre brefs. La tête ébouriffée du cousin Hand était par-dessus comme celle d'un sorcier. La meule ronde se balançait au rythme du geste de Hand et comme en dessous c'était le trou creux où dormait Ali-ou-Hand, elle faisait en retombant un bruit sourd qui se prolongeait. Les larmes de Hand tombaient sur la meule, par terre, ou bien se perdaient dans sa moustache et sa bouche. Il crut bientôt percevoir que le bruit sourd venait de dessous terre et que c'était son fils qui frappait ainsi contre les dalles qui avaient, voilà tant de mois, oppressé sa poitrine et sa jeune vie.

Hand tombant à plat ventre embrassa la terre qui recouvrait Ali : « Oui, mon fils, mon petit Ali bien-aimé, je suis là. C'est moi Hand,

ton père, ton père Hand qui t'aime et qui ne t'oublie pas, qui dors avec toi, toujours, toutes les nuits, tu vois cette nuit comme les autres. Tu m'entends, n'est-ce pas, mon grand Ali aimé? Pardonne-moi si je t'ai quitté neuf mois; c'était la guerre et tu n'étais pas là pour la faire à ma place, mon grand, tu n'étais pas là avec les jeunes gens de ton âge, que tu dépasses de la tête. Ton yatagan est resté pendu à la cheville de bois de la soupente tous ces neuf mois, pendu comme une vieille chose de rien, une vieille outre, une pauvre fourche, une ficelle pourrie... »

Il rit.

« Mais il va servir aujourd'hui, aujourd'hui, le yatagan de mon Ali aimé. Il a quitté sa cheville de bois, le yatagan de mon Ali. Vois comme il est beau ainsi. »

Il passa son ongle sur la lame blanche délicatement.

« Il est beau, ah! ah! le yatagan de mon Ali ha! qui n'a pas été au combat ha! ah! ah.

Il rit.

« Pas le yatagan, mon Ali. »

De nouveau les larmes lui emplirent les yeux.

« N'aie pas peur. Vois comme je suis là, près de toi, mets ta tête contre la mienne. »

Il embrassa la terre de ses lèvres, goulûment, comme s'il avait soif.

« Oui, mon Ali aimé, sois tranquille. Là,

calme-toi, mon enfant, ne pleure pas ainsi. Puisque je te dis que j'y pense, que j'y ai toujours pensé, que ce soir ce sera fini. Avant que le chant du coq ne chasse de moi ton âme, ton âme morte, mon Ali, morte mais en peine, ce sera fini. J'aurai rendu à Amirouch tout le bien qu'il t'a fait, ah! ah! ah! ah! ah. »

Un rictus énorme secouait ses côtes, sa poitrine velue, faisait danser dans la lumière les cheveux de sa tête ronde, le jetait dans des contorsions frénétiques qui semblaient devoir le rompre.

« Ton âme ne reviendra plus pleurer la nuit derrière ma porte. C'est fini, tu auras cessé de souffrir et d'être en colère. Fini? Mais, dis, tu ne t'en iras quand même pas pour toujours, n'est-ce pas? Ali? Ah, Ali.

Un coq chanta. Le petit Hand se mit à crier dans la pièce à côté. Hand sursauta, s'essuya le front, les yeux, vit luire à ses pieds le yatagan, le ramassa, ouvrit la porte.

— Je n'ai guère le temps, dit Hand calmement.

Il se leva et debout aux pieds de la tombe le cousin Hand tendit les mains pour la prière des morts, lui qui de sa vie n'avait prié. Il vérifia que le long fusil était chargé pour qu'il pût à l'occasion revenir le chercher, mais, c'est du yatagan qu'il allait se servir. Comme cela tout se passerait sans bruit, il ne réveillerait personne.

Il sortit. Dehors le clair de lune enchantait Ighzer. Rien dans les rues. Les chiens même, affalés dans les coins sur le côté ou sur le ventre, ne faisaient que grogner sourdement dans leurs rêves. Le yatagan dissimulé sous le burnous, Hand errait dans les rues tortueuses et brunes. Il jaillissait dans la lumière estompée de la lune ou l'ombre brusquement le happait. Sur la place, partout, sur les dalles, par terre, près du chemin de la rivière, sous les vieux figuiers feuillus, des corps étendus. Beaucoup de ceux qui avaient participé au festin chez Hand au lieu de rentrer chez eux dormaient là; il faisait si bon sur la place et il restait si peu de nuit avant l'aube qu'ils se lèveraient tous bientôt pour aller ramasser leurs figues ou cueillir pour leurs bœufs les feuilles de frênes.

C'est curieux comme l'expression des gens change quand ils dorment : elles avaient quelque chose de fragile et d'abandonné, ces figures, comme si elles attendaient le couteau du sacrificateur. Des bras pliés, des jambes sans ressorts, des têtes pendantes, des gandouras relevées qui découvraient des jarrets noueux et sans grâce. Tous les genres de respiration : le souffle court du gros Sliman, celui profond et interminable de l'étranger roux, un autre à côté imperceptible comme si les traits sereins et encore imberbes du tout jeune homme qui était là fussent sans vie et sa poitrine vidée

d'air. Dans un coin un ronflement sonore et qui faisait risiblement vibrer les lèvres du dormeur : c'était Amirouch.

Hand glissa la main sous son burnous, la serra sur la poignée du yatagan. Du coin le plus sombre de la place venait la toux discrète de quelqu'un qu'il n'avait pas vu. Hand calmement tourna la tête : c'était un de ses amis étrangers, debout contre une colonne de la place, le fusil entre les jambes. Hand toussa aussi, discrètement :

« Un vrai champ de bataille », dit-il comme pour lui-même, en regardant la place tout autour de lui.

Du pilier vint la même toux, cette fois brève et sèche comme pour l'avertir qu'il était imprudent de parler. Hand ne voulait pas quitter la place et, sautant de temps à autre par-dessus des membres égarés qui lui barraient la route, contournant des corps, il errait au milieu de tout cela, comme le magicien au milieu d'une foule enchantée. Et la nuit était douce et comme sur une plaie un baume lénifiant.

Il prit le chemin de la rivière. Encore des corps. L'un d'eux était nu jusqu'aux épaules. Hand se baissa pour ramener la gandoura sur les jambes. Le dormeur grogna indistinctement. Hand le regarda : c'était le cousin Saïd, un des enfants d'Azouaou. Il regarda aussi les autres.

C'étaient tous les fils d'Azouaou qui étaient étendus là pour dormir ensemble : « C'est cela, dit Hand, dormir ensemble! Il faut dormir ensemble quand on est de la même race. »

Il heurta du pied une rangée de côtes saillantes et dures. Le dormeur se tourna de l'autre côté. Hand pensa qu'il était seul éveillé au milieu de cette masse de corps livrés au néant, seul debout comme le vautour au milieu du charnier. L'air était irréellement bleu, la rivière douce infiniment : « Une belle nuit » fit Hand... Il regarda les cousins endormis : « A y mourir! »

Un rire mauvais, hideusement, crispa ses lèvres; son cœur faisait : toc! toc! contre sa poitrine, comme un fou frappe sur une caisse vide qui résonne.

— Doucement, ne te presse pas, on t'ouvrira, doucement donc! Aujourd'hui tu connaîtras la joie.

— Quoi? quelle joie? Quelle porte doit s'ouvrir?

Le cousin Saïd que les récents combats avaient habitué à ne dormir qu'à demi fouilla dans sa ceinture pour trouver le court couteau : ses gestes étaient malhabiles et brisés comme ceux du dormeur mal éveillé. Il allait se lever. Un éclair brusque du yatagan faucha l'ombre et le buste à moitié levé de Saïd retomba, surmonté d'une tête pendante comme d'une citrouille chevelue. Hand prit le temps de re-

garder les dents blanches de Saïd mordre sa langue et s'y enfoncer.

Alors, très vite mais avec des gestes sûrs, les yeux écarquillés, guettant le moindre geste, le plus léger souffle qui troublerait la face lisse de l'ombre, le cœur noyé dans la rage et dans la volupté, Hand passa sur le cou d'un frère de Saïd, couché près de lui, la lame effilée de son yatagan. Le dormeur n'eut pas un geste, pas un cri. Il passa d'un sommeil dans l'autre comme distraitement : il ne souffrit sûrement pas. Le troisième se débattit, parce que Hand avait dû d'abord le tourner pour que le cou s'offrît bien sous la lame. Il avait déjà les mains sur le manche de sa hachette : Hand toussa. De l'ombre, tout à l'heure immobile et morte, six hommes sortirent qui se précipitèrent aussitôt sur le groupe confus des dormeurs, que barbouillaient déjà quelques flaques de sang, luisantes sous la lune.

Les autres enfants d'Azouaou éveillés furent aussitôt maîtrisés. Ils crièrent au secours mais qui donc était éveillé à cette heure? L'écho revenait crier à leurs oreilles : « Abbouh-a-Imoumnin! au secours, croyants » puis le silence se faisait plus profond et l'épouvante plus froide sur leur cœur. Hand posément venait à eux. A chacun il disait d'abord : « N'aie pas peur, c'est le cousin Hand, dont ton frère Amirouch a tué le fils, le fils unique,

Dadak Ali, tu te rappelles? » Puis il écartait lentement le yatagan et du revers de la lame appuyait au-dessus de la pomme d'Adam qui montait et descendait convulsivement. L'avant-dernier, voyant qu'il n'y avait rien à faire, lui cracha sur la figure. Hand rit « Ils n'ont plus aucun respect pour leurs vieux parents, ces jeunes gens. Ah! Ah! » Il voulait tuer celui-là plus longuement, en coupant la peau, la chair à petits coups, en enfonçant peu à peu la lame, lentement pour que l'autre se sentît bien mourir et souffrît avant de partir (il ne souffrirait jamais autant ni aussi longtemps que lui, Hand, avait souffert depuis la mort d'Ali). L'étranger jusque-là muet qui avait maîtrisé le fils d'Azouaou par-derrière intervint : « Tue-le, Hand, mais pas ainsi. Tue-le d'un coup... Ce que tu fais là est péché... Il ne te doit que sa vie... Ce que tu fais est déshonorant. — C'est que, dit Hand en riant, je n'y vois plus très clair : le sang m'éclabousse. Tiens, vois. » Il lui montra ses doigts englués de caillots rouges qui paraissaient noirs et où la poignée du yatagan glissait. « Tue-le, Hand, dépêche-toi. » Hand prit son yatagan de la main gauche, essuya sa droite sur le burnous du fils d'Azouaou, serra de nouveau la poignée ensanglantée et frappa : l'autre eut un hoquet sec, étranglé, parce que la lame avait tranché la gorge juste au moment où il allait insulter Hand. Hand dut dégager le pouce de sa main

gauche que le fils d'Azouaou, solidement maintenu, avait mordu jusqu'à l'os. « Celui-là est un enragé, dit Hand à l'étranger. C'est la race. » Il avait oublié que c'était aussi la sienne. Quand Hand vint au dernier, le plus jeune, il le trouva tremblant convulsivement et qui mordait son burnous pour qu'on ne l'entendît pas se plaindre, pour qu'il ne mourût pas dans l'opprobre d'avoir pleuré. Hand dit : « Tu es tendre toi, ah! ah! tendre comme mon Ali. » Du bout dégouttant de son sabre Hand se mit à chatouiller le menton duveteux de l'enfant. « Si on te presse le bout du nez, il va en sortir le lait que tu as tété chez ta mère ah! ah! » De nouveau l'étranger, qui tournait la tête de l'autre côté pour ne pas voir, intervint : « Frappe, Hand, je t'en prie, mais frappe donc. » Hand frappa. La jeune tête pendit lamentablement, se balança deux ou trois fois. L'étranger posa précautionneusement le corps à terre, la tête tournée vers la Mecque, puis prononça la profession de foi : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son prophète. » Le corps eut un dernier tremblement convulsif, puis tous les membres comme des ressorts relâchés s'apaisèrent : ils avaient fini de souffrir.

C'est alors seulement que Hand perçut les vociférations forcenées d'Amirouch, qui pourtant criait depuis longtemps déjà sur la place. Mais Hand était tranquille : l'ombre tout à

l'heure adossée au pilier savait ce qu'elle avait à faire, car Hand avait ainsi truffé toute la nuit de sentinelles dressées de longtemps à leur rôle.

Il revint sur la place, suivi des ombres muettes de ses acolytes, que le canon de leurs longs fusils prolongeaient d'un étrange appendice. L'ombre avait ligoté Amirouch dans son burnous et, pour l'empêcher de brailler, lui en avait fourré un bout dans la bouche. Amirouch se débattait et essayait de crier tout de même, mais de sa bouche pleine et laidement distendue ne sortaient que des grognements à peine audibles, comme les sons inarticulés d'un bègue. Hand vint se poster devant Amirouch et, essayant sur son ongle la lame de son yatagan, dit posément :

— Amirouch, mon cousin, as-tu perdu le sens des convenances? Ne crie donc pas tant : Tu vas réveiller tout le monde.

— Hand, dit l'étranger, l'aube approche et cette place est pleine d'hommes que ta voix va réveiller.

— Excuse-le, Amirouch, c'est un étranger. Il ne sait pas que tu es Amirouch, mon cousin, à qui mon fils Ali avant de mourir m'a dit de rendre tout le bien que tu lui avais fait. Ah! ah! ah! ah!

Amirouch se débattait. Il regardait à droite, à gauche. Aucun de ces corps étendus ne bou-

geait : ils étaient donc morts? Il y avait quelques jours à peine qu'au combat le vol aveugle d'une chauve-souris les réveillait tous, et maintenant, avec tout ce bruit, ils étaient là, enfoncés dans leur sommeil comme des masses, avec la respiration régulière des justes. Il y avait bien quelques silhouettes debout à chaque coin de la place mais Amirouch eut vite fait de se rendre compte que c'étaient tous des étrangers, achetés avec les gros sous du cousin Hand, sur qui Amirouch ne pouvait même pas cracher avec ce pan de burnous dans sa bouche.

— Voici venir, Amirouch, le temps où je dois te rendre tout le bien que tu as fait à Ali.

— Hand, dit l'étranger, ne sommes-nous pas des Kabyles? Il ne te doit que son sang. Tue-le, mais ne le fais pas souffrir : tu te déshonorerais.

— C'est que je l'aime bien, celui-là, dit Hand, mais tu as tout de même raison, étranger, Amirouch, récite ta profession de foi.

Amirouch gesticula pour dire qu'il ne pouvait pas le faire, ainsi ligoté. Il espérait qu'on lui enlèverait le bâillon et qu'alors il pourrait crier.

— Récite-la dans ton cœur, dit Hand.

Amirouch sentant qu'il n'y avait rien à faire ferma les yeux. Hand frappa mais n'enleva pas la lame. Le sang lui giclait sur les yeux, la bouche, les poils roux de sa poitrine, mais il s'acharna sur le cou d'Amirouch jusqu'à ce qu'une des

muettes sentinelles, excédée, vînt lui enlever des mains le yatagan. L'étranger appela :

— Gens d'Ighzer, l'un de vous est devenu fou... »

C'est alors seulement que quelques dormeurs commencèrent à bouger. Certains même se levèrent et firent mine d'arrêter Hand qui criait qu'ils pourraient le tuer tout à l'heure, qu'il l'avait mérité, que cela lui était égal, mais pas tout de suite, parce qu'il avait encore deux petites choses à faire.

C'est qu'il restait Azouaou et le fils d'Amirouch, un bébé qui tétait encore le lait de sa mère, mais qui allait grandir et perpétuer la race.

Les uns après les autres les gens d'Ighzer faisaient mine de découvrir, étonnés, le cadavre d'Amirouch. Hand put ainsi reprendre son yatagan et monter. Il était de nouveau très lucide et très calme. A droite, à gauche les maisons noires continuaient de dormir, aussi les rues brunes sous ses pas.

Hand soudain se sentit faiblir : non, il ne pourrait pas tuer Azouaou qui avait souffert la misère au jour le jour, une misère qui était un peu la sienne, à Hand, parce qu'ils avaient, dans leur jeunesse, été heureux et pauvres ensemble, parce que ensemble ils avaient joué, combattu côte à côte dans la dernière guerre.

Mais Azouaou pourrait-il survivre à la mort

de tous ses enfants, tous des mâles? Il tuerait Hand certainement.

— Tiens, dit-il à l'étranger, tue-le.

L'autre recula horrifié.

— Tue-le, et je te donnerai cent pièces d'or.

— Je t'excuse, père Hand, dit l'étranger. Tu as un peu perdu la tête : tes cent pièces finiront mais les siècles n'usent pas le déshonneur. Je suis un étranger.

— Prends le yatagan, dit Hand, et tue pour l'honneur.

L'étranger lui arracha des mains la poignée ensanglantée sans le regarder et, comme on entendait le pas d'Azouaou derrière la porte, il dit vite entre ses dents serrées :

— Éloigne-toi.

Hand se dissimula derrière le coin de sa propre maison. Azouaou sortit. L'étranger sans rien dire jeta le yatagan, se précipita sur le fusil d'Azouaou, qui ne s'attendait pas à être attaqué. La balle se logea à bout portant sous le sein gauche. Tout Ighzer s'éveilla.

Hand sentit qu'il fallait en finir vite, car il restait Mkidech, le fils d'Amirouch, qui un jour deviendrait grand.

Il ramassa le yatagan, se précipita dans la maison où la femme d'Amirouch glapissait au milieu de la pièce où fumait une lampe. Elle avait tous ses lourds bijoux d'argent, son diadème. Ses grosses agrafes encadraient sur

sa poitrine l'énorme broche d'où ressortaient des bosses de corail rouge. A ses pieds les anneaux d'argent, à ses poignets les bracelets lourds. Trois rangées de colliers dont le plus haut suivait juste la ligne de son cou blanc. Comme toutes les femmes elle s'était parée pour le retour des guerriers et le soir s'étendait sur sa couche toute droite, engoncée dans ses robes de couleur et ses bijoux sonores comme dans une cuirasse.

Dès qu'elle vit émerger de la porte la face ensanglantée et les yeux déments de Hand, elle comprit. Elle se précipita sur le berceau rond d'où sortaient les deux bras roses et potelés de Mkidech, prit l'enfant dans ses bras, l'enfonça dans sa poitrine. Mkidech se mit à pleurer.

Hand s'avança, son yatagan baissé vers la gauche, obliquement, pour frapper du revers de la lame. Malha recula vers le coin de la pièce en criant :

— Je le prends sous ma protection. Éloigne-toi! Sous ma protection. Je suis une femme! Tu ne vas pas tuer sous les yeux d'une femme.

Hand se réveilla comme d'un rêve. C'est vrai : on ne tue pas sous les yeux d'une femme. Celui qui tue l'homme qu'une femme a pris sous sa protection est à jamais déshonoré.

— Pose cet enfant, dit-il, et va-t'en.

— Sous ma protection. Je le prends sous

ma protection. Tu ne vas pas tuer sous les yeux d'une femme. Je suis une femme.

— Pose-le, te dis-je, et va-t'en.

Hand leva le yatagan... qu'une main lui enleva par-derrière en lui tordant le poignet. Il se retourna : c'était le marabout d'Ighzer!

Hand, immobile, hébété, les yeux farouches, les bras ballants, au milieu de la pièce, regardait le marabout, Malha, le bébé rose, la lampe qui fumait...

Quand Sliman surgit à côté de lui, le père était avec Hand, debout, les bras écartés, hagard, devant la femme d'Amirouch. Il regarda son fils stupidement :

— Père, dit Sliman, je suis venu voir si tu n'avais rien : tu criais si fort!

Le père ne savait pas très bien si c'était Sliman ou Ali qui était là, devant lui, un baluchon sur l'épaule.

— Je suis aussi venu te demander ton pardon. Personne à la maison ne sait que je pars. Il est inutile de les réveiller. Tu diras à ma mère qu'avant de partir j'aurai demandé sa bénédiction.

La voix se tut. Mohand toussa. Le regard du père restait rivé sur les poutres.

— Cette nuit, comme tu ne rentrais pas, je

suis allé te chercher hors du village. Je t'ai enfin vu avec l'amin... J'ai entendu toute votre conversation.

— Ha! dit le père en portant ses deux mains sur son ventre.

Ses traits étaient crispés par la douleur, ses yeux injectés de sang. Sliman se précipita. Le père essuya la sueur de son front.

— Ce n'est rien, dit-il, continue.

Il venait de quitter Hand et de se réveiller.

— Ne me regarde pas ainsi, dit Sliman. J'ai dû boire un philtre mais j'en suis guéri.

— Cette nuit j'ai tout entendu de ce que te disait l'amin. J'ai tout compris aussi.

Sliman baissa la tête, se tut un instant, regarda le père à la dérobée, puis reprit :

— J'ai entendu aussi l'histoire de ton entrevue avec le komisar.

Il se tut encore.

— Toudert s'occupe beaucoup de nous : c'est un bon parent.

Il baissa la voix :

— Peut-être, comme le grand-père Hand à Amirouch, faut-il que nous aussi nous rendions à Toudert tout le bien qu'il nous fait.

Sliman y pensait donc aussi?

Un premier coq enroué chantait. Le muezzin d'Ighzer modula le premier appel à la prière de l'aube. Un bœuf meugla. C'était l'aurore.

Sliman se précipita vers la rue. Il revint bientôt et vite :

— Père, dit-il, tu ne m'as pas donné ton pardon.

— Je te pardonne en cette vie et pour l'autre, dit le père.

Le chant du muezzin venait de finir. C'était aussi la fin de la nuit.

DEUXIÈME PARTIE

LE FILS

L'étranger pour Sliman ce fut d'abord un changement de rythme. Il eut de la peine à accorder le sien à l'agitation qui à quelques kilomètres seulement d'Ighzer semblait s'emparer de tout et tout épuiser : les voitures allaient vite, les hommes étaient pressés, leurs gestes décisifs, rapides et comme arrêtés dans leur course, leur parole trop intarissable pour qu'elle fût toute vraie, leur air terriblement fatigué et toujours inquiet. Ils avaient pourtant tous l'air riche : ils étaient bien habillés et on n'en voyait que peu marcher pieds nus (encore ceux-là étaient-ils visiblement des mendiants).

L'étranger c'était aussi des langues nouvelles : Sliman ne comprenait ni l'arabe ni le français. Du reste les gens si pressés des villes, quand ils ne marchaient pas seuls, allaient par clans,

en général les Français ensemble et les Arabes aussi. Il semblait à Sliman étrange que depuis si longtemps qu'ils vivaient ensemble dans la plaine ils ne fussent pas plus mêlés les uns aux autres.

Avec l'argent qu'il avait Sliman ne pouvait pas aller plus loin que l'Alma. Il descendit sur la place et regarda autour de lui : évidemment il ne connaissait personne. Un instant il se sentit le cœur serré d'être ainsi seul et sans argent. Pour traverser la place il prit un air gaillard comme il voyait faire aux gens de la plaine. De l'autre côté on chargeait des cageots de tomates sur un camion. Il s'approcha. Le chauffeur naturellement était pressé. Sliman ne comprenait rien au torrent rapide et coléreux de mots arabes qui sortaient de sa bouche, mais il voyait bien que l'autre pressait les ouviers déjà en sueur. Il s'approcha davantage. Le chauffeur promena sur lui un regard qui ne le voyait pas, s'éloigna, revint, possédé par la fièvre qui faisait trépider tous ces gens des villes. Soudain il s'adressa à Sliman qui comprit vaguement que l'autre lui demandait de les aider. Il jeta son burnous et se mit à empoigner les cageots avec frénésie.

Le camion fut bientôt chargé. Le chauffeur se mit au volant et démarra. Sliman cria en kabyle derrière lui : « Tu as oublié de me payer, homme d'honneur. » Comme il criait beaucoup,

le chauffeur finit par s'arrêter, lui jeta par la portière une pièce de cent francs et un juron grossier.

Sliman chercha s'il n'y avait pas d'autre camion à charger. Il erra toute la matinée, sans en trouver, mais il lia connaissance avec un autre Kabyle qui, comme lui, cherchait du travail. Dans la soirée Lounas et lui rencontrèrent d'autres ouviers : ils cherchaient aussi du travail. Sliman se demandait comment il pouvait y avoir du travail pour tout ce monde.

— Justement, lui dit Lounas, il n'y en a pas pour tous.

— Et les autres?

Lounas fit un geste vague de la main.

L'après-midi ils sortirent dans la campagne mais ils ne trouvèrent de travail nulle part. Cela ne semblait pas beaucoup étonner Lounas que du reste rien n'étonnait.

Lounas savait toujours comment on se procure du pain et des raisins pour ne pas mourir de faim et en quels endroits on peut dormir sans risquer la visite des gendarmes.

Le colon, la ferme, le gendarme, le garde-champêtre, les raisins, manger, dormir ; Sliman entrait dans un monde nouveau très différent de celui d'Ighzer. A Ighzer tous les élans doivent être bridés, réfléchis, les heurts mêmes sont stylisés. Tout ici était abrupt et carré. En un sens c'était mieux ainsi...

Aidé de Lounas, Sliman trouva trois fois du travail mais chaque fois pour deux jours seulement. Il enviait les ouviers qui étaient attachés à une ferme : ceux-là travaillaient toute l'année. Ce n'était pas l'avis de Lounas : « Le sédentaire c'est de la graine d'esclave, le chien battu du patron et en définitive il ne gagne que le droit de ne pas crever de faim. Je ne suis pas sédentaire, moi, mais je ne suis pas mort. Elle n'est pas grasse, ma carcasse, mais elle tient et elle tiendra assez longtemps pour faire crever tous les patrons. » Sliman ne comprenait pas très bien pourquoi Lounas voulait faire crever tous les patrons. En tout cas, il était utile, Lounas, parce qu'il eut tôt fait de lui apprendre assez d'arabe et de français pour que Sliman pût se débrouiller. « Quand tu sais demander du pain et dire merde au patron, disait Lounas, tu connais toute la langue, le reste c'est du remplissage. » Comme Lounas savait aussi toutes les lettres de l'alphabet, Sliman en profita pour les apprendre. « Il faut que j'apprenne jusqu'à savoir lire un journal. » De temps à autre Lounas disparaissait la nuit ; il ne disait pas où il allait, mais il revenait toujours.

Lounas et Sliman parcouraient les routes, des kilomètres et des kilomètres de route. Chaque jour ils rencontraient d'autres ouvriers qui cherchaient du travail comme eux. Ils leur

posaient des questions. Les autres répondaient toujours la même chose : « Il n'y a pas de travail. » Quelques-uns les insultaient. Sliman furieux se précipitait sur eux. Lounas le retenait par le bras, avec sur les lèvres son énervant sourire, toujours le même, comme si sa bouche fût de pierre ou de bois : « Laisse, disait-il, ils ont faim. »

— Ce n'est pas de ma faute.

— Bien sûr, c'est la faute des patrons.

Un jour pourtant ils furent embauchés pour quinze jours : une aubaine. Ils étaient tous les deux dans la deuxième équipe, celle des porteurs. Sliman apprit de Lounas qu'il valait mieux faire partie de la première, celle de vendangeurs, parce que le travail y est plus facile, mais celle-là était déjà complète.

Le premier jour Sliman coltina avec frénésie les paniers immenses et écrasants. Lounas à côté de lui traînait les pieds avec son sourire agaçant.

Parmi les vendangeurs il y avait beaucoup d'enfants. Lounas dit que le patron les préférait parce qu'il les payait moins. Tous les ouvriers parlaient du patron. Sliman était agacé d'entendre toujours revenir le nom de cet homme qu'il ne voyait jamais.

Il aimait bien tous ces enfants. Eux aussi l'aimaient, et le chef d'équipe aussi aimait bien Sliman. « Tu es le meilleur ouvrier du chantier »

lui répétait-il, et Sliman était fier d'être le meilleur ouvrier du chantier. « Je te donnerai un gourbi et tu resteras attaché à la ferme. » Sliman sentit se gonfler ses poumons : ça y est, il avait trouvé du travail pour les douze mois qu'il se proposait de passer dans la plaine. Le soir il vint trouver Lounas :

— Travaille comme moi pour que le chef te dise de rester aussi, et nous serons ensemble. Veux-tu que je lui dise de te garder?

— Non, dit Lounas, en lui tapant sur l'épaule. Je n'aime pas beaucoup la moisissure.

Il se retourna sur le ventre et bientôt ronfla.

Sliman alla trouver le chef qui écrivit pour lui une lettre où Sliman disait au père qu'il avait trouvé du travail chez de très bonnes gens.

Le lendemain il retourna dans les vignes, à l'aube parce que le travail se faisait « des étoiles aux étoiles », c'est-à-dire de 4 heures du matin à 7 heures du soir. C'était très fatigant mais ils sont toujours si pressés, les gens de la plaine.

Un jour vers le retour des troupeaux, c'est-à-dire vers 9 heures, Sliman vit au loin un petit berger qui courait derrière un agneau noir frisé. Sliman rit puis s'arrêta en voyant le chef, jusque-là indifférent, s'élancer sur le berger comme un furieux. Il regarda Lounas qui n'avait plus son éternel sourire : « C'est à

cause du patron », dit Lounas en désignant de la tête un gros homme guêtré, tout rouge et bouffi, suivi d'un gros dogue : c'était le patron. Enfin Sliman le voyait. Le chef ramena le berger et son agneau devant M. stroffer, le « maalem ». M. Estroffer, étranglé par la colère, se mit à donner des coups de poing au hasard devant lui. Le chef en récolta un dans le tas, mais le gros allait à la chétive masse brune du berger, qui gigotait comme une grenouille au bout du poing noir du maalem et criait comme un écorché. Le chef riait. Le berger arriva enfin à se dégager et s'enfuit à toutes jambes, laissant là son agneau frisé. M. Estroffer courut derrière le berger mais s'essouffla vite. Il cria dans la direction de Sliman quelque chose que Sliman ne comprit pas. Lounas lui expliqua que le patron lui demandait de rattraper le berger pour qu'il le remît au garde-champêtre. Sliman ne bougea pas.

— Qui se plaint de l'autre? demanda Sliman d'une voix blanche.

— Le patron du berger bien sûr, dit Lounas.

Le patron s'adressa à un autre ouvrier qui partit aussitôt en courant, rattrapa le berger et le ramena par l'oreille ; de l'autre main il lui donnait des coups derrière la tête. Quand il fut devant le maalem, il redoubla d'ardeur. Le chef s'avança aussi pour frapper, mais il ne trouvait guère de place pour ses coups parce

que le berger rentrait la tête dans les épaules et la couvrait de ses mains. Le patron à son tour se précipita et administra dans le maigre postérieur du berger un maître coup de botte.

Sliman ne sut jamais ce qui l'avait poussé. Il se jeta tête baissée dans le groupe et comme un forcené distribua des coups à droite, à gauche, devant. Il eut le temps de voir chanceler l'ouvrier. Quand le chef sentit sa figure ensanglantée il s'écarta, cria au patron de faire venir les gendarmes, appela les autres ouvriers à l'aide : il ne vint que Lounas.

— Ligote ce chien, lui dit-il en arabe, et mène-le chez les gendarmes.

Lounas s'approcha, lui donna un coup de pied entre les jambes puis un coup de tête. Le chef hurla et tomba. Le patron lança sur Lounas le dogue qui prit une partie du mollet entre ces crocs. Lounas et Sliman s'enfuirent.

Un kilomètre après le village Lounas prit à travers champs.

— Tu comprends, les gendarmes seront là dans cinq minutes.

Ils étaient dans une masure quand ils entendirent sur la route les aboiements des bergers allemands qui accompagnaient les gendarmes. Mais c'était la nuit et ils virent bientôt le faisceau lumineux des lampes électriques s'éloigner.

— Pourquoi as-tu frappé? dit Lounas.

— Je ne sais pas, dit Sliman, et toi?

— Moi, je n'aime pas les patrons.

Sliman ne voyait pas le rapport. Ils se turent longtemps.

— Pourquoi l'ouvrier battait-il le berger? demanda Sliman.

— Tu me fatigues avec tes questions. Tu n'es pas juge d'instruction? Dors.

Sliman se retourna sur le ventre, mais il ne dormait pas.

— Pourquoi cet imbécile battait-il le berger? dit Sliman à haute voix, mais pour lui-même.

Lounas se retourna :

— Écoute, petit, moi c'est comme ça que j'ai commencé.

— En battant un berger?

— Non, en me posant des questions.

Sliman ne comprenait pas.

— Et alors?

— Et alors?... je me les pose toujours.

Aucun rapport avec la question.

— Mais enfin, dit-il, il y a bien une raison. Pourquoi l'ouvrier a-t-il battu le berger?

— Pour plaire au chef.

— Et le chef?

— Pour plaire au patron.

— Et le patron?

— Parce que ça gâte la vigne.

— Qu'est-ce qui gâte la vigne?

— La pâture des moutons.

— Où sont les terrains de parcours?

— Il n'y en a pas.

— Alors on ne peut pas avoir un mouton, si l'on veut.

— Voilà, dit Lounas, tu commences à comprendre, bébé. Moi, c'est comme ça que j'ai commencé.

Lounas se retourna de nouveau sur le ventre et naturellement ronfla. Sliman, étendu sur le dos, garda les yeux ouverts tard dans la nuit : on ne peut pas dormir quand on n'a rien mangé.

Le lendemain en s'éveillant Lounas dit qu'il fallait partir.

— Il n'y a qu'à changer de village, dit Sliman.

— Les gendarmes viendront nous y chercher.

— A cause du berger?

— Oui.

Lounas savait. Il fallait faire comme il disait.

— Où aller?

— Dans le département de Constantine, jusqu'à ce qu'on nous oublie ici.

Ils partirent de bon matin. Sliman avait faim parce qu'ils n'avaient rien mangé depuis la veille. Ils reprirent la route, croisèrent encore d'autres groupes de vendangeurs sans travail, à pied comme eux. Ils échangeaient des renseignements. C'était partout la même chose : les maalems embauchaient de préférence des enfants et leurs camions de rabatteurs rapportaient chaque jour du Sud de nouveaux travailleurs

qu'ils déversaient sur la route avec les autres.

Au premier village qu'ils rencontrèrent, ils s'attablèrent dans un café maure. Sliman tenait à écrire de nouveau au père pour lui dire qu'il venait de perdre la bonne place dont il lui avait parlé mais qu'avec l'aide de Dieu il aurait tôt fait d'en retrouver une autre. Ce n'était pas l'avis de Lounas, qui, chaque fois que Sliman parlait du père, répétait : « Il faut laisser tomber le vieux. Tout ça c'est des histoires du temps passé. » Sliman une fois de plus ne comprenait pas, pas plus qu'il n'avait compris cette phrase que Lounas aimait : « La parenté c'est un accident ou une mauvaise plaisanterie. » Lui du reste semblait n'avoir jamais eu de parents et quand Sliman lui demandait d'où il était, c'est-à-dire de quelle famille et de quelle tribu, Lounas répondait : « Je suis Algérien », comme si c'était une réponse. Mais Sliman était décidé à écrire au père.

Ils s'assirent à une table d'un café maure. Lounas héla l'écrivain public, un vieux qui se tenait seul dans un coin, l'air important, lunettes blanches ovales à l'extrême pointe du nez, un vieux porte-plume sur l'oreille. Il se mordait la langue en écrivant. Sliman était obligé de crier pour se faire entendre.

Des coups secs de dominos sur les tables de bois ponctuaient l'écriture appliquée du vieux, qui mit longtemps à finir par la formule con-

sacrée : « Donne le bonjour à tous ceux qui demandent après moi, grands et petits, chacun par son nom. »

Un grand diable osseux vint demander à Lounas s'il n'était pas encore en prison. Lounas dit que non.

— Comment sait-il que nous sommes poursuivis? dit Sliman.

Lounas rit :

— Parce qu'il y a longtemps que nous sommes tous poursuivis.

Décidément il était bizarre, le camarade, et il aimait parler par énigmes.

Lounas regarda les yeux ahuris de Sliman et rit encore.

— T'en fais pas, va, bébé ; tu ne tarderas pas à comprendre. Tu es déjà sur la voie.

— Comprendre quoi?

Lounas ne répondit pas. Le grand diable s'éloigna.

— Qui est-ce? demanda Sliman.

— Le chef de la cellule du parti.

Sliman ne voulut pas passer pour un vrai bébé.

— Naturellement tu es du parti?

— Tu vois, dit Lounas, tu deviens de plus en plus intelligent.

A partir de ce jour Sliman fut patiemment endoctriné.

L'enseignement de Lounas était un peu abstrait : l'Algérien Lounas prophétisait pour toute l'Algérie, mais Ighzer et le cousin Toudert, le komisar et le « sof des échines », où les situer dans tout cela? Le « sol des échines » à Ighzer c'était le parti de Raveh-ou-Hemlat, depuis des siècles ennemi de celui des Ait-Wandlous.

Lounas n'eut aucune peine à expliquer :

— Ton cousin Toudert c'est un Algérien.

— Il a vendu mon père.

— C'est parce qu'il ne sait pas ou qu'il sait mal : personne ne lui a jamais expliqué.

— C'est un traître, et je le tuerai.

— Il ne sera traître que quand il saura.

Jusque-là c'est un Algérien... Les Échines aussi ce sont des Algériens.

— Mais, mon frère Arezki, qui a nié Dieu sur la place, c'est un Aroumi.

— Non, dit Lounas, c'est un égaré. Un jour il reviendra et, tu vois, quand les égarés reviennent, ils sont plus purs que ceux qui ne sont jamais partis, parce qu'ils sont plus déchirés

A mesure qu'ils allaient vers l'Est les terres à blé remplaçaient peu à peu la brousse rase, vert sale (Lounas disait : vert poison) des vignes à vin. A Bouira ils décidèrent de s'arrêter quelques jours : ils étaient fourbus.

Ils étaient sur la place à se demander comment ils allaient manger, quand un grand bronzé les héla. Ils furent embauchés pour un mois chez un fermier, kabyle celui-là. A peine Sliman entra-t-il dans la cour qu'il reconnut au loin le cousin Akli, le fils de Toudert, guêtré, une cravache à la main. Sliman allait s'approcher. Lounas le retint par le bras : « C'est Akli, dit Sliman, le fils du cousin Toudert.

— Et alors? dit Lounas avec son sourire.

Akli vociférait en arabe au milieu d'un groupe d'ouvriers. Il se donnait sur les guêtres de petits coups de cravache secs. Lounas regarda Sliman, qui regarda Lounas.

— Ici, dit Lounas, le cousin Toudert c'est surtout un patron.

Sliman voulut partir. Lounas le retint :

— Comme je vais bientôt te quitter, bébé, il vaut mieux que tu restes dans la ferme du cousin.

Le cousin Akli travaillait autant que ses ouvriers et vivait comme eux. Il ramassait les épis tombés derrière les moisonneurs, comptait les œufs de la basse-cour, rognait sur tout, répétait à chaque instant à ses ouvriers « qu'ils voulaient l'envoyer mendier sur les routes ».

Sliman passa un mois dans la ferme. Jamais Akli ne s'aperçut de sa présence. Sliman évitait de paraître devant lui et le cousin qui regardait le travail ne regardait presque jamais ceux qui le faisaient. Les figures de ceux qui travaillent changent chaque saison, quelquefois chaque jour, le travail ne change pas.

C'est à Bouira que Sliman reçut une lettre dont il se fit expliquer plus de la moitié, parce qu'elle était difficile à comprendre. « Mon cher fils. Nous sommes tous en bonne santé. J'espère que la présente vous trouvera de même » et, sans transition : « Je suis très mal, car je suis à l'hiver de ma vie et il fait froid dans mon cœur, il neige sur mes entrailles.

« Cette guerre a tout brouillé. Nul ne sait plus où est la Voie : on ne respecte plus rien, et tout est égal à tout. Alors j'ai froid parce que mes os sont vieux et mon cœur aussi et que mon cœur a toujours eu l'habitude de dire que le

bien était le bien et le mal était le mal. Mais maintenant le mal et le bien sont confondus.

« Ton frère Arezki est mobilisé. Il va bientôt partir. »

— Tiens, dit Sliman, il est revenu, l'égaré.

« Cette guerre a ramené à Ighzer tous les émigrés, tous ceux qui nous avaient quittés depuis si longtemps que nous les avions oubliés. Ils ont apporté avec eux des habitudes et un langage que mon vieux cœur saigne de supporter chaque jour.

« Le ravitaillement marche très mal et maintenant tout le monde a faim, sauf celui que tu sais... »

Sliman regarda autour de lui. Une molle brise berçait à droite les blés non coupés de Toudert, à gauche la vigne sulfatée de Toudert, au loin la bâtisse écrasée de la ferme de Toudert. Il se rappela que Toudert était un Algérien, qu'il n'était pas coupable puisqu'il ne savait pas.

« Il faut descendre chercher vingt kilos d'orge, quand il y en a, à Ifri. Mohand, tu le sais, ne peut pas faire vingt kilomètres à pied. Nous avons vendu l'âne, parce que nous n'avions rien à manger. Toi, tu n'es pas ici, et moi je suis vieux. Tu sais bien qu'il n'y a personne d'autre à la maison.

— Voilà pour Arezki, pensa Sliman. C'est d'ailleurs lui qui a dû écrire la lettre.

« Reviens à la maison, même si tu n'as pas

d'argent du tout. J'aime mieux te voir ici, car ainsi je saurai que tu continues comme nos aïeux de distinguer le bien du mal, que tu ne risques pas de revenir un jour à Ighzer, butant sur tout comme un aveugle parce que tu as perdu la lumière, brouillant tout comme l'enfant parce que toutes les couleurs se vaudraient à tes yeux, et foulant tout aux pieds parce que au contact des Français tu serais devenu comme eux, tu ne connaîtrais que tes appétits, comme si dans un désert vidé d'hommes ton appétit seul existait. Aussi je t'attends. Je compte chaque jour qui passe. »

— Celui qui a écrit cette lettre, dit l'écrivain public, ne sait pas très bien le français. Il emploie les mots à tort et à travers.

— C'est pourtant un Aroumi, dit Sliman.

Il se retourna vers Lounas :

— Tu vois? Dans tous tes raisonnements tu avais oublié la guerre.

— La guerre? Quelle guerre?

— Oui, parce que imagine-toi que depuis plus de deux ans le monde est en guerre, le monde entier... Je ne sais pas si on te l'a dit.

— Deux ans, bébé? Il y a trente ans que je suis né et depuis trente ans pour moi c'est la guerre. Personne n'a pensé à venir à mon secours. Il a fallu me battre seul. Alors, tu comprends, la guerre des autres...

La sirène qui rappelait les ouvriers au travail

hurla, en détresse. Lounas se leva, épousseta son bleu.

— Demain, dit-il, ne m'attends pas. Je ne viendrai pas.

— Le parti? dit Sliman.

— Non.

— Quand reviendras-tu?

— Je ne reviendrai pas.

— Et le travail?

— Je ne travaille plus. Je m'en vais.

Les lèvres durcies de Lounas ne souriaient plus. Il traîna ses pieds pesamment vers le hangar d'où il ramena son baluchon. Il prit la main de Sliman.

— Écoute, mon frère, dit-il, je t'ai appris tout ce que je savais. Dieu m'est témoin que si j'ai omis quelque chose c'est que je l'ignorais moi-même. Maintenant tu sais tout. Retourne à Ighzer : que Dieu t'aide!

La sirène cessa de hurler.

— Il y a trois jours à Alger les troupes américaines ont débarqué. Notre destin avec l'aide de Dieu va changer. Nous avons assez bricolé, assez travaillé pour que les autres vivent. Nous allons maintenant travailler pour nous.

Sliman se rappela la place d'Ighzer et l'argument des dominos.

— Toi aussi, mon frère, tu devras pousser à la roue. Jette cette lettre. Le komisar, le cousin, Toudert, Akli (tiens, regarde-le qui vient par

ici), la vigne, la tuberculose de Mohand, laisse tomber tout cela, parce que tout cela c'est la nuit et que c'est bientôt l'aube. Bientôt nous aurons fini de souffrir. Adieu.

Le balancement lent de la silhouette de Lounas bientôt fendit les blés mûrs. Son baluchon ondulait au-dessus des épis barbus, balancés par le vent. L'air brûlait. Sliman s'éveilla de son rêve pour voir devant lui les guêtres et la cravache du cousin Akli muet, les yeux grands ouverts : le cousin venait de le reconnaître...

Tout était simple désormais, maintenant qu'il savait. Il entrerait dans la cellule du parti à Ighzer, il épouserait Yakout, la fille de Raveh-ou-Hemlat du sof des Échines et, en travaillant aux champs de ses pères, il œuvrerait pour le grand espoir. Tout riait sur la route parce que Sliman riait dans son cœur, et la route et la vie et Ighzer et les Algériens étaient beaux, tous les Algériens et même nos adversaires qui ne sont nos adversaires que parce que personne ne leur a jamais expliqué.

Et ce serait bien ainsi. M. Estroffer et la vigne, les chiens de garde et les surveillants armés Sliman avait oublié tout cela, tout jusqu'à sa faim infinie sur les routes.

Il allait vite, sans bien s'en rendre compte, si bien que, quand il devina le minaret d'Ighzer perdu dans les étoiles, il était minuit à peine.

Impossible de réveiller le père ou Mohand à cette heure. Sliman était près d'un champ de Raveh-ou-Hemlat. Il y pénétra, fit sauter le cadenas rouillé d'une hutte à foin, entra.

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà haut. Une couverture de vieille laine l'enveloppait jusqu'aux épaules. Il bâilla.

Yakout parut sur la porte :

— Rends-moi la couverture, dit-elle, je t'ai trouvé à l'aube endormi. Tu frissonnais.

Elle avait maigri mais qu'elle était belle, Yakout, l'Algérienne. Sliman lui tendit la couverture sans rien dire.

— Avant de partir, dit-elle, tu tâcheras d'arranger le cadenas.

Il secoua la paille de ses cheveux.

— C'est pour ta fête que tu reviens? dit-elle. Sois donc le bienvenu.

Sliman n'était pas bien réveillé. Il ne voyait pas exactement ce que Yakout voulait dire·

— Je reviens, dit-il, pour la fête de tout le monde.

— Ah! dit-elle très bas, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Oui, dit-il, parce que pour tous les mauvais jours sont finis.

Elle se fourra dans la bouche son poing menu, puis un pan de ses manches, pleura en silence.

Sliman ne savait que faire. Il se retourna :

— Avec mes pieds, dit-il, j'ai sali tout le foin.

Elle enleva son bâillon.

— Sliman des Ait-Wandlous, dit-elle, je te souhaite tout le bonheur du monde.

Elle arrangea la paille où avait couché Sliman.

— Le père n'y verra rien, dit-elle.

Elle répéta avant de partir « tout le bonheur du monde », s'éloigna, revint : « Fais le même vœu pour moi, dit-elle, pour moi qui en ai bien besoin.

— Yakout des Ait-Hemlat, dit Sliman les yeux grands ouverts, je te souhaite tout le bonheur du monde.

Elle s'éloigna d'un côté sans rien dire, droite et comme crispée contre les sanglots qui pesaient sur sa gorge.

Sliman ne comprenait pas et, comme Yakout était déjà loin, il prit de l'autre côté pour fuir comme un voleur...

— Je ne te demande pas si tu as rapporté de l'argent, avait commencé le père.

Sliman allait raconter son séjour dans la plaine et expliquer pourquoi il n'en n'avait pas rapporté.

— Bon, dit le père, je vois que tu n'en as

pas rapporté. Nous ne savons pas le gagner dans la famille ; l'argent c'est dans la branche de Toudert qu'on sait comment on le gagne... A propos, il va falloir que tu ailles dire bonjour à l'amin.

L'amin c'était Raveh-ou-Hemlat, le père de Yakout, le chef du sof des Échines, depuis des siècles ennemi des Ait-Wandlous. Le père avait-il lui aussi compris ?

— J'ai mal entendu, dit Sliman.

— Quand tu sortiras d'ici tu iras prendre des nouvelles du bon cousin Toudert, qui est maintenant l'amin d'Ighzer.

Il rit.

— Le cousin Toudert a rendu l'honneur à notre famille. C'est un bon cousin...

Le père regardait Sliman.

— J'irai, dit Sliman.

— Demain, dit le père, c'est le marché. Tu iras nous acheter une génisse pour ta fête.

Sliman écoutait battre son cœur.

— Parce que, dit le père, je t'ai marié... autant que ce soit moi qui te le dise... Oui... je t'ai marié... à Yakout.

Le temps allait-il s'arrêter de couler, son cœur de battre ou les murs de cette chambre soudain s'écrouler ?

— Oui, à Yakout, la fille du bon cousin Toudert, qui a rendu l'honneur à notre famille.

Les murs, le père, le ciel bas, l'âne de Wer-

Wer le fou qui passait juste à ce moment devant la porte, chavirèrent dans la tornade où des milliers de marteaux battaient à vide sur des milliers d'enclumes.

La porte fut violemment poussée et une quinte de toux sèche recroquevilla Mohand sur un coin de la natte.

— J'ai tout entendu du hall, dit-il, tout... mais tant que je vivrai...

Il toussa.

— ... Et je ne suis pas encore mort, non, pas avant d'avoir écrasé cette charogne, tant que je vivrai, cette fille d'un sang maudit n'entrera pas dans ma famille...

Tous les traits du frère Mohand brusquement se crispèrent. Il tâchait de retenir la toux qui gonflait sa poitrine parce que, quand elle avait commencé, elle ne s'arrêtait plus, elle le vidait d'air et de force, le noyait dans la sueur.

— Si tu épouses la fille de Toudert je vous tuerai tous les deux, lui d'abord, et toi après. Vous crèverez sous mes balles comme des chiens et...

Ses épaules se soulevèrent brusquement, son visage s'empourpra, sa toux hoqueta, ses yeux étaient injectés de sang. Il roula dans son burnous comme une pauvre loque. La mère vint le ramasser délicatement sur sa natte ; il était léger et se laissa faire comme un petit enfant. Il fermait les yeux.

— Il a raison, dit Sliman, quand Mohand fut parti.

Le père bondit :

— N'aurai-je pas laissé d'enfant mâle quand je serai mort? ou est-ce moi qui suis devenu fou? Ni Mohand ni toi... Le cousin Toudert est amin. Maintenant il a le pouvoir de nous écraser et d'écraser les enfants de nos enfants. C'est fini pour nous : nous ne pourrons plus respirer là où vit Toudert. Il vient d'acheter une ferme à Bouira, des moutons à Sidi-Aissa. L'administrateur lui a donné tout le ravitaillement de la commune et il dépend déjà de lui que nous soyons nourris ou affamés, vêtus ou nus. Mais le cousin Toudert est amin. Un jour il apprendra, s'il ne le sait déjà, que je médite sa mort. Il faut l'endormir, il faut que mon fils Sliman épouse sa fille Yakout, et elle est laide, Yakout, je le sais, et Toudert, son père, est un chien... mais avec tout cela, la main que tu ne peux mordre embrasse-la.

Le père se tut : il pensait à Toudert. Sliman non plus ne dit rien : il pensait à Yakout... l'autre!

Le père se leva, regarda par une étroite lucarne si personne ne passait sur le chemin puis :

— Cette pièce manquait de lumière, dit-il. J'ai dû creuser les deux lucarnes que tu vois là.

Une pause puis :

— Je les ai creusées moi-même... parce que le jour, il y a le travail. Tu peux aller les voir.

C'était deux petits trous qui allaient tous les deux de biais, le premier droit vers la cour de la maison de Toudert, l'autre vers la petite fenêtre de la chambre où le cousin dormait depuis des années. Sliman s'aperçut vite que d'aussi petits trous ne pouvaient pas donner de lumière, dont au reste le père se moquait assez. Il voyait bien que c'était des meurtrières et il craignait qu'à force de penser à cette vengeance le père vieilli ne fût devenu fou, car, enfin, si même il voulait en venir là, était-ce dans sa propre maison qu'on allait tuer le cousin?

— Parce que, dit le père, oubliant qu'il venait de parler de lumière, il faudra penser à Toudert, juste après le mariage. S'il sait, il se gardera moins le lendemain d'une fête, et puis pour la justice le mariage sera un bon alibi : on ne tue pas le père de sa bru, son cousin, le bon cousin Toudert, l'amin du village, le riche, ha! ha!

Et le rire secoua les épaules du père. Sliman ne se souvenait pas d'avoir vu le père rire de la sorte. Il pensa au rire du grand-père Hand, célèbre dans les récits...

Dehors il buta sur Mohand.

— Je te tuerai, tu entends? Et puis tiens,

petit frère, assieds-toi là, parce que le père ne t'a pas tout dit.

— Non, de grâce, frère aîné, gardez-en un peu pour ce soir.

— Le père ne t'a pas dit que l'autre Yakout aussi se marie, tu sais Yakout, la fille de Raveh-ou-Hemlat, oui, mon petit Sliman, Yakout à la belle voix... mariée et à l'étranger encore. Tu ne la verras même plus, petit frère.

« Sliman des Ait-Wandlous je te souhaite tout le bonheur du monde, tout le bonheur, tout le bonheur, tout...

Des voix se mouraient dans le cœur de Sliman :

« Tout le bonheur du monde, Sliman, Sliman des Ait-Wandlous... »

— Oui, petit frère, et c'est Toudert qui l'a mariée à l'étranger.

— Je voudrais dormir, dit Sliman, adieu frère aîné.

— Dormir? Fini pour toi de dormir... Et puis, imbécile, cria-t-il, tu crois que l'on vit deux fois, que l'on a deux fois vingt ans... Un jour on efface tout et on recommence. Eh! bien, ce n'est pas vrai, ton argument des dominos. C'est une plaisanterie. Ce n'est jamais comme aux dominos : on ne recommence rien du tout. On n'a jamais qu'une jeunesse et qu'une vie et quand on l'a laissée... chez

Renault ou ailleurs... eh bien, c'est fini, fini... fini tu entends?

Il tomba, convulsé de toux, étouffé de crachats.

— Tu vois? Voilà ce qu'on devient quand on a perdu la jeunesse... et tu sauras bientôt ce que c'est que de perdre la vie, quand je vous aurai craché mon dernier morceau de poumon. Maintenant écoute...

— Ne t'irrite pas, frère aîné.

— Akli, le fils de Toudert, jure partout qu'il empêchera ce mariage, parce que Raveh n'a pas voulu lui donner sa fille (comme à toi, petit frère). Il faut aider Akli à garder ces bonnes résolutions parce que, tu comprends, si par la suite il arrive un malheur à lui-même ou à son père, ça peut être un des fils de Raveh...

— C'est de la lâcheté, frère aîné.

Mohand haussa les épaules et très sérieusement dit :

— De la lâcheté vraiment, mon frère?... Eh! bien apprends que, quand on veut laver la puanteur d'un lieu, quelquefois il est difficile d'éviter de puer soi-même et Toudert vois-tu, c'est une ordure...

. . . . . .

Le père n'avait pas dit à Sliman comment Toudert était devenu amin.

C'était une vieille histoire.

Toute son enfance Toudert l'avait passée

dans une atmosphère de drame quotidien. « maudite, toute notre race est maudite, disait le père de Toudert, maudite depuis la faute du grand-père Hand, le mécréant. Mais trois siècles de malédiction, mes frères, c'est bien assez n'est-ce pas »? Toudert ardemment désirait que cette malédiction finît avec lui.

Jusqu'à lui ils avaient été tous marqués. Hand petit-fils de Hand, resté vagissant dans les langes à la mort de son grand-père, ne trouva, quand il arriva à l'âge d'homme, que tout juste de quoi vivre. Le marabout, les alliés, les amis lointains, les parents proches, s'étaient partagé la fortune de l'aïeul. Tous les habitants d'Ighzer étant ainsi devenus égaux dans la misère, on était sauvé.

Mais le souvenir du grand-père hantait l'imagination de Hand, bagarreur et mécréant comme l'autre. Un jour sur la place il annonça lui-même que les Chrétiens avaient attaqué les Turcs à Alger et qu'il fallait s'armer pour la guerre sainte. Il eut tôt fait de rassembler toutes les têtes chaudes d'Ighzer et des villages environnants. Ils partirent un matin frais de septembre, avec sur une épaule le long fusil à pierre et sur l'autre l'outre de peau de mouton à moitié pleine d'orge grillé et pilé, la nourriture du guerrier. Au bout d'une longue pique Hand portait un morceau d'étoffe multicolore; il n'avait jamais vu de drapeau turc, mais pour

faire de nouvelles recrues Hand comptait beaucoup sur son étendard.

Il n'empêcha pas Alger d'être prise et lui-même ne revint pas. Hand qui ne s'était jamais prosterné pour la prière tomba en combattant de la guerre sainte. Ses enfants firent chercher son corps pour l'enterrer à Ighzer comme un saint; ils ne le retrouvèrent pas.

Puis les Français, après avoir conquis toute la plaine, passèrent à l'attaque de la montagne. Ils escaladèrent les pentes de la confédération des Iraten et un jour d'Ighzer on entendit sonner leurs clairons dans les ravins. La guerre cette fois vida le village de tous les hommes. On envoya dans la montagne les femmes, les vieillards, les enfants et il ne resta bientôt plus dans les rues que des chiens affamés qui rôdaient, l'œil sanglant, revenus à l'état sauvage. Les descendants d'Azouaou furent parmi les volontaires qui devaient escalader les remparts de Fort Napoléon sur des échelles. Sur leurs corps vivants on récita la prière des morts, parce qu'on les savait condamnés. Pas un d'eux ne revint. Les enfants de Hand, pour ne pas être en reste, furent parmi les jeunes gens qui jurèrent de ne pas laisser passer les infidèles et qui, pour ne pas être parjures, s'enchaînèrent les uns aux autres dans la tranchée creusée en face des remparts. Après le combat, quand les Infidèles eurent tourné les positions kabyles,

on les trouva dans leur tranchée : morts, mais non parjures.

Parce que la malédiction continuait de peser sur tout leur sang, des enfants qu'ils laissèrent seul un bébé survécut. Celui-là, Toudert l'avait connu. C'était son grand-père, le mendiant, car pour payer les fautes de Hand, le grand-père de Toudert avait mendié sur les routes. Et il était mort en mendiant. Un hiver on l'avait trouvé sur le bord du chemin, étendu dans ses guenilles et tout bleu. Il tenait encore à la main son gourdin. Son écuelle en bois avait roulé dans le fossé. Améziane, le père de Toudert, avait trouvé des gens d'Ighzer pour le ramener mais on l'avait enterré comme un gueux, vite et presque dans la honte. Il n'y eut derrière son cercueil que les jeunes gens qui devaient creuser la tombe et la refermer. Améziane qui était colporteur avait gagné un peu d'argent, juste de quoi nourrir la famille. De peur d'oublier, il avait, avec une ficelle d'alfa, attaché à la plus haute poutre de sa maison l'écuelle de bois de son père. Tous les jours jusqu'à celui de sa mort elle s'y balança, pour lui rappeler le mendiant et la misère de sa vie, celle de sa mort. L'enfance de Toudert s'était écoulée dans une recherche féroce de l'argent. On calculait, on pesait tout à la maison : l'orge, le bois, l'huile.

Le père mort, Toudert en silence passa ses

jours à vendre et acheter des bestiaux sur tous les marchés... en silence, sans répit comme les fourmis, âprement, sans pitié comme son père. Il devint riche. Mais sous la plus haute poutre l'écuelle, noircie par la fumée, se balançait toujours et Toudert millionnaire continuait de manger chez lui soir et matin du couscous d'orge, de peur d'avoir un jour à mourir de faim.

La malédiction semblait devoir s'éteindre. Les fautes de Hand étaient expiées et Toudert, son lointain descendant, était devenu presque aussi riche que lui. Il ne lui restait plus que d'en avoir la puissance et la renommée pour que la malédiction cessât tout à fait et c'est à les avoir l'une et l'autre que méthodiquement, âprement, comme toujours, Toudert s'employait maintenant. Il était décidé à y mettre le prix. Fasciné par le but, Toudert ne regardait pas trop à la qualité des moyens. L'aminat d'Ighzer il voulait le conquérir comme il avait fait sa fortune, de haute lutte. De là sa joie profonde à voir qu'il entrait chaque jour un peu plus avant dans les faveurs du komisar.

Il se fit d'abord payer de menus services en accaparant peu à peu pour lui seul le ravitaillement de toute la commune. Il avait acheté une ferme à Bouira, des moutons à Sidi-Assia, et comme il était encensé par ses débiteurs,

craint de tout le monde et salué par des inconnus, il éprouva qu'avec de l'argent on achetait aussi des hommes. Au début il avait gardé quelques illusions. Mais le komisar eut tôt fait de les dissiper : « C'est toujours une question de temps ou de poids. Celui qui résiste, il suffit d'attendre ou de lui proposer plus. » Et Toudert, appliquant la méthode en élève doué, eut bientôt acheté tout Ighzer.

A tous il suffisait d'emplir le ventre (pas trop pourtant, pour qu'ils ne perdent pas le souvenir de la faim) pour qu'ils vous vendent leurs bras d'abord, leur conscience ensuite, si tant est qu'ils en ont encore une, ceux qui ont faim.

Toudert en était arrivé à mépriser les autres autant qu'il se méprisait lui-même, sans mesure! Il se savait haï mais craint et il jouissait de la haine impuissante de ses adversaires, c'est-à-dire de tous les hommes, comme d'une rare volupté. Il savait que le père et tous ses enfants, sauf peut-être cette limace d'Arezki, voulaient le tuer, mais il était sûr qu'aucun d'eux n'aurait le courage de l'attendre lui-même au coin d'un chemin parce qu'ils auraient peur, parce que la misère les abrutissait trop pour leur permettre de mener à bien un projet longuement mûri, parce que c'était tuer la poule aux œufs d'or, puisque depuis plus de dix ans Toudert avait prêté au père presque

tout l'argent dont celui-ci s'était jamais servi, au point que, s'il le voulait, les champs du père et même sa maison deviendraient tout de suite sa propriété.

Sur le chemin du triomphe et pour arriver à l'accomplissement total de ses vœux, Toudert ne rencontrait plus qu'un obstacle à abattre : Raveh, non point tant parce que Raveh était l'amin d'Ighzer et que Toudert voulait prendre sa place que parce que, dans le monde rassurant et clos que Toudert s'était patiemment, sourdement construit, et dans lequel depuis la fin de la malédiction il se mouvait avec une délectation morose, Raveh était plus qu'un faible, un illogisme. Il fallait le résorber ou tout le système s'écroulait. Raveh c'était la vivante négation de Toudert.

Parce qu'il n'avait jamais quitté Ighzer et les tribus environnantes, parce que toute sa jeunesse il l'avait passée avec les vieillards, dont il écoutait avec passion les paraboles et les récits des temps anciens, Raveh-ou-Hemlat avait arrêté la marche du temps. Son cœur, son esprit, étaient avec les ancêtres. Ses principes étaient les leurs. C'est chez eux qu'il prenait des exemples. Au service d'une admiration sans fissure il mettait une science sans défaillance des choses anciennes et, aveugle ou imperméable, s'indignait que les gens ne se plient pas plus volontiers à une règle qu'il ne lui

venait pas à l'esprit de plier aux hommes. Figé dans un passé que son imagination embellissait et pétrifiait chaque jour un peu plus à mesure qu'il vieillissait, il se dressait sur le ciel d'Ighzer comme l'image de son destin (depuis si longtemps il en rythmait les jours), la sentinelle intransigeante de valeurs révolues mais irréfragables. Au point qu'il était d'usage de dire à Ighzer qu'il valait mieux être jugé par Dieu que par Raveh.

Sur ce chevalier d'un autre âge, sorti du tombeau cuirassé et raide, l'épée au poing, les arguments de Toudert n'avaient pas prise. Pour une vieille inimitié probablement sans objet, le père, autre pourfendeur de moulins à vent, n'avait pas adressé la parole à l'amin une seule fois depuis trente ans. Toudert, lui, était allé lui demander Yakout pour Sliman d'abord, pour son fils ensuite. C'était une façon de l'intégrer dans le système. Raveh avait refusé. Récemment encore Toudert lui avait proposé de partager avec lui les bénéfices illicites d'une vente de tissus. Comme Raveh écoutait sans l'interrompre, Toudert, jugeant la partie gagnée, crut défaillir de joie. Puis l'amin prit la parole : « Toudert des Ait-Wandlous, la nuit est très avancée. On doit t'attendre chez toi. Voici la porte de ma maison : c'est par là qu'on en sort. » Toudert en sortant buta sur le seuil parce que la rage et la honte offusquaient ses yeux.

Mais la bassesse des autres c'était pour Toudert une condition d'existence; il en avait besoin comme de l'air qu'il respirait. Il ne pouvait pas vivre là où Raveh faisait la loi, il fallait que l'un des deux disparût.

L'incident survint le troisième hiver de la guerre. Suivant une coutume ancestrale, Raveh chaque hiver faisait le tour des maisons du village pour voir si personne ne manquait de rien.

Justement cet hiver-là Raveh, entrant dans la maison de Smina, la veuve, l'avait trouvée couchée sur le côté, dans un coin, la figure tournée vers le mur. Elle avait essayé par déférence de se lever, quand l'amin était entré, mais elle n'avait pas pu et s'était excusée de rester couchée. Le feu venait de consumer ses dernières bûches. Elle n'avait plus rien à manger, mais elle ne voulait pas avoir recours aux voisins, qui la pourvoyaient depuis trop longtemps de tout et qui étaient pauvres eux aussi et démunis.

— Je n'ai besoin de rien, disait Smina. Dieu te récompense. Qu'on me laisse seulement mourir. Je n'ai besoin de rien.

Raveh alla trouver Toudert, qui était riche, et lui demanda d'envoyer à Smina du bois, de l'orge et de l'huile. Toudert d'abord se plaignit de n'avoir rien lui-même puis, comme l'amin insistait, il cria à la ruine : « Tu veux me voir

prendre l'écuelle et mendier sur les routes, je ne donnerai rien. Va te plaindre au komisar. » Mais l'amin était inflexible et Toudert, criant toujours et tour à tour menaçant ou geignant, finit par donner à Smina de quoi se chauffer et manger un jour ou deux.

La neige ne dura qu'une semaine. Dès que les routes redevinrent praticables Toudert alla à la commune mixte se plaindre au komisar.

— De quoi se mêle-t-il, celui-là? dit l'administrateur. Est-ce le caïd qui lui en a donné l'ordre?

— Non, dit Toudert, c'est tous les ans la même chose.

— Tous les ans? Et personne ne m'en a rien dit?

— L'amin fait cela tous les ans sous prétexte que c'est un vieil usage.

— Est-ce vrai?

— Oui, mais un usage des vieux temps d'ignorance et de barbarie. L'administration est venue depuis, l'administration généreuse et...

— Oui, je sais, je sais, dit le komisar. Continue.

— Cet usage n'existe plus que dans quelques villages arriérés comme le nôtre.

Le komisar réfléchissait.

— C'est peut-être le caïd... Et puis non, il est trop bête.

Toudert sursauta. Le komisar se réveilla de sa distraction.

— Oui... enfin... je veux dire que le caïd est tellement zélé qu'il ne peut pas prendre de mesure sans mon ordre... oui... très zélé.

Visiblement le komisar poursuivait une autre idée. Toudert comprenait très bien tout.

— Il est trop honnête aussi pour spolier injustement un homme comme l'amin l'a fait pour moi.

— Oui, oui, honnête, trop honnête.

Le komisar se mordait la lèvre inférieure.

— Ton amin c'est une vieille barbe blanche?

— Oui, dit Toudert.

— Je vois, je ne l'ai jamais vu que pour le service et encore... pas beaucoup.

— Il fait tout à sa tête... et il dit que c'est pour Dieu et les ancêtres...

— Ah! oui? Dieu et les ancêtres... et pourquoi pas le pape? et le caïd? Tu crois que cette vieille lanterne a jamais pensé au caïd? Il n'est jamais allé le trouver pour rien. Il me l'aurait dit, le caïd. Il est bête, mais il est zélé.

Toudert cette fois ne sursauta pas.

— C'est d'ailleurs beaucoup mieux comme cela. On n'a pas besoin de se fatiguer avec lui... ni de se mettre des gants. Salem! où est Salem? Salem!

Un cavalier moustachu se figea devant la

porte dans un garde-à-vous qui parut grotesque même à Toudert.

— Va voir si tu trouves au marché l'amin d'Ighzer.

— Non, dit Toudert, il descend rarement du village.

— C'est bien ce que je disais : Une mauvaise tête.

— Même pas, dit Toudert. Simplement il pèche par ignorance. C'est un vieux croyant. Il ramène tout à Dieu. Par exemple il croit que la richesse et la pauvreté viennent de Dieu.

— Dieu? demanda le komisar.

— Oui, heu... de Dieu...

— Ah! oui... de Dieu.

Toudert rit malicieusement de ce bon tour joué aux croyants qui pensent, les pauvres, sincèrement que la richesse et la pauvreté viennent de Dieu.

Le komisar pensa en regardant Toudert : « Tu sais bien, toi, que la richesse vient du diable, vieux malin », et il dit :

— Pourquoi ris-tu? Ce que croit cet amin est la vérité. La richesse et la puissance viennent de Dieu.

Le komisar pensa : « Il est bon que le peuple croie en Dieu. S'il n'existait pas il faudrait l'inventer. »

A cette pensée il rit aussi. Toudert qui en était encore à sa première idée, rit de nouveau.

Le komisar voyant rire Toudert et sachant bien que ce n'était pas pour la même raison rit plus fort. Toudert croyant qu'il faisait rire le komisar ne savait plus se contenir.

Le cavalier, venu porter un pli, les trouva tous les deux penchés sur la table et essoufflés de rire comme deux bossus.

Quelques jours plus tard comme de coutume le komisar entra à la commune un peu après 9 heures. Il bâilla, demanda à Salem si ça allait, en même temps il lui donna sur le ventre deux petits coups d'un stick qui ne le quittait jamais. Il regarda le courrier, d'un geste large faucha sur la table la pile d'enveloppes de tous les formats, de toutes les couleurs.

— Tout ça, dit-il, c'est pour Boniface!

Boniface c'était le premier adjoint.

— Quoi de neuf, Salem?

— L'amin d'Ighzer, répondant à une convocation, attend que M. l'administrateur veuille bien le recevoir.

Ici l'administrateur se réveilla. Enfin quelque chose d'intéressant, et pas toute la pacotille charriée dans ce monceau de lettres, besogne qui ressort plutôt de la rubrique des chiens crevés et tout juste bonne pour Boniface.

— Ah! enfin du boulot, Salem! Appelle-le!

Salem fit claquer ses talons. A la porte il fut rappelé :

— Ou bien non, dis-lui d'attendre.

— Il attend déjà depuis plus d'une heure, monsieur l'administrateur.

— C'est cela. Qu'il attende encore une autre heure. C'est loin Ighzer et l'amin est vieux. Il doit être fatigué, cet homme : il faut qu'il se repose.

Il rit. Salem rit aussi.

M. l'administrateur s'enquit encore de deux ou trois choses. Il répondit à un coup de téléphone, refit devant la glace son nœud de cravate, puis, les jambes étendues sous la table, contempla la masse des montagnes grises et dures que la fenêtre découpait sur un carré de ciel bleu. Puis il reçut Boniface, discuta avec lui de quelques menues affaires. Salem revint dire que l'amin attendait toujours.

— Fiche-moi le camp de là, dit le komisar.

« C'est l'amin d'Ighzer que j'ai convoqué et qui attend dans le hall depuis deux heures à peine.

— Rien de grave?

— Non. Un différend avec cette crapule de Toudert.

Le komisar expliqua à son adjoint et conclut :

— Toudert a naturellement tous les torts.

— Mais la question n'est pas là, monsieur l'administrateur, la question est de savoir quel est des deux le plus utile.

— Je pense que ce n'est pas une question que vous posez là?

— Je n'ai pas cette naïveté, monsieur l'administrateur. Tout montre dans ce que vous avez eu la bonté de me dire à l'instant que Toudert doit être l'amin d'Ighzer, parce qu'il est le plus digne et qu'il est juste que les honneurs aillent au plus digne.

« Il a de l'étoffe, le petit Boniface, pensa le komisar, lui aussi sera un digne administrateur. »

Il voulut le pousser... pour voir.

— Au fond, dit-il, il a cru bien faire.

— Mais il y a un monde entre bien faire et faire le bien, monsieur l'administrateur, et puis un fonctionnaire n'a pas le droit de bien faire sans en avoir reçu l'ordre.

— Je pense que dans la circonstance il s'est seulement souvenu qu'il était un homme.

— Ce n'est pas un homme, c'est un fonctionnaire. Il l'a oublié. Il est normal qu'il en soit puni. Je ne comprends pas pourquoi vous le faites attendre plus longtemps.

— Je viens de vous dire que Toudert avait tous les torts.

— Je ne vois pas le rapport.

Le komisar lança sur son adjoint un regard de compassion : s'était-il trompé?

— Je m'excuse, mais...

— Apprenez, mon cher Boniface, qu'un

homme qui attend se sent déjà à moitié coupable. Quand il entrera ici ce sera avec l'idée de se disculper et de s'en tirer au mieux. Une longue, une très longue attente c'est le meilleur des arguments.

M. Boniface lança sur le komisar un regard de fervente admiration. Le komisar ajouta :

— Et puis, les indigènes sont comme des enfants. Ils croient à la justice... La justice... Pfou!...

Il rit.

— Il faut donc sauver les apparences. Les apparences, voilà, Boniface, le grand mot de la politique indigène. Administrer avec réalisme et pour la galerie, les journaux, pour l'opinion, les démocrates... je ne sais pas moi... les syndicats, les associations de bonnes femmes, du vent, c'est-à-dire, Boniface, des mots, encore des mots, toujours des mots... en-isme si possible, parce que cela fait mieux... Au revoir, Boniface... Ah! on vous voit ce soir au tennis?

— Naturellement... mais...

Le tennis faisait partie du service de M. Boniface, le komisar ayant une fille à marier.

— Mais quoi?

— J'avoue que j'aurais voulu assister à l'entretien, je veux dire à l'interrogatoire.

— A votre aise. Souvenez-vous seulement que Toudert a le droit pour lui.

Le komisar appuya du pied sur un bouton.

— Ah! j'oubliais de vous dire que l'amin est un croyant... Ne faites pas ces yeux ahuris. Je veux dire qu'il croit pour de bon : la justice, le bon Dieu, le père Noël, je ne sais pas, moi... Fais entrer don Quichotte, dit-il à Salem.

Salem claqua les talons, revint bientôt.

— Il n'y a pas dans le hall d'individu de ce nom.

Le komisar ne put se retenir de rire :

— Appelle l'amin d'Ighzer, imbécile!

Il était midi moins le quart. Raveh savait que pour se dire bonjour les Français se tendent la main. Il souhaita donc le bonjour et tendit la sienne. Le komisar ne la prit pas. L'amin vit bien qu'il faisait exprès de ne pas la voir. Il la baissa gauchement.

— Demande-lui, dit-il à Salem, pourquoi il se présente sans le caïd.

— Il dit qu'il a été convoqué, dit Salem.

— Explique-lui qu'il a un chef direct et qu'il ne doit pas en référer à l'autorité supérieure sans passer par la voie hiérarchique.

L'amin pensa que les Français étaient bien compliqués, surtout que le caïd dont lui, Raveh, dépendait, n'avait pas inventé la poudre à canon.

— Demande-lui, dit le komisar, s'il n'a rien à me communiquer.

— Il dit que c'est vous qui l'avez convoqué.

— Oui, mais sur son village, sur ses administrés, il n'a rien à dire?

— Il dit que tout marche bien à Ighzer et que les petites affaires qui y surviennent sont ordinaires et ne méritent pas de retenir l'attention du chef de la commune.

— Demande-lui s'il connaît Toudert.

Salem hésita.

— Eh bien quoi? Tu as peur?

— Il dit que si c'est de Toudert des Ait-Wandlous que vous parlez, il n'a agi ainsi à l'égard de Smina que par irritation passagère. Il vous demande de lui pardonner.

— Mais... mais il est fou! cria le komisar.

Il répondit à un coup de téléphone, se mit à chercher un papier sur la table. M. Boniface demanda la permission de le relayer.

— Je vous en prie, dit l'administrateur.

— Crois-tu en Dieu? dit M. Boniface à Raveh en un mauvais kabyle.

Pour la première fois Raveh eut l'impression d'être parmi les hommes.

— Gloire à Lui, dit-il, il n'y a d'autre Dieu que lui.

— Crois-tu que l'homme puisse corriger l'œuvre de Dieu?

— Loin de moi ce blasphème. Il n'y a de puissance qu'en Lui, qu'il soit glorifié!

— Les biens de ce monde et la puissance sont-ils un don de Dieu?

— Il donne à qui Il veut, dit l'amin.

— La misère vient-elle d'un autre que de Lui?

— Il enlève aussi à qui Il veut, dit l'amin. Il est le seigneur de ce monde et de l'autre, mais la misère, je pense, n'est envoyée par Lui que comme une épreuve, afin que ceux qui ne cessent pas de croire en Lui en sortent magnifiés et promus à la béatitude éternelle.

— Si tu crois ce que tu dis tu es un impie.

L'amin se contint; ces Français évidemment ne savent pas mesurer leurs paroles.

— Oui, tu es un impie puisque tu as voulu te substituer à la providence.

— Moi? dit l'amin.

— Oui, toi, Raveh des Ait-Hemlat, qui as oublié que Dieu donne et enlève à qui Il veut, au point que dans ta démence tu as voulu enlever à la richesse de Toudert pour pallier la pauvreté de... de... comment s'appelle-t-il?

— Smina, dit l'administrateur, c'est une femme.

— A la pauvreté de Smina. Comme si tu ne savais pas que c'est la main de Dieu qui l'avait frappée peut-être en punition de péchés que tu ignores.

L'amin allait répondre.

— Explique-lui qu'il est midi, dit le komisar, et que je n'ai pas le temps d'écouter des histoires.

— Encore un mot, monsieur l'administrateur, dit l'adjoint.

— Oui, mais un seul.

— Raveh des Ait-Hemlat, connais-tu la parole de Dieu?

— Je regrette de n'avoir pas été à l'école, dit l'amin, il y avait trop de travail à la maison, vous savez ce que c'est.

— Dis-lui que nous ne sommes pas ici pour écouter l'histoire de sa vie, dit le komisar de plus en plus impatient.

— Tu dois tout de même savoir, dit M. Boniface, que Dieu a dit par la bouche die son prophète Mohammed...

M. Boniface se tourna vers le komisar :

— Il faut faire feu de tout bois.

Puis continua :

— Dieu a dit : obéissez à Dieu et au gouvernement établi.

— Cela, dit l'amin, je l'ai entendu rapporter par les talebs.

— Bien! Le gouvernement t'avait-il donné l'ordre de pourvoir à la subsistance de Smina?

— Non, dit l'amin, mais...

— Il n'y a pas de mais, intervint le komisar, tu as donc agi sans l'ordre de tes chefs. Autant dire que tu as désobéi et un fonctionnaire qui désobéit on le révoque. Traduis, dit-il à Salem...

L'amin enfin comprit pourquoi cette longue scène. Il s'assit.

— Laissez-moi m'asseoir, dit-il, je suis vieux et mes jambes ne peuvent plus trop longtemps me porter. Tout à l'heure, quand j'étais l'amin, je me devais de rester debout, mais maintenant que je ne suis plus que Raveh des Ait-Hemlat je suis un vieillard fatigué. Traduis, dit-il à Salem.

Salem ne voulut pas traduire.

— Quant aux fonctions d'amin, il y a longtemps que je voulais m'en débarrasser. Mais il y avait à Ighzer des gens comme Smina qui avaient encore besoin de moi. Je vois que dorénavant vous allez vous-même vous occuper d'eux. Cette occasion est bonne et le moment est venu pour moi de partir. Je pars content de n'avoir jamais violé la loi de Dieu ni les règles de l'honneur kabyle. Le reste m'importe peu.

— Il vaut mieux pour toi que je ne traduise pas tout et que je résume simplement, dit Salem.

— Fais comme tu voudras.

Salem résuma.

— En ce cas, dit M. Boniface, tu vas nous signer ta démission. C'est d'ailleurs dans ton intérêt. Toudert et la plupart des gens d'Ighzer t'auraient fait un mauvais coup et nous n'aurions peut-être pas pu intervenir à temps. C'est donc pour ta sécurité personnelle que nous te demandons de partir.

L'amin apposa l'empreinte de son pouce au bas d'une feuille préparée à l'avance. Quand il eut fini il se leva. Le komisar et son adjoint paraissaient tous deux très contents. Quand Raveh arriva à la porte, M. Boniface le rappela :

— Tu viens de prendre une sage décision et de réparer en partie le tort que tu as fait à Toudert, car c'est lui que nous allons nommer amin d'Ighzer : tout le monde le demande.

— Tout le monde, corrigea le komisar, sauf une infime minorité de va-nu-pieds.

— Que leur volonté soit faite, dit Raveh.

— Tu ne le crois pas? dit M. Boniface. Tiens, tu vois toutes ces lettres? elles viennent de gens d'Ighzer qui demandent que l'on te remplace par Toudert.

M. Boniface lut les noms : c'était bien tous des gens d'Ighzer. L'amin resta rêveur.

— A quoi penses-tu, amin? dit ironiquement le komisar.

— Je pense, dit l'amin, qu'il faut beaucoup mépriser les hommes pour accepter de leur commander comme vous leur commandez.

Quand Sliman sortit le lendemain sur la place d'Ighzer, il était grand matin. L'air était frais, rugueux sur la peau et comme plus pur. Une lueur pâle fondait dans un ciel blême. Les derniers coqs finissaient leur chant triste qui était comme un air d'adieu ou une plainte monotone indéfiniment répétée. Sur la place il n'y avait que Raveh-ou-Hemlat et un vieillard, assis l'un en face de l'autre à égrener leur chapelet; ils ne parlaient pas. Sliman souhaita le bonjour, leur embrassa la tête et s'assit.

Toute la nuit il avait essayé d'y voir clair. Il se tournait et se retournait sur sa couche, assommé de fatigue mais incapable de dormir. Où était Lounas à cette heure? Il devait savoir, lui, où étaient la voie et la vérité? Il trouverait les mots qu'il faut pour expliquer au père, à Toudert, à Raveh que tout cela c'était des histoires du temps passé, qu'ils étaient tous des Algériens, que le même beau soleil allait se lever pour eux tous, que c'était à Sliman d'épouser Yakout, qu'il ne fallait pas refuser à Arezki le droit de se marier avec une chrétienne

s'il le voulait, lui qui était déjà presque un Aroumi, que... Mais Lounas n'était pas là et lui, Sliman, se sentait si petit devant le père et Raveh que jamais il n'oserait.

Il pensa à Arezki presque avec envie. Arezki était mobilisé mais au moins il échappait à toutes ces contraintes qui étouffaient la vie des hommes et des femmes d'Ighzer. Quand on est soldat on ne doit pas penser à tout cela; personne n'a plus le droit de rien vous imposer.

La voix de Wer-Wer, le fou du village, clamait dans le lointain. La fille de Toudert passa. Qu'elle était laide, la cousine Yakout, à côté de l'autre qui venait à peine de disparaître.

L'autre Yakout était un peu comme disait Wer-Wer : « butée », parce qu'elle était la fille de sa mère, car Djouhra, la femme de Raveh, passait pour la plus grande pourvoyeuse de philtres de tous les pays autour d'Ighzer. Parce qu'on avait peur de ses breuvages et de ses incantations, sa fille, la jolie Yakout, ne se marierait ni à Ighzer, ni dans les villages environnants, où la réputation de Djouhra était parvenue. Mais Sliman n'y prenait plus garde depuis le jour lointain où il l'avait entendue chanter dans les champs...

Les champs de Raveh et du père sont contigus. C'était l'heure du retour des troupeaux. Yakout avait d'abord chanté des chants religieux puis, quand elle s'était crue seule, des

refrains d'ourar. Mais Sliman ne pouvait pas entendre un refrain d'ourar sans qu'aussitôt il entrât en transe. Yakout était de l'autre côté de la haie. Il avait peur d'être vu. Il pénétra dans la hutte à foin, alors vide, et commença pour lui seul à danser, en suivant les airs de Yakout; mais à mesure qu'il se prêtait au rythme, le chant entrait plus profondément en lui. Il remua d'abord doucement les épaules puis les bras, puis il se leva pour battre des pieds la cadence, puis oubliant où il était et qui chantait, oubliant jusqu'à son propre corps, il devint la proie du rythme, comme si dans un vide total il ne restait plus au monde que cette voix sans organe et lui seul. Quand Yakout parut sur le seuil brusquement et lui dit sérieuse et les yeux grands ouverts : « Dieu, que tu danses bien, Sliman des Ait-Wandlous! » il s'arrêta parce que la voix qui le faisait mouvoir s'était tue. Il n'avait pas entendu Yakout venir. Quand il la vit sur le seuil, elle lui fit l'effet de descendre d'une autre planète. Il se sauva à toutes jambes, parce qu'il avait honte d'avoir été surpris.

Au lieu de monter au village il se cacha derrière les ronces du haut du champ pour l'observer. Yakout sauta la haie et bientôt disparut derrière les ormes qui ombrageaient la source du champ de Raveh où buvaient les bestiaux. Elle s'était remise à chanter des chants

tristes. Sa voix était toujours belle mais, par instants cassée, elle faisait mal à entendre. Sliman s'approcha doucement et, par-delà les ormes, vit Yakout étendue sur les fougères et qui pleurait, peut-être parce que les paroles de ses chants étaient tristes. Il attendit un moment puis se leva :

— Comme tu chantes bien, dit-il.

Elle sursauta.

— Je pleurais, dit-elle, parce que ma mère est malade et cela me fait tant de peine.

— Tu pleurais? dit-il, je n'ai point vu.

Et de ce jour il n'avait plus pu l'oublier. Il savait bien que les Ait-Hemlat étaient du sof adverse. Il s'était tu longtemps. Longtemps il avait guetté Yakout pendant des heures sur tous les chemins où elle risquait de passer et puis un jour, sans qu'il sût très bien comment cela s'était passé, il avait demandé au cousin Toudert d'en parler à Raveh.

Et voilà que maintenant le père voulait lui faire épouser la fille de Toudert, si laide...

Où était Lounas à cette heure?

Lounas se plaçait toujours dans cinquante, dans cent ans. Il supposait toujours l'ordre nouveau déjà là, mais il ne disait pas comment l'ordre ancien allait lui céder la place. Sliman avait même l'impression que pour Lounas l'ordre ancien disparaîtrait de lui-même : Toudert est un Algérien, il suffit de lui expliquer.

Il avait suffi à Sliman de mettre les pieds à Ighzer pour que le doute entrât en lui. Dans le vieil édifice, des pans entiers, au lieu de crouler d'eux-mêmes, devaient peut-être être détruits. Sliman pensa à Arezki niant Dieu sur la place : celui-là pensait trop à seulement détruire (on ne savait pas très bien s'il comptait reconstruire quelque chose sur les ruines), mais il y avait du moins gagné d'être débarrassé des contraintes. Ce n'est pas lui qui épouserait la fille de Toudert, ni même peut-être Mekioussa, quoi qu'en dise le père. Il était savant, heureux et libre, le frère Arezki, qui pour lors parcourait sans doute le vaste monde comme soldat. Et, même s'il trouvait la mort sur un champ de bataille, il mourrait sans entraves. Sliman en vint à l'envier : il aurait voulu mourir à sa place, jeune mais... savant, heureux et libre.

TROISIÈME PARTIE

L'ANGE

La mer bleue reflétait le ciel bleu. L'air était calme. Dans le vert des arbres dormaient les villas roses, blanches ou crème. Un bidonville se terrait dans un creux. Une ménagère, un panier percé au bras, traînait derrière elle un chien aux longs poils. Des cireurs illettrés vendaient *l'Écho* aux gens qui savaient lire : Images de la paix!

Arezki et Meddour mobilisés allaient rejoindre l'armée le soir même. Ils revenaient de Bouzaréa où, à leur grande déception, ils n'avaient pu trouver M. Poiré, qui, averti d'avance mais obligé de s'absenter, avait cependant laissé une lettre pour eux à la maison.

M. Poiré avait été pendant trois ans à l'École Normale leur professeur de philosophie et pédagogie, un professeur aimé : « Les autres, aimait-il leur dire, sont mes élèves, vous, vous êtes mes disciples. »

Après le coup de fusil du père, Arezki avait fui à Tasga chez la tante. Jamais plus pendant les deux ans qu'il passa encore à l'École Normale il ne reparut à Ighzer. C'est chez la tante qu'il revenait chaque fois passer les vacances. « Au fond, dit-il à Meddour, ce coup de fusil a été providentiel : il m'a libéré.

— La providence courant au secours du blasphémateur, c'est régulier, ironisa Meddour.

— Tu comprends, j'en avais assez d'étouffer à Ighzer, de mourir à petit feu, un peu plus chaque jour, jusqu'à celui où dans l'indifférence de tous j'eusse quitté la scène comme ça, sans histoire, sans avoir joué le plus petit bout de rôle. En plein xx^{e} siècle! Un scandale, pis... un crime! Heureusement que le petit frangin s'est présenté sur ma route avec son argument des dominos. Il m'a délivré. Sans lui, tu te rends compte? à peine sorti de l'École, j'entrais dans la grande vie. Le père voulait tuer le cousin Toudert (il le veut toujours, j'en suis sûr), et à sa suite et malgré moi j'étais jeté pour toujours dans le drame, un drame stupide, vain, perdu pour tout le monde et qui n'a même pas l'avantage d'être exaltant. Pour comble de joie je devais attendre la mort du frère aîné... à peine quelques mois, quelques semaines peut-être... et parce que mon frère laisse des enfants jeunes, épouser sa veuve...

Autant se suicider tout de suite... Ouf! On respire bien sur la colline...

Il s'étira, fit vers la mer verdâtre d'abord puis grise le geste large du tribun :

— A moi le large, dit-il.

La brise fit palpiter au bout de son poing la lettre de M. Poiré comme un oiseau attaché qui battrait des ailes pour s'envoler.

— Que dit le maître? demanda Meddour.

La lettre du maître c'était huit pages d'une écriture petite, régulière, serrée, qui utilisait inexorablement tous les blancs : « Une vraie légion en marche » jugea Meddour.

— Il écrit, dit Arezki, comme il raisonne : implacablement. »

« Mes chers enfants. » Ils faillirent tous les deux défaillir de gratitude. C'était là à coup sûr le dernier message du maître. Dans Alger bombardé, M. Poiré considérait comme de son devoir de mettre à l'abri sa famille : « Le sage ne fuit pas les dangers mais il ne les affronte pas inutilement. Cette maxime que je viens moi-même d'appliquer je suis sûr, mes chers enfants, que vous en sentez l'à-propos pour la grande épreuve que vous allez non pas subir mais affronter. Sans doute allez-vous vous étonner de me voir défendre cette guerre, moi qui si longtemps devant vous ai combattu la guerre, toutes les guerres. »

C'était Meddour qui lisait. Arezki l'écou-

tait, les yeux mi-clos, l'âme noyée de volupté.

— Derrière chacun des mots on croit entendre sa voix même, dit-il.

Après sept pages d'une argumentation serrée qui prouvaient irréfutablement que cette guerre était non pas sainte (« nulle guerre n'est sainte », écrivait le maître, il l'avait souligné de deux traits) mais justifiée... M. Poiré terminait par un conseil pratique : « Parce que nous sommes hommes, disait-il, nous ne sommes ni anges ni bêtes et le malheur veut que pendant la guerre ce soit surtout la bête qui s'éveille en nous. Un homme digne de ce nom fait que la bête s'éveille mais ne se déchaîne pas. Il se doit d'être bestial avec lucidité, et dans le grand tumulte, derrière les cris de la bête, sait écouter la voix de l'ange. Je vous conseille donc de tenir de vos faits et gestes, voire de vos pensées, un registre précis, détaillé, sans complaisance. Ce journal sera au milieu de la barbarie déchaînée un refuge de conscience et d'humanité, au milieu des ténèbres la flamme qui veille, parce que l'homme ni la vérité ne peuvent périr. »

L'amour, l'admiration, l'enthousiasme étouffaient les deux disciples; les mots étaient trop faibles pour rendre l'essence de cette voix magistrale. Elle donnait un sens à leur vie, elle les haussait au niveau d'une humanité supérieure; leurs gestes, leurs actions allaient être

enfin à l'échelle du monde, leur vie cesser de ne vouloir rien dire.

Au coin crasseux d'une table de marbre jadis blanche, ils s'assirent au *Bar colonial*, et sur du papier glacé, seul digne de contenir leurs hautes pensées et de parvenir au maître, Arezki écrivit :

« Mon cher Maître.

« Puisque voici venu le jour où je dois vous quitter pour ne peut-être jamais plus vous revoir, je pense qu'il ne vous sera pas désagréable de m'entendre vous dire ce que vous savez déjà : que, quelle que soit désormais la destinée qui m'attende, je vous devrai, mon cher maître, d'être né à la vie.

« Car avant vous je n'existais pas. Vous savez que je suis né dans un petit village d'une montagne perdue, où les joies de nos cœurs et les élans de nos esprits sont à la mesure de nos horizons qui rencontrent tout de suite le ciel. Seules peut-être nos misères y sont infinies mais, comme souvent j'ai cru vous l'entendre dire (si ce ne sont pas là vos termes, c'est du moins là votre pensée) : qu'est-ce que les misères du corps auprès de celles de l'esprit?

« Quand j'ai quitté l'endroit de la terre où un chiche destin m'avait fait naître et semblait devoir cantonner mon existence, j'étais, je m'en souviens, à l'image de ceux qui autour de moi

usaient leurs jours à tracer, inlassablement comme les bœufs de leurs champs, le même sillon indéfiniment comme aussi vainement répété. Ils appelaient cela vivre et je faisais comme eux.

« Et puis vous êtes venu, mon cher maître, et je vous ai connu. Vous brisâtes les portes de ma prison et je naquis au monde, au monde qui sans vous se fût écoulé à côté de moi, sans ce moi dont vous nous avez si souvent répété qu'il fallait l'aimer comme la plus irremplaçable des choses.

« Plus rien ne pouvait user mon émerveillement qui, comme le savon mousse à être frotté, allait se nourrissant délicieusement de votre verbe et de lui-même. Plus votre parole me révélait d'horizons nouveaux et plus j'apprenais à en découvrir moi-même avec émerveillement, plus de portes s'ouvraient devant moi. Mon enchantement dure encore et n'est pas près de s'éteindre, mais chaque découverte qui l'entretient entre en moi avec les intonations de votre voix à jamais chère.

« Un monde désaxé, et qui n'a pas eu le privilège d'entendre de votre bouche les principes éternels qui lui auraient fait paraître stupidement insensés ou pauvrement incertains les motifs de ses querelles, va probablement, bientôt entrer dans la tempête. J'entends encore, mon cher maître, la légion mesurée mais im-

placable de vos arguments acculer la guerre à la bêtise et à la vanité. Mais vous me laisserez croire que celle-ci est sainte, parce qu'elle vise à détruire les forces mauvaises depuis peu déchaînées qui tendent à donner la primauté à la matière sur l'esprit, à faire de notions aussi ridiculement imprécises ou inconsistantes que celles de race, de volonté de puissance ou d'espace vital des idoles et non plus les pauvres hochets pour grand enfant qu'elles sont dans la réalité. Si je vais à cette guerre avec la ferveur même que j'apportais à boire vos paroles comme un assoiffé, c'est entre autres raisons parce qu'elle doit permettre de se faire entendre encore à des voix comme celle de Gustave Poiré. Je vous promets, mon cher maître, que je m'y battrai sans faiblir pour le triomphe d'une cause que je sais être, malgré vous, la vôtre. »

L'aspirant Ait-Wandlous Arezki, aux arrêts depuis deux jours, avait tout le temps de se rappeler les événements des six mois qui s'étaient écoulés depuis sa mobilisation. Après l'enthousiasme du début il avait très vite déchanté.

Longtemps, pour résister au doute et à l'abattement il avait appelé à lui la voix du maître. Il relisait, quand il était seul, des passages entiers de la lettre de M. Poiré qu'il avait gardée et qu'il finissait du reste par savoir par cœur. Quand la déconvenue était trop forte, il se répétait le passage de « l'homme ni ange, ni bête ». L'erreur, la maladresse ou la méchanceté d'un seul ne peuvent pas engager la valeur même de la cause. La guerre est un état de crise. Quand tout cela sera fini, la raison reprendra ses droits et il ne règnera plus sur la terre que la justice.

Il appela la sentinelle qui était à la porte :

— Tu as des cigarettes?

L'autre fouilla dans sa poche fiévreusement. Il jeta à droite et à gauche des yeux globuleux, ahuris.

— Donne, imbécile. Tu diras que je te les ai prises de force.

Il mit sur une caisse branlante tout le paquet de Chesterfield, tira de la poche intérieure de sa veste un cahier bleu, l'ouvrit. Au centre de la première page il lut le titre écrit en grosses lettres : « La flamme. » Il ricana longuement. La sentinelle passa par la fenêtre une tête effarée. Arezki frotta une allumette, la tint à bout de bras; il ricanait toujours :

— Oui, Essénepé, mon vieux, la flamme, tu vois la flamme?

Essénepé vrilla son index sur sa tempe pour dire que l'esprit de l'aspirant était dérangé. Essénepé ce n'était d'ailleurs pas son nom. C'était même parce qu'il n'en avait pas qu'on l'appelait ainsi, S. N. P., sans nom patronymique. Ils étaient quelques-uns comme ça à n'avoir pas de nom; un nom c'est quelque chose de très arbitraire et d'assez inutile : il n'est pas nécessaire d'en avoir un pour se battre (pourvu qu'on en ait deux, ajouta Arezki en lui-même, et, comme il n'y avait personne pour rire, il ricana tout seul). Arezki du reste avait trouvé que cela simplifiait beaucoup les choses; tous les tirailleurs qu'il ne connaissait pas il les appelait comme cela, si bien que les vrais S. N. P. s'en formalisaient.

Arezki se brûla les doigts, jeta le petit filament de charbon noir, tortillé comme un ver et appela : « Essénepé » comme on crie au feu.

« Elle s'est éteinte, la flamme! »

Essénepé partit en hochant la tête.

Arezki alluma une cigarette, ouvrit le cahier bleu, vierge encore. Il déchira la page de garde, où était le titre (« puisqu'elle s'est éteinte, la flamme! ») et sur la suivante écrivit :

« Mon cher Maître,

« Vous vouliez que ce cahier me servît à voir clair dans la tempête. L'idée n'est pas mauvaise en somme, mais dans la grisaille des jours communs et sans histoires je vais choisir les seuls événements susceptibles de servir à votre enseignement et au mien. Aussi bien ne s'agit-il ici que d'y voir clair. Dans cet ordre d'idées, quand je remonte dans mes souvenirs, le premier qui de lui-même s'offre à moi est celui de la corvée de soupe... »

Et sur le cahier bleu patiemment, minutieusement Arezki se mit à conter à M. Poiré l'histoire de la corvée de soupe.

Il n'y avait qu'une cuisine et plusieurs sections. Pour n'avoir pas à attendre, Arezki était arrivé le premier avec les hommes de corvée. Il était juste devant les tréteaux où l'on posait les plats et les bouteillons.

D'autres corvées arrivèrent derrière lui. Arezki attendit plus d'une demi-heure. A

11 heures le sergent de jour parut du côté des cuisines, derrière les tréteaux.

— Les Européens, cria-t-il, où sont les Européens?

Arezki savait qu'il y avait un groupe de transmissions dans une classe de l'école; c'étaient tous des Européens. On les chercha; ils n'étaient pas encore arrivés.

Arezki dit qu'on pouvait de toute façon servir les autres.

— Occupe-toi de ce qui te regarde, dit le sergent, et il rentra dans la cuisine.

Il en ressortit bientôt, appela les Européens : ils n'étaient pas là. Le sergent leur envoya un tirailleur. Deux d'entre eux arrivèrent bientôt, se dirigèrent droit vers les tréteaux et placèrent leurs plats et leurs bouteillons devant ceux d'Arezki.

— Pardon, dit-il, je suis arrivé avant toi, camarade.

L'autre le regarda, ne lui répondit pas.

Quand le cuisinier leva sa grosse louche, Arezki poussa les plats et bouteillons du camarade et avança les siens.

Tous deux s'agrippèrent. Le cuisinier les sépara. Le sergent vint, dit que les Européens devaient être servis les premiers. Arezki protesta qu'il était arrivé avant eux.

— C'est le règlement, dit le sergent, les Européens d'abord!

Il s'en suivit un tumulte où les tréteaux et la soupe faillirent être emportés.

Le sergent finit par dire à Arezki qu'il allait « lui coller deux pains pour lui apprendre à vivre ». Au même instant il devint livide. Son regard épouvanté regardait non plus Arezki mais quelque chose derrière lui. Arezki se retourna. Devant les cuisines il y avait un gros tas de bûches; les tirailleurs de toutes les corvées, abandonnant leurs plats et leurs bouteillons, s'étaient saisi chacun d'une bûche. Un grand bronzé disait à chaque instant dans le dos d'Arezki : « Toi, parle, parle seulement, puisque tu sais parler. Le travail c'est nous qui allons le faire... » La plupart se taisaient. Quelques-uns appelaient de loin les camarades. « Toi, parle, parle seulement » répétait le grand bronzé.

Arezki prit peur. Il ne tenait pas beaucoup à ce que les autres « fissent le travail ». Il se retourna, calmé, vers le sergent :

— En tout cas, dit-il, je veux être servi en même temps.

Quand Arezki passa avec ses quatre hommes de corvée, le grand bronzé jeta sa bûche dans le tas, et, crachant par terre devant Arezki :

— Je ne peux pas te cracher sur la figure, dit-il, tu salirais ma salive.

Arezki ne répondit pas.

Tous les tirailleurs avaient jeté leurs bûches.
— Dégonflé, pucelle! hurla le grand bronzé.

— « Depuis, monsieur Poiré, je me suis rendu compte que de pareils incidents risquent de se produire chaque jour. Je m'entraîne à ne pas réagir, à ne pas voir, ne pas entendre. Sans cela il faudrait se bagarrer chaque jour. Et puis de toute façon cela ne changeait rien; comme dit le sergent : c'est le règlement. J'ai même acquis une particulière endurance à ce genre d'excitation. Je suis immunisé, blindé contre cela. J'ai d'autant plus de peine à m'expliquer cette histoire de l'aspirant Lemarchand qui m'a valu, pour ne rien vous cacher, d'être ici aux arrêts pour quinze jours... »

. . . . . .

C'était le troisième jour après l'arrivée de l'aspirant Lemarchand à la compagnie, un jour de tir. L'aspirant Lemarchand étant moins ancien que lui, à l'arrivée du capitaine Arezki était sorti des rangs pour lui présenter la compagnie. Mais le capitaine Ricardo, le hélant de loin, lui avait ordonné de rentrer dans les rangs, puis avait demandé à Lemarchand ce qu'il attendait pour lui présenter la compagnie.

Le soir avant de rentrer à la popote Arezki entendit de l'extérieur qu'on parlait de lui. Il

entra, la gorge serrée, et, dès qu'il se fut assis, le capitaine lui demanda s'il connaissait le règlement.

Il le connaissait bien sûr; il savait qu'un article y disait qu'à grade égal le gradé indigène doit obéissance au gradé européen.

— Oui, dit-il, mais ce qui est arrivé ce matin n'est pas de ma faute.

— C'est de la mienne, peut-être?

— Non plus, c'est de la faute de de Gaulle.

Arezki savait que la plupart des officiers qui étaient avec lui n'aimaient pas de Gaulle. Le gouvernement provisoire venait de prendre une ordonnance en vertu de laquelle certaines catégories d'Algériens étaient déclarés Français. Arezki justement était de ceux-là.

— De Gaulle, dit le capitaine, connais pas!

Arezki sourit : exactement la même réponse que celle que lui avait faite l'officier des détails, le jour où Arezki lui avait demandé pourquoi sa solde était du tiers inférieure à celle des camarades européens : « De Gaulle? connais pas, avait dit l'officier des détails. Maintenant si tu insistes tu n'as qu'à aller te faire payer par lui. »

— Ait-Wandlous, dit le commandant à Arezki, pour que l'incident de ce matin ne se répète plus, je vous ai affecté à la deuxième compagnie.

Arezki ne répondit pas. Pour dissiper la gêne

que chacun ressentait le toubib essaya de raconter deux ou trois bonnes histoires, que naturellement presque tout le monde connaissait. Devant son peu de succès il tourna le bouton de la radio. Une voix, au fort accent faubourien, roucoula une chanson. Le toubib, puis le capitaine Ricardo, puis tous les autres se mirent à parler. La fin de la chanson passa inaperçue. Le speaker annonça quelque chose que personne n'entendit, puis une voix cassée, tremblante et très distinguée commença un discours. Tout le monde se tut. La voix cassée parla de la victoire de nos armées, du triomphe inévitable de la démocratie sur l'inhumaine idéologie fasciste. « Venus de tous les points du globe, parlant toutes les langues, adorant tous les dieux, mais tous mus par le même grand amour de la plus humaine des patries, les Français de France, du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, d'Afrique occidentale ou de Madagascar, d'Indochine ou de la Martinique, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs, tous égaux, tous libres... »

On ne put jamais savoir à quoi la fin de la phrase vouait les Français blancs, jaunes ou noirs de tous les points du globe, tous égaux, tous libres, parce que le rire d'Arezki couvrit la voix cassée, un rire brusque, énorme, qui partit de lui comme cela, sans qu'il s'y attendît. Il s'en était suivi une dispute générale où fusait

de temps à autre le rire en cascade d'Arezki. Arezki du reste n'entendait rien. Il se rendait seulement compte que tout le monde criait contre lui. Finalement il s'en était sorti avec « quinze pains dans les gencives », comme dit le toubib en conclusion.

Arezki posa le stylo sur la caisse et regarda par la fenêtre. La sentinelle près de la porte somnolait. Il lança sur elle le bout de cigarette qui lui restait, puis brailla :

— Au feu !

Essénepé s'éveilla en sursaut.

— C'était pour t'éviter quinze pains. Motif : dormait alors qu'il était de garde.

Arezki sourit, alluma une autre cigarette, reprit le stylo noir :

« Voilà qu'au terme de ces deux histoires et me rappelant, mon cher maître, quelle intransigeance était la vôtre dans la recherche de la vérité, un scrupule me vient assaillir, parce qu'à y bien penser il me semble discerner plus haut dans le temps les premiers signes du malentendu dont je subis malgré moi les conséquences. Le malentendu a commencé pour moi dès ma première enfance.

Quand j'ai quitté pour la première fois Ighzer pour le vaste monde (le vaste monde

c'était l'école primaire supérieure de Tizi-Ouzou), je me souviens, la joie riait dans l'air clair et froid d'octobre. L'échappement enroué du vieux car qui me portait scandait des rythmes de délivrance. L'oiseau dont s'ouvre la cage contre laquelle butait ses vols obstinément, le mousse aux yeux agrandis qui prend le large, le captif dont on a brisé la chaîne sentent-ils ainsi leur cœur près d'éclater? Toutes les cloches du monde sonnent-elles pour eux à se rompre? Les pierres, les oiseaux, les arbres, les mendiants des chemins et les nuages du ciel rient-ils sur leur passage et pour leur joie? Le petit chaperon rouge...

Le soir je fus livré aux loups. Je n'avais pas de pyjama : je ne savais pas ce que c'était. Je ne comprenais pas ce que mes camarades disaient : ils ne parlaient pas le français de mes livres. J'avais l'accent traînard d'Ighzer. Ils se moquaient de moi. J'en pris un par le col, un grand rouquin, je l'aurais tué. Quelqu'un me fit un croc en jambe, je tombais, ils se jetèrent tous sur moi, je mordis, ruai, griffai, (c'est ainsi que l'on se bat à Ighzer) mais ils étaient trop nombreux. Je cherchai dans la foule un regard ami; des lèvres distendues aboyaient des injures que je n'avais jamais entendues; j'étais en sang, essoufflé; on m'avait ligotté les mains. La dernière image que je vis fut celle du talon clouté du grand rouquin qui

mit une éternité à s'écraser sur mes yeux, une fois... deux fois... C'est à l'infirmerie que je me réveillai.

Longtemps les cours que je suivais de toutes mes oreilles restèrent pour moi incantations mortes d'une tribu étrangère. Rien dans le monde nouveau et jadis désiré où j'entrais n'était fait pour moi. Dès le premier soir j'avais été pour mes camarades l'ennemi, longtemps pour tout le monde je restai l'étranger. J'errai dans un monde hostile ou indifférent. Les efforts que je fis pour échapper à cette condition nul ne les a soupçonnés, pas même vous dont j'ai été le disciple aimé. Il fallait chaque jour m'arracher à un peu de ce qui avait été moi; je ne croyais pas que ce dût être si douloureux.

Dans ce monde qui m'ignorait si profondément mes camarades entraient de plain-pied, la tête haute, le jarret tendu, les mains libres comme les jeunes dieux dans la danse. Je voulais suivre désespérément. La peau de mes mains sanglantes s'enlevait par lambeaux mais nul ne les voyait, nul jamais ne s'en est douté, pas même vous, mon maître.

Le soir au dortoir dès que le surveillant avait éteint, j'enfonçais ma tête dans les couvertures et je pleurais de n'avoir pas compris la moitié de ce que le professeur de français avait dit et qui à tout le monde avait paru si naturel. J'attendais. Les cinquante respi-

rations de mes camarades arrivaient vite à la régularité d'un pendule. Je me levais doucement comme un voleur, prenais les pantoufles d'Évrard, mon voisin (moi-même je n'en avais pas), un bout de bougie, une couverture quand il faisait froid, et je descendais en étude.

J'allumais ma bougie (l'électricité avait les premiers jours attiré le veilleur) et dans la nuit, tour à tour orageuse ou étoilée, mais toujours accueillante et douce, je m'enfonçais. D'abord quelques voix de la rue me tenaient compagnie, mais bientôt nous restions les deux seules frêles choses à être encore éveillées dans le noir, ma bougie et moi.

Un an je me suis couché à minuit, quelquefois plus tard; les veilles de compositions je ne dormais pas (un camarade m'avait enseigné les vertus de la kola). Ce que j'ai avalé de siècles, d'auteurs, de mots, de raisonnements, mieux que quiconque vous l'avez appris. Mon orgueil rentré croissait avec une science que je croyais infaillible, sans borne. A minuit quand je quittais l'étude, abruti de sommeil, je pensais à ce que disait Raveh-ou-Hemlat, l'amin d'Ighzer : « La science des infidèles est comme celle des magiciens marocains qui peuvent tout parce qu'ils font travailler des armées de démons, mais qui, les pauvres, ne savent pas qu'ils n'ont acquis le pouvoir de tromper Dieu trente ans de ce monde que pour s'être vendus au

diable pour l'éternité de l'autre », et j'en riais.

A Ighzer, du reste, ni aux miens je n'avais le temps de penser; mes livres n'en parlaient pas, je les oubliai. C'est aujourd'hui seulement que la voix de mon père me revient, rauque, fléchie, fidèle comme si je l'entendais encore, mon père dont les arbres, le pain, les animaux, les réunions du village et le cousin Toudert mangeaient les jours en pure perte. Chaque fois qu'il me voyait revenir de Tasga il me disait :

« Ah! Te voilà, toi? Tu as encore allongé cette année... et tes yeux brûlent un peu plus : pourquoi, je te le demande? Tu n'as pas d'amis pour te réjouir avec eux, pas d'ennemis à haïr, tu es mort aux choses et les choses mortes à toi. Tu traverses tout comme un étranger... comme le mendiant hagard dont un voile couvre les yeux ouverts mais aveugles. Alors pourquoi tes yeux brûlent-ils? »

Il levait sur moi sa main velue. J'en voyais les poils noirs avec effroi et puis il la laissait tomber et avec les rudes inflexions où je ne savais pas discerner la tendresse :

« Un jour tu reviendras, si tu continues à revenir encore; et tu seras loin, si loin que c'est à peine si on reconnaîtra à l'horizon tes traits flous, et puis même cette vague silhouette de toi fondra dans le ciel... là-bas... dans le bleu... personne ne te pleurera, mais tu seras mort tout de même. »

Je ne lui répondais jamais. Les poils de sa main velue me faisaient peur. Mais si le père eût entendu la voix de mon cœur, il en fût devenu fou : « Mort au monde? mais c'est vous qui l'êtes. Je sais, moi, des choses dont votre sagesse ne se doute même pas : j'ai lu les livres, un monceau, et, si dans la masse de livres que j'ai lus, ni Ighzer ni Hand ni votre misère ne sont cités, ce n'est pas malédiction, c'est justice : vous n'en valiez pas la peine! » Je me sauvai pour que le père ne m'entendît pas m'esclaffer :

« Votre sagesse fossile, votre monde, votre pauvre petit monde, si vous saviez comme je m'en moque, Oh, là, là, si vous saviez! »

Il fallait qu'ils l'apprissent un jour. Ma neuve science me pesait. Je brûlais de l'ardeur de la communiquer à d'autres. Il fallait pour cela commencer par déblayer les obstacles. Tous se moquaient de ma peau de petite fille, de ma voix frêle. S'ils avaient entrevu le quart de la folie de détruire qui me prit la dernière année, ils m'auraient lapidé comme Satan. Détruire, couper, pourfendre, renverser, je voulais tout renverser. Il me devint impossible de le cacher

plus longtemps et tant qu'à faire, le jour où Sliman sortit une fois de plus son argument des dominos, je commençais par Dieu... C'était le plus gros morceau!

Au terme de ce bref rappel de souvenirs qu'il n'est pas en mon pouvoir d'oublier, j'ai la désagréable impression d'avoir été... comment dirai-je, mystifié. Je me revois tel que je suis sorti de vos mains et tel que maintenant je suis.

Il me semble avoir été lâché dans la jungle, sans dents pour mordre, sans armes, pis, gêné d'intelligence, encombré d'innocence et de scrupules, quelque chose comme la victime rêvée, l'agneau du sacrifice.

Pendant trois ans vous nous avez parlé de l'homme. J'y ai cru — j'ose à peine vous le rappeler sans confusion — avec quelle ferveur... mieux que quiconque vous le savez. Quelle n'a pas été ma stupeur de découvrir chaque jour plus irréfutablement que l'homme n'existait pas, que ce qui existait c'étaient les Imann et les autres!...

Les Imann? Ni mes livres, ni vous, mon maître, ne m'en aviez parlé.

La plèbe et le patriciat, les citoyens et les métèques, j'y pensais un peu comme aux haches de silex ou aux toges laticlaves, réalités d'un autre âge, tout juste bonnes à mettre sous verre pour s'en étonner. Je croyais les clans morts :

pourquoi m'avez-vous caché qu'ils n'avaient que changé de nom?

J'étais classé Imann sur d'innombrables fiches, mais ne m'en suis jamais outre mesure inquiété, ayant d'abord pris cela pour l'inoffensive manie d'un bureaucrate. Force me fut de convenir par la suite que c'était plus qu'une classification, un parcage. J'étais un Imann comme le ciel est bleu, la République indivisible et notre acier victorieux.

Je pensais au père, à Raveh-ou-Hemlat, à Toudert, à Sliman qui n'épouserait jamais Yakout. Je pensais aux sarcasmes dont j'avais accablé tout cela et je me demandais : « Où est la différence? »

Arezki ne resta aux arrêts que cinq jours, cinq jours qu'il passa à fouiller passionnément dans tous les livres enfouis dans la caisse de bois blanc que Zerrouk, son ordonnance, lui avait fait passer malgré la consigne. Parce qu'il était un Imann, il voulait savoir ce que c'était et ce que les autres en avaient dit. Dans cet amas de faits, de science, de systèmes et de rêves quelqu'un quelque part avait bien parlé des Imann. Il voulait voir... Il chercha cinq jours... en vain!...

Rien. Personne. Ils n'étaient cités nulle part.

Ils n'avaient pas existé. Dans quel désert leur voix s'était-elle perdue, sans écho, quels doigts avaient prudemment scellé leurs lèvres ou quels bâillons étouffé les mots dans leur gorge? Pourquoi Hand si éloquent n'avait-il rien laissé dans le bon berbère d'Ighzer que lui, Arezki, connaissait si bien?

Les livres succédaient aux livres, mais c'était Newton qui changeait le monde en regardant tomber une pomme, Socrate qui mourait en buvant la ciguë, sous César que s'organisait le plus durable empire; c'était à Vienne qu'on dansait la valse, sur l'agora que se disaient les plus beaux discours du monde. Quelquefois, au coin perdu d'un récit, il butait avec des battements de cœur sur un vrai nom d'Imann. Ce n'était pas pour longtemps : l'Imann en question n'était jamais qu'un prétexte. Morts! Condamnés par contumace! Vingt siècles et plus d'oubli dans les gencives! pis qu'une malédiction!

Quand il eut tout bu, il prit de la poche de sa vareuse le cahier bleu et écrivit :

« Imann, mes frères, il n'y a nulle trace de vous dans tout ceci. Vous êtes morts, bien morts, si morts qu'il faudrait pour vous tirer de la tombe une force plus qu'humaine. Lazare n'a ressuscité qu'à la voix d'un prophète... et je ne suis pas de taille, vous le comprendrez aisément.

« D'ailleurs, tous les événements de ces

mois-ci : la corvée de soupe, l'exercice de tir, votre absence, m'ont donné le vertige. Je tourne, tourne et ne sais plus... Il faudrait d'abord que je cesse d'être ébloui, que je me retrouve... si du moins je ne suis pas encore égaré dans les dunes... définitivement... »

Arezki lisait chaque soir jusqu'à ce que le livre lui tombât des mains. C'était la sentinelle qui entrait éteindre la bougie. La nuit, il rêvait qu'attaché au poteau de torture d'une tribu barbare il voyait danser autour de lui des hommes farouches et haineux, dont il ne comprenait pas la langue et qui attendaient l'aube pour le dévorer. Il se réveillait en sueur : ce n'était pas encore pour cette fois...

Il dut réintégrer la compagnie dès le lendemain parce que le régiment partait pour Mers-el-Kébir d'où il embarquerait. L'avant-dernière nuit, pour fêter le départ, tous les officiers veillèrent tard à la popote. Vers minuit le sous-lieutenant Farrère, très gai, sortit en disant qu'il avait une visite à faire.

— A ton âge, curé, c'est ignoble! dit le toubib qui était anticlérical.

Farrère n'était ni curé ni vieux. Il avait vingt-trois ans et dans le civil il était séminariste (apprenti-curé, disait le toubib c'est tout comme), mais justement Farrère avouait humblement qu'il n'avait pas la vocation et qu'après la guerre il lui faudrait chercher un métier.

Le toubib se leva :

— Je viens avec toi, curé. Tu risques de te mettre encore en état de péché mortel.

Finalement tout le monde y alla. Le quartier étant consigné, on ne risquait pas de rencontrer de tirailleurs en ville.

On mit longtemps à se faire ouvrir « parce que c'est l'heure de fermer » dit la patronne.

— Justement, dit le toubib, tu pourrais fermer ta gueule.

Tout le monde était déjà très gai mais par bravade tous burent encore. Il se forma très vite deux groupes : ceux que le vin prostrait et ceux qui étaient très excités. Lemarchand dansait avec un balai, le toubib auscultait le personnel, Farrère bénissait les filles et leur récitait du latin. Arezki était en train de vagir sous une table l'histoire du « mec à maman » devant une assistance déliquescente de tenues américaines débraillées et de mines fanées sous des rires sans joie, quand son ordonnance entra dans la salle. Un grand cri l'accueillit. Il allait ressortir : le quartier était en principe consigné. Arezki l'appela :

— Viens ici, qu'i dit le mec, Zerrouk mon vieux, tu es un pote. Tu vas m'apporter, tu m'entends bien, Zerrouk? trois blessures, la première à la cuisse gauche, la s...

Un hoquet l'arrêta, une toux inextinguible le suffoqua :

— Tu vas apporter la caisse de livres. Tu sais... la littérature, les sentiments, l'idéal.

Il fit de la main un moulinet vers le ciel comme pour placer l'idéal très haut dans l'éther.

— Tu vas apporter l'idéal ici... là... mon vieux Zerrouk, tu es un pote. Toi, un Imann, tu vas apporter l'idéal ici, tu entends, Imann, les idées, les beaux sentiments... Ok...

Un autre hoquet. Zerrouk tournait gauchement, ne sachant que faire de ses bras ballants.

Arezki le prit par les épaules, comme un vieux copain.

— Alors cette histoire? braillait Lemarchand.

Le capitaine Ricardo avait remis pour la vingtième fois sous l'aiguille d'un phono aigrillard : « Tu me dis que tu m'aimes » et il se penchait sur le disque, baveux de tendresse et tout alangui.

— L'histoire! gueulait Lemarchand.

— La deuxième à Madagascar, bredouilla Arezki et la troisième à l'improviste.

Un rire faussement énorme accueillit cette vieille astuce de corps de garde, que tout le monde connaissait parce qu'elle traînait dans toutes les popotes depuis des générations d'officiers.

Arezki acheva de donner en kabyle des explications à Zerrouk qui, ayant enfin compris, salua et sortit.

« Qui sait? qui sait? Qui sait? » disait le phono fêlé de Ricardo. « Merde » gueulait le toubib sans raison apparente. Des couples titubaient dans quelque chose qui voulait être une danse. Farrère disait maintenant des grossièretés. Zerrouk revint bientôt avec un autre tirailleur. Ils portaient à bout de bras la lourde caisse de livres d'Arezki. Sur un coin il y avait encore écrit : « École normale de Bouzaréah. »

— Ah! la caisse d'idéal! dit Arezki : Mesdames et Messieurs...

— Ta gueule, dit Ricardo, qui amoureusement entourait de ses bras le phono, sa joue sur le couvercle.

— Approchez! Approchez! dit Arezki. Il n'y en aura pas pour tout le monde. Voici la caisse merveilleuse. Mieux que la coco, une seule de ces fioles, pardon, de ces livres vous fera voir tout en rose : du beau, du bon, du boniment.

De la caisse où il plongeait la main comme un automate, Arezki faisait voler les livres dont les feuilles, en fendant l'air, faisaient un bruit de sifflet à roulette bouché. Quand il l'eut vidée à moitié il se mit à ramasser les livres un à un. Zerrouk et le tirailleur l'aidèrent. Arezki leur fit sortir la caisse dans l'arrière-cour de la maison. D'entre les lèvres de Ricardo sortaient des sons roucoulants. Arezki suivit Zerrouk

et le tirailleur en battant à faux la mesure : « Une, deux...

— Approchez, mesdames et messieurs, approchez. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

Une fille, qui s'était procuré un calot, alla derrière lui, suivie par le toubib puis par tous les autres. Arezki battait sur un tambour absent des baguettes imaginaires. La fille derrière lui faisait bravement : « Broum! Broum! » Zerrouk était éberlué.

Au milieu de la cour Arezki versa ses livres en tas et à l'aide du stick de Lemarchand commença à les empiler : « Là, ramenons d'abord les égarés. Doucement, mon petit Pascal, ne t'en va pas comme cela, tout seul, de côté : le moi est haïssable! Ha! Ha! ha! Racine... La fille de Minos et de Pasiphaé! »

— Ta gueule! rugit Ricardo de la salle où il était resté avec son phono tendrement embrassé.

Arezki enchaîna :

« Si tes yeux un moment pouvaient me regarder...

« Qui sait? Qui sait? Qui sait? » disait la voix plaintive du phono.

— Mais, nom de Dieu, ta gueule! bavait le capitaine.

« Le contrat social. Discours sur l'Inégalité. Les Châtiments. Jaurès. Auguste Comte. Ha! ha! Mesdames et Messieurs, quelle blague!

quelle vaste blague! Quelle fumisterie! Des Imann! tout ça, c'est pas pour des Imann! »

Il jeta le stick dans le tas et à coups de pied se mit à ramener vers le milieu les génies égarés qui s'étaient échappés de la caisse. Tous se mirent à l'imiter. Le képi de la fille tomba : le toubib le foula. « Oh! pardon, madame! » dit-il. Dans la cohue, Farrère, qui en avait oublié son latin, se mit à briser la caisse : « Bonne idée, dit Arezki, attendez, mon père, je vais vous aider! » Il se mit avec ses gros godillots à danser sur la caisse la danse forcenée des fakirs. Une horloge irréelle sonna minuit; ces douze coups grêles et hauts, timidement perdus dans le grand chahut, amenèrent un répit inattendu. Solennel, Arezki déclama :

« Voici venir l'instant où, vibrant sur sa tige...

Les autres semblaient frappés d'enchantement. Seul le phono continuait de râcler un disque silencieux : sans doute le capitaine le laissait-il tourner à vide, s'il ne s'était pas endormi dessus.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, un jour vient de finir, qu'un autre jour commence...

— Mon stick, dit Lemarchand.

— Silence, on tourne! fit Ricardo en entrant.

Le phono râclait toujours de l'autre côté.

— Oui, mon chéri, dit la fille au toubib qui lui susurrait des choses à l'oreille.

— Voici, dit Arezki, que l'heure du grand sacrifice est venue.

Il fouilla dans ses poches, arriva à en extraire difficilement une boîte d'allumettes et après en avoir frotté trois ou quatre d'un geste mou et incertain, tendit la boîte à Ricardo qui la tendit à Lemarchand, qui la donna au toubib, qui la remit à la fille.

— Tiens, Nina, à toi l'honneur!

Le toubib ne savait pas du tout le nom de la fille mais il l'appelait ainsi depuis une demi-heure.

— Ben! quoi! Pourquoi c'est faire? Une cigarette?

— Allume! dit Arezki.

— Quoi?

— Tout le tas! L'idéal, les sentiments, les idées. Mais vas-y donc, ha! ha! brûle ha! ha! brûle les idées.

Nina ne savait pas si elle devait le faire. Elle frotta une allumette et au bout de ses doigts pâles tint la mince flamme qui titubait au bout du petit morceau de bois blanc, comme si elle était ivre aussi.

— Jette, mais jette donc, disait Arezki.

Nina regardait le gros tas de papier, vaguement respectueuse. Ricardo déchira la page de garde d'un Musset qu'il tint au-dessus de la

flamme. Le toubib lut à l'envers : « On ne badine pas avec l'amour. » Tu entends, Nina? dit-il.

Nina avait écarté l'allumette. Arezki la lui arracha des mains et la jeta dans le tas. La couverture brochée d'un Montaigne commença de se gondoler puis noircit avant de prendre feu. La flamme, brusquement grossie, éclaira autour d'elle un cercle de fantômes sur qui dansaient des ombres. Ils regardaient la flamme s'éteindre comme frappés de stupeur, et, comme si l'air du dehors les avait dégrisés, aucun d'eux ne parlait. Seul Ricardo ronflait dans un coin, la visière du képi tournée vers la nuque.

Lentement la flamme caressait les feuilles et doucement gagnait de proche en proche Molière, Shakespeare, Homère, Montesquieu, les autres. Ceux qui étaient cartonnés résistaient d'abord; Arezki, qui avait fini par retrouver le stick de Lemarchand s'en servait pour soulever la couverture et les feuilles livrées au feu se racornissaient puis fondaient dans un crépitement très doux. Le phono avait cessé de râcler. Les officiers dégrisés ou fatigués, ou simplement parce que la cérémonie ne les intéressait plus, rentrèrent l'un après l'autre. Il ne resta plus autour des dernières flammes que le toubib, le curé, Lemarchand et Arezki, tous debout, les bras ballants, le regard fixé sur le feu, comme endormis, semblables aux

prêtres cérémonieux du rite barbare qu'une tribu sauvage célèbre dans un lointain pays, comme il ne doit plus en exister.

Quand le feu eut dévoré le dernier tome et qu'à l'endroit où tant de savoir avait été enfermé, tant de sagesse enclose, il ne resta plus qu'un petit tas de cendres que la brise faisait voler en minuscules papillons noires, Arezki porta la main sous la ceinture de son pantalon. La patronne entra et, sans rien voir dans le noir, commença de vociférer :

— Allons, allons, messieurs... mais... qu'est-ce que vous faites là?

— Je pisse sur les idées, dit Arezki.

— Quoi?

— Ben, quoi, tu es sourde, la tôlière? puisque je te dis que je pisse sur les idées! Tu ne sais pas ce que c'est que de pisser peut-être?

— Pisser, oui, dit le toubib, mais les idées, tu comprends, faut quand même pas exagérer. C'est pas ici qu'il faut venir les chercher. Pas vrai, mon père?

Farrère regardait le feu, absent.

— Tu entends, la tôlière? Arezki vociférait sans raison. Je pisse sur les idées, tu entends?

En même temps il marchait vers elle. La patronne alla à reculons vers la porte d'entrée. Elle ne quittait pas Arezki des yeux :

— Pissez, monsieur, pissez! bredouillait-elle en reculant.

« J'ai débarqué en Italie avec le 3e régiment de Tirailleurs Algériens, dont je faisais partie.

Je ne vais pas par le menu vous conter mes campagnes. Les campagnes vous ne les aimiez pas : vous disiez, rappelez-vous, qu'il fallait écrire l'histoire en en supprimant les guerres et les généraux. Et puis avec la moue du mépris que des générations de Normaliens ont crainte et admirée vous diriez que je fais du sentiment.

Cette guerre dans laquelle j'étais entré sans répugnance et presque dans l'enthousiasme, les événements de cette année l'ont vidée de sens à mes yeux. Maintenant je n'y vois plus qu'une série d'événements arbitraires, dont quelques-uns peut-être vous aideront, mon maître, à mieux voir en moi et, qui sait, en vous peut-être!

Le premier c'est celui de la côte 470 où j'ai été engagé pour la première fois, près du Belvédère. Le corps expéditionnaire français n'était chargé que d'une mission de diversion, l'attaque principale étant celle de la 5e armée américaine sur Cassino. Avant l'engagement on

nous répéta qu'il s'agissait de laver la honte de 1940. Atteindre les objectifs coûte que coûte!

Cette côte 470 il faut croire que les Allemands y tenaient autant que nous. La compagnie du 4e Tunisien qui l'avait prise, avait été décimée mais elle l'avait prise. Quand nous, du 3e Algérien, sommes arrivés à la rescousse, les Allemands l'avaient reprise pour la troisième fois. Il a fallu les déloger baïonnette au canon, comme au bon vieux temps. Mes tirailleurs ont chargé en hurlant... moi aussi!! (vous savez... l'ange... en ces cas-là...) Ils vociféraient qu'il n'y a de Dieu que Dieu... moi aussi! Quand les Allemands ont contre-attaqué ils criaient, eux, « Hurrah! » C'était le 131e Poméranien. La grenade à manche qui m'a accroché je l'ai vu venir pourtant. C'est en me baissant pour la relancer avant qu'elle n'éclate que j'ai reçu tout le paquet : elle n'avait pas le temps de m'attendre.

Sur le moment je n'ai pas senti grand-chose. C'est quand à la nuit tombante le froid m'a réveillé que j'ai commencé à crier. Je n'étais heureusement pas seul. Dans les rares intervalles où les obus ne fracassaient pas tout du Cifalco à San-Elia, j'entendais geindre et crier autour de moi dans toutes les langues; en allemand, en arabe, en français. L'Allemand, sur les jambes duquel j'étais étendu, était très jeune. Il appelait sa mère autant que j'ai cru

comprendre. Je ne savais pas si le sang qui faisait floc sur mes doigts était à lui ou à moi. J'avais soif; je soupesai mon bidon : il était vide. Au cours d'une accalmie je secouai l'Allemand : « Wasser! » dis-je. Il me montra sa gourde et se remit à appeler sa mère. C'est Zerrouk qui me retrouva tard dans la nuit. J'avais de nouveau perdu connaissance et ne me suis réveillé qu'au poste de secours, étouffant de chaleur après le froid de là-haut. De ma section nous revenions sept. La côte nous l'avions reprise : c'était la quatrième fois depuis quatre jours.

Après ma convalescence j'ai pu voir un peu l'Italie. Je ne sais plus redire mon émerveillement. Les autres essayaient de me convaincre que les Italiens étaient nos ennemis, mais vous comprendrez maintenant aisément, mon maître, que je ne donnais plus à certains mots que la juste valeur qu'ils doivent avoir, en l'occurrence une valeur très relative et de pure convention. Les Italiens de chez nous sont tous aisés ou riches; ceux d'Italie sont étonnamment divers et à Naples la misère la moins poétique se frotte aux murs des palais fastueux. Douceur de Rome, chaleur de Sienne, érudition souriante d'un vieux prêtre, beauté sereine d'une étudiante qui usait les heures précieuses d'une jeunesse fugitive à étudier à l'Université... quoi? l'histoire de l'art... storia dell'arte!...

et, comme au commencement du monde, elle s'appelait Eva.

Je passai en France en été. Les Marocains nous y avaient depuis longtemps précédés. Jadis j'aurais fait la traversée avec plaisir, avec ferveur... Je suis resté longtemps dans le Midi avant d'être en définitive engagé dans le bois de la Haardt. J'arrivais en renfort à la compagnie du lieutenant Chiroux, où j'eus le plaisir de retrouver Zerrouk. Il était 10 heures du soir quand j'arrivai à Modenheim, où cantonnait la compagnie. C'était une nuit de décembre, noire et boueuse. Il pleuvait lentement, inépuisablement. »

— Ah! c'est toi l'aspi? dit le lieutenant Chiroux. Tu arrives à temps pour la ferme.

— La ferme?

— Oui, la ferme. Tu comprends, cette ferme, personne ne l'a jamais vue, mais elle est sur la carte. De jour on ne peut pas la voir d'ici à cause des bois. On a envoyé une fois une patrouille de nuit pour voir si elle était occupée... On va en envoyer une autre ce soir.

— Ah?

— Oui.

— Et pourquoi une autre?

— Pour voir si la ferme est occupée.

— Mais la première patrouille?

— Ils ont oublié de revenir.

— Tous?

Le lieutenant ne répondit pas.

Arezki partit peu après minuit. Il enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles, quelquefois jusqu'aux mollets. Quand il levait le pied, les souliers faisaient floc comme lorsqu'on arrache une ventouse.

Un brouillard blanc épaississait la nuit, on

se dirigeait au son. Zerrouk marchait à côté d'Arezki sans rien dire. De temps en temps il passait devant.

« Comme ça, si le terrain est miné, c'est ma carcasse qui saute et depuis le temps que je la traîne... »

On ne voyait pas l'usine à gaz dont la masse barrait de jour l'horizon vers la droite. Quand on eut laissé loin derrière les derniers guetteurs, on n'entendit plus rien que le bruit des godillots qui écrasaient la boue :

— C'est un enterrement, susurra le caporal Charlier.

— L'enterrement de qui? dit Zerrouk.

Rien devant, rien derrière, rien sur les côtés, à croire que dans le noir, là devant, la nuit n'était pas truffée de balles et d'ennemis.

— On va les avoir dans leur bicoque comme des rats, les Fritz, disait Charlier le petit caporal F. F. I. qu'Arezki avait « touché » dans le Doubs.

Pour Charlier cette marche sépulcrale était un exercice; tout à l'heure on allait se retrouver tous ensemble, les bleus et les rouges, pour la critique et le casse-croûte.

— Comme des rats! répétait-il.

Arezki avait sommeil. Il se disait bien que c'était idiot mais il avait sommeil. Le 536 de Zerrouk lui battait risiblement les fesses. Où était l'aspi Lemarchand à cette heure? Et le

capitaine Ricardo ? et Eva, l'étudiante en « storia dell'arte », tu parles d'une discipline !

Arezki tituba, faillit tomber. Instinctivement il se jeta à terre. Et la ferme ? Où était la ferme ? Le petit caporal Charlier et quelques tirailleurs vinrent buter sur lui. Les doigts d'Arezki étaient gourds sur son colt. Il vérifia à son ceinturon que les grenades y étaient.

Il entraîna Zerrouk dans la direction qu'indiquait l'aiguille dansante de sa boussole. Lemarchand ? Où était Lemarchand ? Et la ferme ?

On n'y voyait pas à trois mètres. Un vent froid leur plaquait sur la figure la brune humide comme si des serviettes mouillées les giflaient. La nuit répercuta démesurément le bruit d'une branche cassée.

Le cœur d'Arezki se mit à danser la sarabande. Il attendit un moment qui lui parut long comme un siècle puis se tourna vers la droite où il savait qu'était Zerrouk. Le vent avait un peu dissipé la brume. A quelques pas à peine une masse noire écrasait le ciel. C'était la ferme. Zerrouk, semblable à un spectre dans l'ombre, alla voir, précautionneux. Il mit à revenir une éternité, puis entraîna Arezki. Des escaliers, des portes, des parterres dallés. Un écho formidable amplifiait les bruits.

Ils s'arrêtèrent soudain tous les deux. Des voix incompréhensibles mais nettes sortaient de dessous terre. Ils se plaquèrent contre un

mur; les voix se turent. Une lueur tremblotante et blafarde dessinait une barre sous quelque chose qui pouvait être une porte. Ils se plaquèrent contre le mur de part et d'autre de la lumière. Le cœur d'Arezki battait : il lui semblait qu'on devait l'entendre. La main de Zerrouk précautionneusement palpa la porte, s'arrêta. Il appuya soudain sur le bouton, la porte s'ouvrit.

— Raus! cria-t-il sans quitter son mur.

— Ne tire pas! dit Arezki, nom de Dieu, ne tire pas! Zerrouk, tu entends? non mais tu entends? ne tire pas!

Zerrouk ne tirait pas.

Un cri, un glapissement étouffé, comme lorsqu'on vous met une main sur la bouche. Arezki et Zerrouk firent en même temps irruption dans la chambre, se regardèrent tous les deux stupéfaits, puis Arezki se précipita sur le bout de bougie qui fumait sur un seau renversé et colla son casque dessus.

— Garde la porte, dit-il.

— Faites vite, mon lieutenant, répondit Zerrouk.

Faire quoi? se disait Arezki. La vieille femme étendue sur le lit était évanouie. La grande jeune fille avait d'abord fermé les yeux puis les avait rouverts, agrandis par une épouvante animale. Elle avait des pantalons longs et un bras en écharpe.

— Où sont les Allemands? dit Arezki.

Elle regarda, muette, les yeux grands ouverts.

— Eh! bien, quoi, vous êtes sourde? Où sont les Allemands? *Where are the German? Wo sind die Deutsche? anga ellan Lalman?*

Il ne savait plus quelle langue parler.

La jeune fille cria de douleur quand Arezki la tira par son bras en écharpe.

— Les Allemands? je ne sais pas. Quels Allemands? Il n'y a pas d'Allemands.

— Où sont les Fritz, charogne?

— Ne criez pas, mon lieutenant, dit Zerrouk par la porte.

La vieille se réveilla juste pour voir qu'Arezki traînait la fille par les cheveux. Elle dit « Elfriede »! et de nouveau s'évanouit.

— Ne me tuez pas, capitaine, disait-elle. Je n'ai rien fait. Pitié, capitaine, ne me tuez pas.

— J'ai fait le tour de la maison, mon lieutenant. Il n'y a personne, mais si vous continuez à crier ainsi, il va bientôt y avoir du monde. Faites vite, mon lieutenant!

Faire quoi? se disait Arezki. Cette charogne ne veut rien dire. Arezki n'avait plus froid. Mais qu'est-ce qu'elles fichent ici, nom de Dieu, entre deux fronts?...

En revenant un peu avant l'aube Arezki et Zerrouk trouvèrent Charlier et les autres qui se gelaient consciencieusement dans la boue. Arezki rédigea son rapport : la ferme était

inoccupée. Il fut aussi volontaire pour aller l'occuper le soir même; avant l'aube il aurait l'appui des mortiers de 81, un peu en avant de la ferme.

Il partit avec deux groupes seulement. Zerrouk était de la villégiature. Ce fut l'adjudant Thomas qui, dans le noir, plaça les guetteurs. Arezki fit des rondes toute la nuit. Il avait installé dans la cave son poste de commandement : une table sur un vieux phono détraqué, une gourde de « Nescafé », un tord-boyaux, des cigarettes (on ne voyait pas les lumières de l'extérieur). Dans l'intervalle des rondes il n'arrivait pas à dormir malgré Zerrouk : « De toute façon, mon lieutenant, je suis là. »

— Va appeler la fille.Dis-lui de faire doucement.

Elle descendit les escaliers comme les princes d'opéra font leur entrée dans la salle du trône.

— Ne vous gênez pas, dit Arezki.

— Je fais comme chez moi, dit-elle.

Il leva les yeux sur elle : elle l'examinait sans impudence mais sans aménité.

— Si les Allemands s'amenaient, vous seriez moins fière.

— Je croyais que c'était pour les en empêcher que vous étiez là?

— Où est ton écharpe?

— Je ne sais pas...

— Ah, pourquoi? ça va mieux?

— Je n'ai jamais été malade.

— Et l'écharpe alors?

— C'était pour dégoûter les soldats...

— Vraiment pas la peine.

— Trop aimable! dit-elle.

— En tout cas puisque vous n'êtes pas malade vous allez me faire du café, Elfriede!

Thomas vint dire qu'il n'y avait rien à signaler mais que le 536 ne marchait pas. Arezki lui enleva le poste des mains, tira l'antenne : « Allo! Allo! Écureuil! Ici Faisan! Allo Écureuil! Ici Faisan » mais Écureuil restait sourd.

Thomas reprenant l'appareil traîna ses godillots vers la porte :

— La ronde! dit-il. Ils nous ont refilé toute leur camelote, les Amerlocs.

Il referma la porte doucement.

— Je vous défends, dit Elfriede, quand Thomas fut parti.

— Tiens! Tiens! vous me défendez... quoi? demanda Arezki.

— De m'appeler ainsi. Je m'appelle Germaine. Ils avaient pourtant de quoi être satisfaits, les Allemands. Mais non, ils ont trouvé que ce n'était pas assez germain, ils m'ont appelée Elfriede. J'ai été me plaindre : on m'a mise à la porte. Je suis revenue encore et...

— Zerrouk, dit Arezki, accompagne Elfriede au premier...

Dans sa compagnie, Arezki avait vite fait

amitié avec deux hommes : Reynier et Roux. Reynier aimait dire qu'il savait, comme deux et deux font quatre, pourquoi il se battait. Arezki sentait qu'il disait vrai et enviait la clarté sans ambage, la sereine simplicité de sa condition.

Pour Reynier cette guerre était le règlement d'un compte personnel : « Les Fritz, disait-il, je les ai vus deux ans, trop vus. Au Mans, quand on se baladait, ils nous obligeaient à descendre du trottoir... pour que les seigneurs passent, tu comprends... Alors, je ne demande qu'à les revoir, moi, les Fritz... pour leur dire bonjour. » A la pensée que les Fritz (d'habitude il disait « les salauds ») étaient en train de lamper le bon vin de France (pas cette pharmacie de vin blanc du Rhin; lui, Reynier, c'était le Beaujolais qu'il aimait), à la pensée que les petits Fritz étaient en train de trousser dans l'herbe les petites filles de France (et pas des grätchen, avec des lunettes, des nattes jusque-là et qui disent : ya! à tout coup), la figure naturellement rouge de Reynier se congestionnait : ah! les salauds!

Quand il avait appris qu'une armée se formait en Afrique, où les Américains avaient débarqué, il avait passé les Pyrénées dans une charrette à foin, emportant avec lui les humbles et très chères choses qui au Mans faisaient sa vie de tous les jours : entre autres sa pipe, et

quelques numéros de *l'Ouest-Éclair*. Enfermé dans ses souvenirs comme dans un écrin, il traversait les pays, les événements et les êtres sans leur prêter attention — opaque et imperméable, le regard, le cœur et l'esprit tendus vers le jour où il reverrait la terre de France d'où les salauds l'avaient exilé. Tout ce qui arrivait à Reynier n'était qu'une parenthèse, un détour qu'il prenait pour revenir par l'autre bout au pays du Beaujolais, de la pipe de bruyère, des rillettes et des jolies filles à trousser dans l'herbe. Pour avoir tout cela il fallait d'abord se débarrasser des Fritz. C'est pourquoi cette guerre avait pour Reynier un sens évident, immédiat, presque palpable, qu'Arezki secrètement lui enviait : certaines certitudes ont le goût du bon pain.

La pipe de Reynier n'était pas un appendice fortuit. Elle était lui comme ses lèvres ou ses yeux. Il la mordait en parlant, la mâchait entre deux plats, la bourrait avec volupté pendant les pauses. Les numéros de *l'Ouest-Éclair* lui serviraient après la guerre... comme preuves. « Tu comprends, tous les faux jetons, les collabos, on va se retrouver aussi après la guerre... et on aura des choses à se dire. » Qu'il y eût pour lui un après-guerre Reynier n'en avait jamais douté, ce qui expliquait d'autant moins sa peur des trous. A l'exercice déjà, quand on lui criait de s'enterrer : « Enterré? disait-il,

non merci, très peu pour moi. » Il lui semblait toujours que des tonnes de terre allaient combler le trou et l'enterrer vivant, lui, Reynier, ci-devant marbrier au Mans.

Une chose à laquelle Reynier tenait mais qu'il n'avait pas pu prendre avec lui c'était sa garce de femme. La femme de Reynier revenait dans les conversations à propos de tout et de rien. Il n'en disait jamais rien de précis, sinon qu'elle était garce. Elle n'avait pas voulu l'accompagner (lui-même d'ailleurs n'y tenait pas beaucoup : il ne connaissait personne en Afrique, ce n'était pas le moment de s'embarrasser d'une femme). Mais Reynier se demandait si, dans ce refus de le suivre, le petit lieutenant Fritz qui logeait chez lui n'était pas pour quelque chose... le salaud! Mais justement Mme Reynier était venue du Mans pour le voir. Et sans cette sacrée attaque où tout le régiment allait être engagé du côté de Thann, il y avait déjà une semaine que Reynier aurait été la voir à Mulhouse où elle se trouvait et d'où elle lui écrivait deux lettres par jour : une le matin, une le soir. Reynier n'avait pas encore répondu : « Six jours! tu te rends compte? voilà six jours qu'elle attend ma réponse, ma garce de femme! Pas le temps de lui répondre. Le jour on est là à courir derrière le brouillard et le soir plouf! comme un mort, je tombe comme un macchabée!

Roux, lui, était de Montagnac, dans la province d'Oran. Il y était né comme d'ailleurs son père et il n'avait jamais connu la France. Quand il en parlait, c'était avec des formules de manuel d'histoire ou de discours de préfet en visite officielle. Il vous donnait toujours envie d'applaudir à la fin avec sa bouche en cœur. Il y allait bien sûr comme Reynier, mais Arezki sentait tout ce qu'il manquait de charnel à la libération dont parlait Roux, le son creux que le mot rendait dans sa bouche à côté des boutades endolories de Reynier. Pour Roux, la fin de la guerre était le retour à Montagnac : « Au coin du feu dans mes pantoufles je ferai réciter sa table de multiplication à René, mon fils. » Les pantoufles de Roux étaient devenues proverbiales dans la compagnie.

Dans les marches Reynier, Roux et Arezki, étaient toujours ensemble. Il y avait longtemps qu'ils allaient ainsi ensemble, ensemble tous les jours, les jours de bringues et les jours de coups durs, ensemble depuis plus d'un an, cela fait quelque chose. Ils venaient depuis des jours de traîner dans la neige leurs godillots américains perméables comme des passoires. Le soir du 10 ils arrivèrent à Thann.

La nuit ils échangeaient des obus avec les

Allemands établis sur les hauteurs. Il neigeait presque sans arrêt : Arezki buvait pour combattre le froid. C'est le troisième jour qu'ils partirent à l'attaque de Cernay.

Devant, la neige offusquait les yeux, surface plane à peine bosselée par endroits. Quand une bosse pas plus haute que les autres se mit à cracher du feu, ils virent bien qu'ils s'en étaient trop approchés mais comment savoir que celle-ci n'était pas comme les autres, que c'était un blockhaus!

A gauche c'était Arezki, à droite Roux, entre eux et en pointe Reynier, qu'Arezki voyait sauter dans le vent comme un fou; il avait ôté sa pipe de la bouche. Quand il était arrivé au bord de l'entonnoir d'où l'obus en tombant avait fait gicler la neige, Arezki aveuglé par les flocons crut voir qu'il s'y était jeté. Mais Reynier, qui avait peur des trous, s'était couché à côté de l'entonnoir d'où Roux, à sa droite, l'appelait. Reynier n'entendait rien à cause du fracas : il voyait seulement la bouche ouverte de Roux, laidement distendue. Quant à lui, il ne savait plus très bien. Il avait tout oublié : la pipe et *l'Ouest-Éclair*, les lettres sans réponse de sa femme; il avait même oublié les Fritz qui pourtant n'étaient plus bien loin pour ne plus percevoir que cet ouragan. Ça sifflait, tonnait, criait, s'écroulait de partout et il était miraculeusement, peut-être irréellement debout

au milieu de tout cela. Quand l'obus, le bon, celui qu'on n'entend pas, lui était tombé dessus, juste dessus comme au tir au lapin, il n'avait pas eu le temps de s'apercevoir de quoi que ce fût.

Roux, qui était à côté, avait lui aussi cessé de crier. Les ongles de ses mains en croix s'enfonçaient dans la terre; les dents de sa bouche ouverte mordaient à même le sol, comme si elles voulaient s'y incruster. Il sentait que ça lui brûlait de partout, sur les épaules, le dos, les jambes, les jambes surtout, mais ça ne lui faisait pas trop mal. Il pensa à Reynier : enterré vivant! Il ramena son bras qui revint docile : sauvé! il était sauvé!

Rien à droite, rien à gauche; une blancheur nue.

Il se rendait compte qu'il fallait foncer sur le blockhaus, le déborder, le dépasser tout de suite, parce que le petit monticule ne cessait pas de cracher. Les ordres qu'il hurla se perdirent dans un écroulement monstrueux. Les mêmes heurts énormes firent sous lui trembler la terre. Les silhouettes cassées en deux des tirailleurs fusaient devant lui d'un jet, trajectoires tendues, puis tombaient brusquement, taches sombres sur la neige blanche. Quelques-unes étaient arrêtées net dans leur course. Roux fonça lui aussi : mille lames lui déchirèrent la chair des cuisses, des mollets. Il tomba, allait

se relever pour le dernier bond, hurla. Les jambes lui brûlaient : il avait mal affreusement...

Arezki sur la gauche voyait tourner dans le même ouragan les tirailleurs de Reynier, ceux de Roux, la neige dont les obus éclaboussaient le ciel et, dans les intervalles des coups, il entendait le vent glacial qui entraînait des flocons furieusement. Les muscles et les nerfs tendus à se rompre, l'esprit étrangement lucide, il braillait des ordres dans les intervalles des bourrasques comme s'il luttait avec le vent. Courir! Déborder par la gauche le blockhaus devant lequel la tempête stoppait dans leur élan les corps sombres des hommes de Reynier et de Roux.

Il ne sentit trembler ses jarrets que quand il eut dépassé le blockhaus.

Marocains de la 4e division de montagne et Algériens de la 3e d'infanterie entrèrent ensemble le soir dans Cernay; Arezki n'avait perdu que trois hommes.

« Vous dire, mon cher Maître, que la perte de Reynier ne m'a rien fait serait vous mentir. Un an de vie commune pour le meilleur et pour le pire c'est beaucoup. Les épreuves qu'ensemble nous avions affrontées font paraître ridiculement mesquins les compartimentages forgés par des intelligences au stade du vagissement. Devant les balles, les mines, la faim, le

gel, la soif, la peur, la mort et l'amour nous avions arraché notre masque comme un hochet risible et gênant. Pour que la bêtise s'installe il lui faut la torpeur des jours calmes : elle est sœur de la léthargie et de la mort. Ici les éclats d'obus taillaient sans choisir parmi les Imann et les autres et, ainsi redevenus hommes si irrémissiblement semblables, force nous fut de nous aimer. Il me revient que parmi les morts du Belvédère j'ai pleuré de savoir qu'il y avait aussi cet Allemand tout jeune qui appelait sa mère et m'avait donné à boire l'eau de sa gourde.

« De Reynier, qui avait peur des trous, on n'avait retrouvé qu'une main et la plaque du poignet avec l'inscription : sous-lieutenant Reynier 6e compagnie. Il ne rencontrerait plus les salauds, il n'aurait plus rien à dire aux Kollabos, sa garce de femme pourrait porter le voile noir qui la ferait plus jolie et insérer dans *l'Ouest-Éclair* en grosses lettres sous son nom à lui : « Mort au champ d'honneur. »

« Quant à Roux, il a fallu lui couper les deux jambes. J'ai été le voir à l'hôpital où il demandait qu'on l'achevât : « De toute façon je me tuerai dès que je serai sorti. » Après la guerre il aurait tout le temps de faire réciter à René, son fils, sa table de multiplication mais pour les pantoufles, vous comprenez, il faut avoir quelque chose à mettre dedans.

« J'allais quitter Roux qui pleurait de rage quand j'ai croisé une dame vêtue de noir qui se dirigeait visiblement vers lui. Elle était très jolie. J'eus la certitude immédiate que c'était la garce de femme de Reynier. C'était elle.

« — Ah! c'est vous Arezki? me dit-elle et elle éclata en sanglots...

« La guerre est virtuellement terminée. Ce n'est plus maintenant qu'une question de semaines, de jours, peut-être, et j'ai hâte d'en finir pour réparer ma longue erreur. »

Quand le printemps revint, Arezki était installé avec sa section au bord du Rhin, à Gemersheim. Il trouva au printemps d'Alsace un charme insinuant que les printemps d'Ighzer ou de Tasga, tout de suite bousculés par l'été, n'ont pas. Tout le bataillon était enterré dans des éléments de la ligne Maginot, tout au long du Rhin. En face les Allemands s'enfonçaient aussi dans la ligne Siegfried. C'est le troisième jour de son installation que le bataillon reçut l'ordre de passer le Rhin.

A l'endroit où se trouvait Arezki devait passer aussi une compagnie de F. F. I. venue en renfort. Arezki devait assurer la traversée. Il y eut d'abord la préparation d'artillerie. Les gars de la 5e étaient tous bien jeunes, jeunes et

gonflés. Ils se firent du reste longtemps attendre. Une demi-heure après la fin du tremblement de terre ils n'étaient pas encore tous là : ces jeunes, ça ne connaît pas le prix du temps. Les premiers arrivés disaient en attendant les autres : « Ben! quoi, on y va au casse-pipe? » et crânement ils ajoutaient : « Oui ou merde? » sans doute pour faire comme les aînés.

Pour passer son monde Arezki avait deux groupes de douze barques chacun. Le premier groupe embarqua sans encombre et bientôt, selon le courant et les ordres reçus les douze embarcations s'égayèrent dans l'eau moirée d'un Rhin étrangement beau. Les petits F. F. I. ne jugeaient même pas nécessaire d'amortir les bruits : une vraie partie de plaisir sur l'eau! Les tirailleurs dont certains avaient vu l'Italie, le Doubs, Mulhouse et Cernay se taisaient. Ceux qui voulaient se donner du courage ou en donner aux autres disaient qu'on ne meurt qu'une fois.

D'en face rien. Quand les douze barques furent au milieu du fleuve, l'autre rive soudain éclata en rugissements, hoquets, sifflements rageurs. Le séisme dura peu. Quand la fumée se dissipa on put compter sur l'eau devenue noire du Rhin onze cadavres de barques et des corps dont plusieurs mollement abandonnés ne luttaient déjà plus. Une barque avait passé et sur la berge opposée on

voyait courir à toutes jambes des corps dont la récente tourmente semblait avoir fait des pantins affolés.

Il fallut faire partir le deuxième groupe un peu plus loin à la hauteur de l'endroit où l'unique barque avait abordé. Il n'en coula cette fois que huit. Quatre, dont celle d'Arezki, purent rejoindre la rive en face.

« Voilà, monsieur Poiré, il n'aura rien manqué à mon destin de héros de la civilisation. Je suis même tombé pour elle et si je ne suis pas mort sur le coup ce n'est vraiment pas de ma faute. Je n'ai rien négligé pour cela : vous seriez fier de moi.

« Ce lit d'hôpital va cette fois me garder plus longtemps : six mois! Tout le temps de réfléchir, le temps même, qui sait, d'oublier. Cette fois j'en ai eu partout : les jambes bien sûr, comme la première fois, mais aussi les épaules, un bras, la figure. Je me demande comment mon portrait va sortir de tant de bandeaux blancs qui l'enserrent. J'ai tout de même gardé un bras, le bon, celui de droite, celui qu'il faut pour vous écrire.

« Elle est donc finie (elle, c'est la guerre) et elle est sauvée (cette fois c'est la civilisation : non, pas avec un grand C..., avec un petit, parce qu'il faut que je vous apprenne qu'il n'y a guère plus de gens qui y pensent, encore moins qui y croient... Depuis vous je n'ai plus rencontré qu'un seul homme qui en fût convaincu c'était un Allemand, j'ose à peine

l'avouer; je lui reprochais d'aimer la guerre, « comme tous les Allemands » ai-je dit. Il protesta avec véhémence, disant qu'il n'avait combattu que pour défendre la civilisation, « comme presque tous les Allemands », ajouta-t-il).

« Mais d'abord que je vous dise que je suis à Paris, à Paris, la ville lumière, la ville... etc. (vous compléterez vous-même; depuis que je suis un guerrier c'est fou ce que j'économise les mots; du reste j'ai par bonheur oublié tous ceux qui ne servaient à rien : la moitié des vôtres y ont sombré).

« L'infirmière qui me soigne est bien bonne et telle que vous l'eussiez aimée. Elle a regardé mon nom, quand je suis entré, et a dit qu'il était drôle. « Vous devez venir de loin? » J'ai dit que j'étais Algérien. « Ça n'a pas d'importance, a-t-elle dit, pour moi un blessé c'est un blessé. Qu'il soit Français, Suisse, Polonais ou Algérien, c'est la même chose. » Elle a ajouté aussi : « Vous, les Nord-Africains, vous avez sauvé la France. D'ailleurs c'est la même chose : nous sommes tous Français, pas vrai? » Je n'ai pas répondu : c'était le premier jour et j'étais fatigué.

« J'entends du bruit. Une dame demande à me voir. Je ne connais personne à Paris. Il s'agit pourtant bien de moi. Mon voisin, qui est un farceur, dit qu'elle a pris mon nom dans

le Botin mondain. Du reste l'infirmière s'oppose vigoureusement à cette intrusion.

« Les voix s'approchent, les pas aussi. Une vraie corrida...

. . . . . .

« C'était Elfriede, je veux dire Germaine, monsieur Poiré. Vous vous rappelez? Elle a quitté Modenheim. « C'était intenable après votre départ » m'a-t-elle dit. Elle habite maintenant avec sa mère, son frère et Mme Fuchs, leur vieille amie, un petit appartement de la rue du Temple où elles sont entassées « comme des sardines ». Elfriede (tant pis, ce nom m'est plus familier), dit que Mme Fuchs a apporté, pour me le faire entendre quand je sortirai, le disque que j'aimais tant à Madenheim : *Sing, nachtigall, Sing.* C'est du germain, ce n'est pas du latin ; c'est probablement une romance sentimentale (ce titre veut dire, je crois : « Chante, rossignol, chante. ») Ce n'est pas Wagner, que vous aimiez tant, mais chacun goûte la musique qu'il peut et les berceuses que ma mère me chantait à Ighzer ressemblent plus à *Sing nachtigall* qu'à Wagner. »

Bien des mois plus tard Arezki reprit son cahier et écrivit :

« Monsieur Poiré, Elfriede est revenue souvent, s'ingéniant chaque fois à m'apporter « des choses » comme elle dit, des friandises, des journaux, des livres (elle a racheté, réjouissez-

vous en votre cœur, presque tous ceux que j'ai brûlés) des fruits, surtout les fruits de mon pays sous prétexte qu'il y a du soleil dedans. Puis un jour Elfriede a cessé de venir. Je n'ai pas pu savoir pourquoi.

« Enfin, j'ai pu quitter l'hôpital. Le premier soir, quand je me suis trouvé sur le trottoir du boulevard Saint-Michel, ne connaissant rien ni personne à Paris ni nulle part en France, je me suis senti désemparé. Les deux adresses que vous m'aviez données avaient brûlé avec mes livres le soir du grand feu ; du reste je les aurais eues que je ne m'en serais pas servi.

« Les mains dans les poches je descendis le boulevard sans but. Je heurtais beaucoup de passants, je demandais pardon machinalement, sans voir personne. Qu'allais-je faire maintenant?

« Retournez en Algérie, soit, mais après? Enseigner le bon peuple, distribuer la manne, éveiller, eussiez-vous dit, de jeunes esprits à la conscience et à l'humanité? A cette seule pensée je manquais défaillir. J'ai vint-six ans, la retraite est à cinquante-cinq. Vingt-quatre ans de mensonges c'est plus que mon épiderme n'en peut supporter. Vous me direz qu'il n'y a que les premiers pas qui comptent et qu'une fois que j'aurai menti un an, les vingt-trois autres me seront un jeu, mais ce cap d'une année, après tout ce que je viens de vivre et

de voir, me paraît une barrière infranchissable. J'admets que c'est un manque de courage ; j'admets que je n'ai pas cette force-là, la force de tromper vingt-trois ans des esprits que leur innocence livrera d'autant plus dangereusement à mes mots. C'est pour cela que devant la fontaine Saint-Michel, en bas du boulevard, ma résolution était prise : je ferais ma médecine, je travaillerais, je me tuerais à la tâche, mais je ne serais pas pédagogue.

« Dès lors à quoi bon rentrer en Algérie? j'avais un peu d'argent que j'userais en attendant de trouver d'autres ressources.

« C'est, je pense, un reste des miasmes d'antan : mais ce qui me terrifiait plus encore que de n'avoir pas à manger un jour à ma faim, c'est de ne savoir pas à quel saint me vouer. Votre enseignement m'offrait du moins des références faciles à un système de valeurs sûres, mais puisque vos tables s'en étaient allées avec le premier grain... à quoi m'agripper pour ne pas tomber? à quoi?

« Je remontais le boulevard et à la hauteur du Luxembourg, où un vent froid torturait les dernières feuilles, je décidai de me plonger parmi les hommes et d'abord parmi les Imann. peut-être alors la route m'apparaîtrait-elle au milieu d'eux et, si je ne découvrais rien nulle part, il me resterait du moins la suprême volupté du juste, qui est son serein désespoir.

En attendant de voir le havre je me décidais de m'abandonner à tous les vents et c'est alors, monsieur Poiré, qu'ont commencé les abominations de la perdition.

« Les filles que j'ai courues et connues étaient de tous les milieux... et même de plus bas que ça. La chambre de l'appartement bourgeois où j'habitais donnait sur la rue Vaugirard. C'est par la fenêtre que je les faisais entrer. Ma logeuse, quoique myope et dure d'oreille, poussait les hauts cris dès qu'elle en voyait une entrer. J'avais beau les affubler de gros traités d'anatomie, rien n'y faisait. Les filles c'était pour oublier. Les fausses cartes d'alimentation, c'était pour vivre parce que mon argent fondait comme neige au soleil. »

Les derniers billets de banque, Arezki alla les dépenser au *May Fair*, où il dansait une nuit sur deux, ses jambes décidément coriaces étant redevenues aptes à se mouvoir comme jadis. Il était avec Marthe.

Marthe appelait son travail un « job » et l'hebdomadaire féminin qui l'employait « le canard », comme s'il n'y eût au monde de canard que celui-là. La salle était exiguë, surchauffée comme toujours. Il ne restait plus, quand ils entrèrent, qu'une table qu'ils prirent. L'orchestre jouait un tango. Les lumières étaient tamisées. La danse finit. On ralluma. La plupart des danseurs s'asseyaient. Il regarda

la salle autour de lui : c'était à peu près les mêmes habitués, sauf quelques-uns, comme cette fille du fond qui lui tournait le dos. Quand elle se retourna, une joie brusque envahit Arezki. Il sentit se précipiter les battements de son cœur et s'en étonna : il se croyait revenu de tout cela.

C'était Elfriede. Il alla vers elle. Elle le reconnut, vint à lui. Quand ils se rencontrèrent au milieu de la salle, l'orchestre entamait une valse. Ils entrèrent dans la danse sans presque s'être arrêtés de marcher.

C'est le lendemain soir qu'Arezki alla leur rendre visite. Mme Maurer pleura en le voyant, Mme Fuchs le tâtait pour voir s'il était bien là, tout entier.

— Après votre départ, dit Mme Maurer, nous avons bien ri, c'est un de vos camarades qui nous a dit que vous étiez Algérien. Avant de l'apprendre nous avons cru que vous étiez vraiment comme tout le monde.

— Vraiment? dit Arezki.

— Oui, vous aviez l'air... enfin...

— A propos d'air, dit Elfriede, si nous faisions un peu de musique? La musique adoucit les mœurs.

Elle mit un disque sous l'aiguille du pick-up, qui tout de suite cria, nostalgique : *Nachtigall sing.* Mme Maurer sourit dans ses larmes. Mme Fuchs s'affaira près du fourneau. Elfriede

tomba en extase devant le clair-obscur d'un tableau dont elle connaissait par cœur tous les détails...

Il sortit très tard, après avoir une fois de plus mis le pick-up en marche. Elfriede l'accompagnait. Ils étaient sur la place déserte de l'Hôtel de Ville que la voix à peine perceptible et mélancolique disait encore derrière eux *ein lied alten aus zeiten*. Le ciel était bouché, l'air froid. La Seine miroitait comme pour une parade nocturne.

Quelques jours plus tard, Elfriede vint le prendre sous prétexte que c'était l'anniversaire de la libération de Paris. Ils remontèrent les Champs-Élysées vers la tombe du soldat inconnu. La foule criait : Vive Leclerc! Dans les yeux, les gestes et les paroles, dans la joie sereine de tous ceux qu'ils coudoyaient, qu'elle était belle, la liberté, la liberté retrouvée des autres, celle-là même qu'Arezki avait contribué à leur rendre.

Ils revinrent par les quais. L'air était froid avec cette transparence unique de l'atmosphère de l'Ile de France. Ils ne savaient pas très bien où ils allaient quand ils se heurtèrent à Zerrouk. Mais était-ce bien lui? Le regard fuyant, l'échine basse et voûtée, l'air affamé, coupable. Il fit un vague signe du côté d'Elfriede, que naturellement il reconnaissait, essaya de sourire et tout de suite voulut partir... gauche-

ment... de côté, comme les crabes. Cet anniversaire d'une libération ne semblait pas avoir agi sur lui : en un éclair Arezki revit le Belvédère, Cernay, Gemersheim. Zerrouk avait vu tout cela et aujourd'hui c'était un peu sa fête à lui aussi. Arezki avait envie de le fondre dans la joie des autres. Toujours Zerrouk s'esquivait. Pourquoi? Elfriede souriait compatissante.

— Tu retournes bientôt en Algérie? dit enfin Arezki, pour essayer de capter l'attention de Zerrouk.

— Non, mon lieutenant.

— C'est fini le lieutenant, Zerrouk. Finie la guerre. Nous l'avons gagnée.

— Ah? fit-il.

— Oui, maintenant la vie sera belle ; nous allons bientôt retourner en Algérie.

— Je cherche du travail ici, dit-il. Si vous connaissez un filon...

— D'accord, j'essayerai, mais pourquoi ne pas d'abord retourner en Algérie?

— Et vous? dit Zerrouk en regardant Elfriede.

— Je fais mes études, dit Arezki.

— On les fait aussi bien là-bas, je pense.

— Moi, vois-tu, j'y retournerai l'été. Si tu veux que nous partions ensemble?

— Pourquoi faire?

— Pour revoir tes parents, tes amis, ta maison...

— Ma maison elle a dû retourner d'où elle est venue.

Arezki ne comprenait pas.

— Vous savez bien, j'habitais un gourbi de pisé. Les murs ont dû retourner à la terre, le chaume au vent et moi à Dieu ou au Diable.

— Mais tu vas revoir les tiens, ta mère.

— Dieu prolonge ses jours! Elle a dû mourir de chagrin.

— Quelle idée! et ton père? Et le grand frère dont tu me disais toujours que c'était une tête brûlée... Il ne t'a jamais écrit?

— Ça lui serait difficile.

— Parce qu'il ne sait pas écrire? Et l'écrivain public?

— Là où il est il n'a plus besoin d'écrivain public.

— Où est-il donc?

Zerrouk détourna la tête.

— Oh! pardon, dit Arezki.

— Une maladie?

— Non... on l'a condamné...

— Pourquoi?

— Il était ouvrier agricole, mon frère, et il n'aimait pas son chef d'équipe.

— C'est une plaisanterie?

— Non. Il croyait que la cause de notre misère c'était le chef d'équipe. Ce n'était pas vrai naturellement. Il croyait aussi que la guerre allait changer tout cela : le chef d'équipe mobi-

lisé avait été remplacé par un plus doux. Et puis la guerre s'est terminée et rien n'avait changé. Et comme ils avaient été plusieurs à croire que la guerre allait tout changer... plusieurs à qui la guerre n'avait rien changé... des comme lui... des... des... enfin des enfants de la misère de Dieu... ils se sont montés la tête les uns aux autres et...

Il se tut.

— Et voilà.

— Comment... et voilà? On l'a condamné pour cela?

— C'est-à-dire qu'il a tué le chef d'équipe.

Elfriede jetait dans la Seine des papillons de papier que le courant mollement berçait.

— Mon père, ils l'ont tué aussi.

Arezki ne réagit pas, ne montra ni surprise, ni miséricorde, il ne posa plus de question. La compassion, l'indignation, le simple désir de savoir lui semblaient hors de propos, quelque chose comme une indécence.

Zerrouk regardait à terre ou de côté de son regard terne. Il enchaîna de lui-même :

— Lui, c'est un accident... une balle perdue, vous savez ce que c'est... Alors, si vous avez un filon pour le travail... je voudrais bien trouver du travail... du travail ici. Il répéta : ici, dit : au revoir mademoiselle, dans la direction d'Elfriede, puis s'éloigna sans même songer à leur serrer la main.

La rencontre de Zerrouk rappela à Arezki que la vie des Imann ne s'arrêtait pas à leur victoire.

Il commença de ce jour à aller à leur recherche à travers Paris. Il vit les bouges où les misères s'entassaient pour être plus légères et tenir chaud, les aigreurs amoncelées, les chambres occupées à deux, les yeux ternis, les bras retombés de lassitude ou crispés pour la révolte. Il essaya, pour être plus près d'eux, d'entrer au parti, où la plupart étaient inscrits...

Le parti parut à Arezki être surtout le réceptacle des colères éparses. Son visage, selon les quartiers ou les individus, était divers, quelquefois contradictoire, mais la force d'explosion était celle de misères exaspérées. Avant de l'admettre dans une cellule il fallait d'abord le mettre à l'épreuve. Le parti était encombré de mouchards. L'existence des vrais faisait soupçonner tous les autres. Arezki fut patient.

Incapable de se priver de danser jusqu'à en tomber de fatigue, il pouvait très bien se passer de manger pour un temps et, pour contribuer aux divers frais du parti, oublia de déjeuner de temps à autre. Il se levait très tard et la nuit buvait assez pour n'avoir pas faim. Après cinq mois d'efforts louables il n'était toujours pas inscrit.

Le temps que lui laissaient tant d'occupations si diverses, Arezki le passait à faire à la faculté quelques apparitions arbitrairement réparties. Il s'étonnait de ne plus trouver qu'un plaisir mitigé aux formules jadis ardemment poursuivies de la physique ou de la chimie, aux secrets passionnants de l'anatomie, comme si tout cela était formel, d'un autre monde ou d'une planète étrange. Toute gymnastique désintéressée de l'esprit lui semblait vaine. D'abord vivre, et qu'est-ce que spéculer sinon un luxe injuste parce que non partagé, dangereux parce que soporifique? Le règlement d'infanterie numéro 3 au moins répondait à quelque chose.

Pour l'instant ce qu'Arezki cherchait, c'était une doctrine pour vivre, quelque chose qui pût remplacer la parole du maître. Il s'attendait à trouver la Voie dans le parti. Ceux auprès desquels il s'enquit, lui semblèrent en avoir chacun une personnelle (les nuances étaient parfois des différences), mais Arezki était convaincu qu'un jour quelqu'un lui ouvrirait enfin la grande porte. (Tous ceux-là sont des sous-fifres ; il faut que j'arrive un jour au chef d'orchestre.) En attendant il était réduit à chercher seul, à ne pas trouver seul, à désespérer seul,

travailler seul quand même, guettant le jour où la conviction de sa raison viendrait rejoindre la certitude de son cœur.

C'est sur ces entrefaites que Marthe vint lui proposer la combine du concours. Arezki d'abord refusa, non qu'il eût des scrupules (il n'en était plus là) mais il ne se sentait aucun goût pour la prison où les fausses cartes de pain suffisaient déjà amplement à le faire entrer. Marte insistait : « Il y a tant de salauds qui courent les rues et qui ont volé des millions. » Arezki se doutait que ce n'était justement jamais ceux-là qui payaient mais les autres. L'affaire offrait pourtant toutes les garanties : le gagnant du concours organisé par le canard touchait un million. Marthe, comme beaucoup d'employés du journal connaissait la solution, elle n'avait donc pas le droit de concourir. Mais il ne lui était pas interdit de donner la solution à quelqu'un avec qui elle partagerait ensuite, « moitié, moitié ».

Le lendemain le journal du parti était condamné à 250 000 francs d'amende. Le soir même Arezki envoya au canard de Marthe la solution juste « cousue main, dit Marthe, et pour cause »...

Quand Arezki se présenta devant un vieil immeuble de la rue Fontaine il était près de 8 heures du soir. Il n'avait pas mangé depuis

la veille, plus précisément depuis 4 heures du matin, ayant perdu le matin au poker son dernier billet de 1 000 francs. Il avait bien en poche le demi-million du concours mais celui-là il l'avait promis au parti.

Dans un couloir obscur du rez-de-chaussée il lut : « Dr Belkhodja de la Faculté de médecine de Paris, cinquième étage. » Il n'y avait pas d'ascenseur...

Arezki sentait, en montant, flageoler ses jambes ramollies par la faim. Sur la porte la même carte de visite. Arezki s'arrêta pour souffler. De l'intérieur venaient un rire de femme, sonore et gras, des relents de cuisine. Il pensa que le docteur allait sûrement l'inviter.

Il sonna. Les rires brusquement se turent. Il dut attendre, sonner de nouveau. De dedans lui parvinrent des bruits de pas rapides, de meubles que l'on déplace. Enfin, un pas d'une lenteur calculée, une voix que l'on éclaircit. Arezki était contrarié, il ne savait pourquoi. La porte lentement s'ouvrit. Le teint basané du docteur apparut au-dessus d'un burnous blanc posé sur ses épaules. Arezki se présenta.

— Mon cher compatriote! dit le docteur en le poussant par les épaules pour le faire entrer. Il sembla à Arezki que la voix était étudiée. Il avait envie de dire des grossièretés. Et cette bonne odeur de cuisine!

— Asseyez-vous! dit le docteur.

Arezki s'enfonça dans un fauteuil moelleux qu'il sentait se dérober sous lui.

— Je suis éreinté, dit le docteur de sa voix grave et lente. Je n'ai presque pas dormi de la nuit (et lentement des doigts unis de sa main brune il s'essuya le front comme pour en chasser des pensées lourdes qui presseraient par-derrière). Vous comprenez, mon cher frère... (Il fit un signe vague de la main, et regarda Arezki dans les yeux comme pour signifier que tous deux savaient bien la tâche écrasante que le parti exigeait.)

Il parla longtemps encore, passant sans raison d'un sujet insignifiant à un autre qui paraissait à Arezki plus insipide encore. Arezki se taisait et le regardait se plaindre et jouer son personnage. Le docteur lui fit l'effet de la mouche prise au bout d'un fil d'araignée : elle bourdonne, s'agite, se calme pour faire vibrer encore plus frénétiquement ses ailes. Pendant que le docteur parlait Arezki se demandait ce qu'était devenu la voix de femme qu'il avait entendue du palier, ou peut-être venait-elle de l'appartement à côté.

— Si vous saviez, mon cher compatriote, comme ce pays me pèse. Je n'en peux sentir ni le ciel, ni les hommes, ni même l'habit.

Il s'enveloppa majestueusement dans un pan de son burnous.

— Vous voyez, dès que je suis entré chez

moi, je me remets dans ce vieux burnous qui me rappelle un peu l'atmosphère de notre beau pays.

Arezki se défendait mal contre une irritation grandissante : il eut envie d'inventer un prétexte quelconque et de repartir sans donner l'argent.

— Puis-je vous demander ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

Derrière la porte d'en face (qui apparemment était celle de la salle de bains) Arezki crut percevoir un rire étouffé et le bruit d'un robinet qui coulait. Le docteur éleva la voix :

— En quoi puis-je vous être utile?

Arezki trouvait étrange que le docteur ne fût pas averti de cette visite. Il sentait que s'il ne disait pas tout de suite pourquoi il était venu, il repartirait sans avoir donné l'argent « La cause! Pense à la cause. Cet homme n'est rien qu'un pion. Ce qui compte c'est la cause. Tu dois remettre l'argent. Pense à la cause. »

Il dévida au galop son histoire, vit les traits du docteur d'abord majestueusement indifférents, puis pâles, contractés par le récit de la supercherie, enfin détendus de savoir que tout s'était bien passé.

La visite était terminée. Mais était-ce parce qu'il avait faim que dans la tête d'Arezki toutes ces idées brusquement s'étaient appelées l'une l'autre, ou était-ce seulement parce qu'il

était devant un théoricien réputé du parti? Il déclara soudain que, nouveau venu dans l'organisation, il avait besoin d'éclaircissements sur certains points de doctrine. Le docteur Belkhodja le laissa longuement aligner les arguments, puis sur un ton définitif laissa tomber :

— Mon cher compatriote, méfiez-vous de votre intelligence. Votre intelligence vous perdra.

Arezki était éberlué.

— Ce qui importe, ce n'est pas de ratiociner, mais de vaincre.

— Je ne savais pas, dit Arezki exaspéré, que l'on pût vaincre dans la confusion.

Il se leva brusquement.

— Quoi qu'il en soit, mon frère, dit le docteur en le prenant par les épaules, vous avez risqué gros. Vol qualifié : cinq ans pour le moins. Mais la cause exige de nous les plus grands sacrifices. Le parti se souviendra de vous au grand jour.

Il se leva ; un pan de son burnous tomba. Il tendit à Arezki une main moite, qu'il crispa pour en faire énergique l'étreinte et, pendant une minute qui traîna insupportablement, resta ainsi le bras tendu, le regard enfoncé dans celui d'Arezki.

Puis le docteur lâcha la main de son hôte et le raccompagna. La même odeur de rôti à l'ail fit dilater les narines d'Arezki, quand il

passa dans le couloir. « Le salaud, pensa-t-il, il ne m'a même pas invité. »

Arezki n'avait toujours pas mangé depuis la veille. Il erra dans Paris au hasard, surtout aux endroits où il savait pouvoir retrouver Elfriede, espérant vaguement qu'il la rencontrerait.

Il ne la rencontra pas.

Parce qu'il ne pouvait pas se payer le métro il rentra à pied chez lui où il trouva une lettre de Sliman et une convocation pour passer le lendemain au commissariat du V^e^ pour affaire le concernant.

Sliman dans sa lettre lui demandait de lui chercher une chambre et si possible aussi du travail — parce que le petit frère allait venir travailler en France. « J'attends seulement la mort de Mohand qui est bien malade. Toudert a pris toutes nos terres en paiement de vieilles dettes que le père a contractées. D'autre part, comme tu ne reviens pas, il a dit au père que c'était à moi d'épouser Mekioussa, après la mort du frère et que par conséquent il considérait comme rompu mon mariage projeté avec sa fille Yakout. »

Arezki se demandait si c'était bien Sliman qui parlait ainsi de lui-même. Il lui semblait lire le récit indifférent des coutumes d'une tribu barbare qui ne le regarderait en rien. Il acheva la lettre :

« Tu as beau être un étranger, il faut tout de même que tu reviennes. Depuis qu'il a perdu ses terres, depuis que Toudert lui a fait l'affront de m'enlever sa fille, le père est devenu fou. Quand je l'aurai quitté pour venir en France il faudra quelqu'un ici pour le surveiller. Sans cela Mohand et lui vont faire des bêtises... »

Le père... Mohand... Toudert... Sliman... et tout Ighzer... comme ils étaient loin depuis qu'Arezki les avait quittés. Mais ici même il y avait le demi-million du journal, les fausses cartes d'alimentation, cette convocation pour affaire le concernant.

Arezki sortit et très vite se renseigna : il y avait un train pour Marseille le lendemain à 20 h 30. Il avait un jour pour mettre en ordre toutes ses affaires, trouver de l'argent et partir.

Très tôt le lendemain il commença par passer chez Elfriede, seulement pour lui dire qu'il viendrait la prendre l'après-midi. Il était pressé. Elfriede enfila sa gabardine, sortit avec lui, revint de la porte, mit un disque sur le pick-up, ressortit. Elle aussi cherchait un « job » et elle avait trois visites à faire ce jour-là. Ce n'était pas pour l'argent : Elfriede était riche, mais elle voulait avoir quelque chose à faire. Alors il lui dit qu'il partait.

— Pour où? dit-elle sans surprise. Je viens.

— Pour l'Algérie. C'est loin.

— Loin d'où, dit-elle?

— C'est vrai, j'oubliais (Elfriede souvent lui disait qu'elle était du pays où elle était heureuse. C'est un peu vague évidemment, et puis elle est riche, Elfriede, elle peut se permettre d'être de n'importe où).

— Bien sûr il le fallait, dit-elle, tu reviendras?

— Revenir où?

— C'est vrai, dit-elle, j'oubliais.

Ein lied aus alten zeiten dit la voix très claire du pick-up.

— Si c'est le dernier jour évidemment, les courses peuvent attendre. Le temps de m'habiller...

Mais Arezki devait passer à la permanence du parti. Il en avait ensuite pour toute la journée à chercher de l'argent, passer à la faculté, récupérer son linge. Il ne dit pas qu'il allait voir aussi quelques frères du parti. Il savait que pour Elfriede c'était « de la politique » et Elfriede n'aimait pas la politique. « Ce qui compte, disait-elle, c'est la personne avec qui l'on vit. La couleur de ses idées est comme celle de sa peau : elle n'a pas d'importance. »

— J'ai trop à faire, dit-il.

Elle sourit.

— Nous n'avons plus le choix.

— Oui, évidemment...

Elle fit un vague geste devant elle :

— La politique? dit-elle.

Il fit signe que oui; ils se turent tous les deux.

— C'est bête, la vie, dit-elle en manière de conclusion.

— Comment, la vie? Quelle vie?

— Tout, les pays, les frontières, les races, les langues, les guerres, la politique, je ne sais pas, moi... enfin la vie.

Für mein müdes herz : la voix mélancolique se mourait, à peine audible.

Il pensait à toutes ces visites qu'il faudrait achever avant le soir.

— C'est M^me^ Fuchs et maman qui vont en faire, une tête, quand je leur dirai. Tu montes les voir?

— Non, je viendrai après déjeuner à 2 heures. Nous passerons l'après-midi ensemble. Maintenant je me sauve.

Elle lui tendit la main comme les autres jours, rabattit d'un geste lent les deux pans de sa gabardine comme deux ailes reployées.

— *Bye!* dit-elle.

— *Bye!*

Il la regarda partir dans le vent, les cheveux fous, tanguant un peu comme chaque fois qu'elle marche seule. Elle ne se retourna qu'au moment de disparaître, fit un signe discret de la main, revint un peu sur ses pas et de loin lui cria :

— Tu as pris le billet?

— Non, dit-il, pas encore.

— Tu as de l'argent?

— T'en fais pas pour moi.

Il n'avait pas un sou en poche et sa chambre depuis deux mois n'était pas payée; mais il était sûr qu'un des frères du parti lui avancerait l'argent à la fois pour la chambre et le voyage.

Ceux qu'il voulait voir étaient tous groupés dans le XV^e^. C'était la fin de la quinzaine. Aucun d'eux ne put lui avancer l'argent nécessaire. Arezki ne savait que faire. Il avait vendu toutes ses cartes de pain. Le docteur Belkhodja était en province. Elfriede? mais non, pas Elfriede, n'importe qui plutôt qu'elle.

Arezki une fois de plus oublia de déjeuner puis, longeant les quais, se dirigea vers la Faculté de médecine. Il sifflait pour se convaincre que tout allait bien quand il entendit appeler derrière lui : « Mon lieutenant! »

Zerrouk vendait des cacahuètes près du même pont de l'Alma où Arezki l'avait un jour rencontré avec Elfriede.

— C'est un rendez-vous, dit-il. Qu'est-ce que tu fais là?

— Le zouave, dit Zerrouk en montrant la statue.

Arezki était à la fois pressé et gêné.

— Tu vois, dit-il, je rentre en Algérie. Tu n'y as besoin de rien?

— Si, dit Zerrouk, qu'on m'y oublie.

— Pour cela, ne te fais pas de bile, c'est déjà fait.

— Jusqu'à la prochaine.

Il vendit un cornet. Arezki était pressé.

— Alors tu rentres en Algérie?

— Oui.

— Gare à la prison.

Arezki chercha à lire dans les yeux de Zerrouk s'il plaisantait mais Zerrouk ne plaisantait pas. Arezki lui dit alors que ce n'était pas impossible et lui raconta l'histoire des cartes de pain et de la convocation au commissariat du V^e^.

— Je parie que vous n'avez même pas de quoi rentrer.

Arezki fit signe que non.

— Et naturellement vous ne pouvez pas vendre des cacahuètes sur les ponts.

— C'est trop tard.

Zerrouk tira d'un portefeuille monumental dix billets soigneusement pliés.

— Si vous sortez jamais de prison, pensez à me les rendre.

— Combien les cacahuètes? demanda un gros monsieur à lunettes.

— Je n'en vends pas, dit Zerrouk.

Il prit d'une main le panier de cornets, le lança dans la Seine à toute volée et s'éloigna en jurant.

— Eh, Zerrouk, où vas-tu? cria Arezki comme réveillé d'un rêve.

— Me saouler, mon lieutenant, sauf votre respect, dit-il...

Arezki avait beaucoup marché. Il lui fallait encore passer gare de Lyon pour la place, revenir payer la chambre. Il prit une troisième et avec tout l'argent qui restait ne put payer qu'un mois et demi de sa chambre : il promit d'envoyer le reste d'Alger. Il était de nouveau sans le sou et se demandait comment il allait pouvoir arriver à Alger d'abord, à Ighzer ensuite.

Elfriede avait téléphoné chez sa logeuse pour dire que ni sa mère, ni M^me^ Fuchs ne seraient visibles à déjeuner. Elle-même n'était pas libre l'après-midi mais le soir à 8 heures elle l'attendrait gare de Lyon sous l'horloge...

Il bruinait — mais Arezki n'était pas pressé. La valise qu'il avait a la main ne pesait guère. Il espérait qu'Elfriede viendrait avant 8 heures. Elle serait comme tous les jours. Ils parleraient de tout sauf de ce départ stupide. Ils ne se promettraient rien. Elfriede ne demanderait pas quand ils se reverraient. Il serait à la portière, elle sur le quai, le train démarrerait, elle le suivrait un peu sans courir puis elle lui dirait... que lui dirait-elle? au revoir ou *bye* ou peut-être même qu'elle ne dirait rien. En tout cas elle ne lèverait pas la main, elle n'agiterait pas son mouchoir, elle regarderait le train partir, voilà tout, ses yeux bleus grands ouverts. Arezki était seul dans la foule. Il sentait la bruine caresser son visage et ses mains.

Huit heures sous l'horloge... mais l'horloge marquait moins vingt-cinq. Il vérifia qu'il avait son billet de troisième. Elfriede n'aimerait certainement pas cela, elle aimait le luxe et aurait quant à elle pris une première. Huit heures moins dix. Il lut d'inutiles affiches, suivit d'un œil distrait des voyageurs dans la foule.

Huit heures moins cinq. Une grosse dame

passa, pendue à un chien qui la traînait sans pitié. Arezki sourit. Moins quatre, moins trois. Sans baisser la tête, du bout du soulier il tâtait la valise pour s'assurer qu'elle était là. Moins deux : Elfriede devait descendre de son taxi (elle prenait peu le métro), payer négligemment le chauffeur sans le regarder (elle ne l'aurait pas regardé une seule fois pendant tout le trajet, elle ne saurait jamais comment il était fait : les sens d'Elfriede sont partiaux et choisissent). Moins une : elle entrait dans la gare, le courant d'air qui l'avait obligé, lui, à relever son col en entrant faisait danser ses cheveux blonds; elle ferait sans y penser le geste machinal de les lisser vers l'arrière.

Huit heures. Arezki sentit que quelqu'un le regardait par derrière. C'était Elfriede évidemment. Il se retourna lentement pour lui toucher la main comme un jour quelconque. Le très léger sourire qui commençait de plisser ses lèvres s'arrêta : ce n'était pas Elfriede.

Marthe aussitôt se précipita vers lui :

— C'est Gérard qui m'a dit que tu partais à 8 heures aujourd'hui... et tu ne m'en disais rien.

— La dernière fois que je t'ai vue, je ne le savais pas encore.

Il pensait : « Gérard? comment Gérard a-t-il su? »

— Tu aurais pu téléphoner, dit-elle.

— J'ai perdu ton numéro.

Il mentait. Il pensait : « Elfriede va arriver. Il ne faut pas que Marthe soit là. »

— Il fallait le demander à Gérard. Tu sais bien qu'il sait tout. Mais c'est égal, puisque nous voilà de nouveau tous les deux; pour un peu je te ratais, imagine-toi...

Marthe, le prenant par le bras, l'entraînait. Elle parlait, parlait... Elfriede était certainement déjà là. Arezki la cherchait du regard vers l'horloge. Il fallait se défaire de Marthe.

« Incroyable mais vrai », l'entendit-il dire : Il ne savait pas de quoi elle parlait mais c'était avec : « Tu vas te faire tutoyer » l'expression favorite de Marthe. Marthe rit : Arezki la regarda. Ou bien non : pourquoi se débarrasser de Marthe? Elfriede viendrait, Arezki lui dirait : « Une camarade » et ce serait tout, Elfriede comprendrait.

Huit heures cinq, dix, et Marthe parlait, riait, le tirait par le bras. Pourquoi Elfriede ne venait-elle pas? Il n'avait plus qu'un quart d'heure.

— Allons vers l'horloge. Veux-tu?

Il résista, s'arrêta net.

De derrière lui arrivait le parfum d'Elfriede. Il se retourna : c'était M^me^ Maurer et M^me^ Fuchs. Il chercha Elfriede des yeux.

— Elle n'a pas pu venir, dit M^me^ Maurer.

— Ce n'est pas grave?

— Des courses. Vous savez qu'elle cherche toujours un job, dit-elle, un job pour s'occuper.

Des courses? Un job? Arezki ne savait plus très bien. Il sentit peser son bras.

— Oh, pardon, dit-il, je te présente Mme Maurer, la mère d'Elfriede, tu sais?

Marthe ouvrit des yeux ronds : elle ne savait pas.

— Marthe Moure! dit-il, Mme Fuchs!

Un silence gêné. Arezki ne savait pas très bien si ce qui tournait ainsi c'étaient les voyageurs devant ses yeux ou les idées dans sa tête ou la gare ou Marthe ou lui-même ou tout ensemble.

Marthe discrète se rappela soudain la valise : « — Donne-moi ton billet, je vais te retenir une bonne place.

Mme Maurer expliquait :

— Elle s'excuse de ne pouvoir venir et elle vous souhaite beaucoup de bonheur en Algérie... Quand vous serez là-bas, vous l'oublierez vite. Pour tous les deux il vaut mieux ainsi. Vous comprenez, Elfriede, il faut bien qu'elle se marie un jour... Elle a l'âge.

Arezki allait répondre que ce n'était pas une question d'âge : il pensa que c'était parfaitement idiot.

— Et tant que vous étiez ici, vous comprenez...

Arezki allait achever : « Elle aurait pu se

marier avec moi », il se rappela à temps que c'était idiot.

— Voilà! dit Mme Maurer.

Le regard de Mme Fuchs suivait la foule, faussement attentif.

— Je crois, dit-elle, que le train ne va pas tarder à partir.

— Alors, dit Mme Maurer, portez-vous bien. Vous êtes certainement très content de rentrer chez vous. J'espère que vous serez heureux. Je vous souhaite du bonheur, beaucoup de bonheur.

Il lui serra la main, distraitement, sans rien dire, comme un somnambule.

Il écrasa le pied d'une jeune femme qui s'excusa; Arezki la regarda, il se demandait pourquoi cette femme lui parlait et ce qu'elle avait à lui dire.

Il retrouva Marthe.

— Ça y est, te voilà embarqué et dans de beaux draps encore! Juste près de la portière je l'ai prise, la place. Tu pourras admirer le paysage... en pensant à moi.

Arezki pensa que pour ce qui était du paysage, le voyage se faisait de nuit. Quant à penser à Marthe... mais il ne le dit pas.

— Mais... le train va partir sans toi. A quelle heure part-il, ton train? Ah oui, 8 heures et demie, tu me l'as déjà dit.

Elfriede n'était pas sous l'horloge : 8 h 21,

22, 23. La grande aiguille courait affolée d'un chiffre à l'autre : 24, 25, 26. Marthe parlait. Un haut-parleur couvrit sa voix.

— Bien, quoi, tu as entendu? C'est pour toi. Les voyageurs pour Marseille...

Avant de monter dans le train il se retourna vers l'horloge : un disque rond, une face moqueuse et hilare.

— Tu vas te faire tutoyer, dit Marthe.

Ils étaient devant la porte du wagon.

— Je ne monterai pas avec toi, dit-elle, je ne sais pas descendre d'un train en marche.

Les yeux de Marthe s'emplirent de larmes qu'elle ne chercha pas à cacher. Une grande pitié emplit le cœur d'Arezki pour cette grande fille venue à un rendez-vous qu'il ne lui avait pas fixé. Il la prit dans ses bras.

De la fenêtre de son compartiment il se pencha encore. Marthe écrasait sans vergogne les pieds de tous ceux dont les baisers s'encadraient dans la même fenêtre; elle ne pouvait plus parler; elle suivit le train d'abord lentement puis en courant... tout comme Elfriede n'eût pas fait et, comme Elfriede n'aurait pas fait non plus, prit son mouchoir pour l'agiter. Arezki était sûr que le mouchoir flotterait longtemps après qu'il ne le verrait plus. Furtivement il regarda l'horloge. Ses traits se durcirent : une grande jeune fille adossée au mur lui tournait le dos. Elle avait la taille, les che-

veux d'Elfriede et semblait attendre. Les yeux d'Arezki un instant se voilèrent, il sentit battre ses tempes. La jeune fille se retourna : ce n'était pas Elfriede.

Un rire énorme secoua les épaules, la poitrine d'Arezki. Avant de disparaître dans un tournant il vit Marthe soudain s'arrêter dans sa course. On la bousculait de partout. Pour ne pas tomber elle accrocha au réverbère l'arc de ses bras repliés...

Un silence à peine ridé par le léger bruissement de l'étrave qui fendait l'eau. Une nuit noire. Un ciel criblé de pierreries. Arezki était penché sur une mer invisible qu'il savait endormie là. Dans quelques heures il devinerait la rade d'Alger à l'horizon. Il y entrerait. Puis tout reprendrait son cours.

Il se rappela que lorsqu'il était enfant quelquefois dans ses rêves il tombait dans un trou et le trou était sans fond, et Arezki n'arrêtait pas de tomber plus vite, plus bas, toujours, interminablement. Sauf qu'il était éveillé et qu'il n'était plus un enfant il avait un peu la même impression, l'impression d'être privé d'appui et d'errer au milieu des jours et des gestes sans havre comme sans étoile, étourdi ou ivre, assommé.

Arezki n'était ni dupe ni distrait. Il savait qu'à Ighzer, où il allait pour toujours rentrer, les actions des hommes sont comme les efforts de quelqu'un qui se noierait là, devant lui, en plein Méditerranée : démesurés mais vains, perdus dans les grands remous d'une mer qui les ignore. Nul homme jamais n'en profiterait. Il savait que le grand-père Hand avait dépensé à tuer et à mourir autant d'énergie et d'intelligence que Démosthène en avait usé pour immortaliser une cité petite mais humaine. « La vie à Ighzer, c'est un enterrement de première classe. » Il cracha dans la mer.

Il débarqua à Alger avec sa valise légère et dans les poches quelques pièces d'argent français. C'était le soir. Il laissa la valise dans un café et se mit à errer sans but, espérant vaguement qu'il allait rencontrer quelqu'un qui pût lui prêter de l'argent : il rentrerait à Ighzer dès le lendemain. Il n'avait rien mangé depuis le matin, mais il commençait à en prendre l'habitude.

Il alla d'abord place du Gouvernement, parce que c'est là qu'il risquait le plus de rencontrer des gens d'Ighzer. Près du cheval de bronze, arrêté dans son élan depuis cent ans, un mendiant aveugle et vieux faisait tinter sa sébile, devant les chicanes de la station des trolleybus. Les chicanes étaient vides, les derniers voyageurs venaient de partir, mais l'aveugle conti-

nuait de promener devant les barrières sa sébile où tintaient 2 francs, la cornée blanche de ses yeux et le bruit sourd de son bâton claudicant sur les dalles. A chaque pas il psalmodiait : « Amis de Dieu! Ayez pitié de moi! Dieu aura pitié de vous! » Il fit deux à trois fois le tour des chicanes toujours vides. Un receveur qu'il heurta l'injuria d'abord, puis s'apercevant qu'il était aveugle le guida avec indifférence vers une autre chicane. « Va mendier par là mon père » lui dit-il. Par là il n'y avait personne! la deuxième chicane aussi était vide. Arezki fouilla dans sa poche, en tira une pièce de 20 francs et précipitamment la laissa tomber dans la sébile. Elle tinta : « Dieu te le rende » dit l'aveugle. Arezki s'éloigna très vite et de loin il vit le vieillard s'approcher d'un groupe de deux autres aveugles, dissimulés derrière un arbre. Leurs mains se cherchaient hagardes, incertaines avec des gestes précautionneux de dentellière ou des saccades de mannequins. Arezki regarda de côté : la chicane était toujours vide. Lui du moins avait mis 20 francs dans la timbale du vieux. Au même instant il se rappela que c'était une pièce de France, 20 francs dont l'aveugle ne ferait rien. Il pensa qu'il l'avait trompé odieusement mais c'était vraiment trop facile — puisque, l'autre n'y voyait pas. Arezki partit en courant vers le haut comme s'il fuyait. Il prit la rue

de la Lyre. Il pensait toujours au vieux : « Il a tendu peut-être plus d'une demi-heure sa sébile à des donateurs absents et quand il a cru recevoir c'était du toc. Il a gagné sa journée, le vieux. »

Rue de la Lyre il entra dans une foule loqueteuse où des voitures de tous calibres fendaient sans ralentir des grappes d'hommes qui ne s'écartaient chaque fois que lorsque l'auto était déjà sur eux; la masse, du reste, se reformait aussitôt derrière, aussi compacte, aussi terne, aussi extraordinairement terne. Il prit le trottoir de gauche, sous les arcades. Il enjamba des corps étendus de gueux qui dormaient là à même la terre : des paquets de chiffons, des sacs de ciment vides, pelotonnés sur eux-mêmes dans l'attitude de celui qui a reçu une balle dans le ventre et tente de retenir ses tripes qui s'en vont. Les grilles qui surmontaient les fours des boulangers étaient les plus couvertes : il y faisait plus chaud. Arezki heurtait des tibias, des dos ronds, une tête; rien, aucune réaction. Dormaient-ils vraiment? La foule en général les contournait comme des îlots : elle avait l'habitude. Arezki se défendait mal contre un malaise indéterminé qui l'envahissait. Il pressa le pas, traversa la rue Henry-Martin comme s'il était poursuivi, ne s'arrêta de courir que rue d'Isly.

C'était l'heure où des jeunes gens, montés

sur des souliers à triples semelles, traînaient sur un trottoir encombré leurs costumes de riches, le vide de leurs yeux, cet accent algérien d'une agaçante vulgarité. Ils semblaient étonnés que le pavé ne fût pas plus ravi de les porter. Visiblement ils se savaient gré de vivre et d'être tels.

Arezki crut rêver : l'impression du voyageur endormi le soir à Vienne dans l'Orient-Express et qui le matin se réveille à Istanbul, ayant entre deux veilles changé de monde. L'autre monde était pourtant là, guère loin, de l'autre côté du carrefour et ce carrefour, ouvert à tout vent, depuis plus de cent ans faisait rideau.

Il passa devant la poste sans la voir, prit la rue Michelet, marcha, tourna, tourna au hasard, un coup à gauche, un coup à droite.

Il rebroussa chemin au parc de Galland, parce que la rue monte trop et qu'il avait trop faim pour grimper. Il revint par les mêmes rues, plus vite parce que la foule était moins dense : c'était l'heure où la parade prenait fin. Il arriva de nouveau au rideau, en une minute de nouveau changea de latitude.

L'ombre plus dense du square le happa. De rares passants rasaient les murs, semblaient exprès s'éviter ou prenaient derrière les troncs d'arbres des airs de conspirateurs. Arezki se dirigea vers le boulevard Front-de-Mer. De

temps à autre il se demandait, comme par acquit de conscience, où il allait passer la nuit.

Il compta toutes les pièces qui restaient dans ses poches : même pas de quoi coucher au bain maure. Il tira son portefeuille qu'il savait vide. Un billet oublié, sait-on jamais? Il n'y avait rien que sa carte d'identité et des papiers. Il en prit toute une liasse, allait la remettre quant au bas d'un papier bleu il reconnut l'écriture d'Elfriede. Il lut : « Les hommes sont capables de tout, les femmes du reste. » Il ricana.

— Alors, comme ça tout seul, tout seul, beau brun?

Arezki vit un visage outrageusement fardé, un corps ondulant sur des talons hauts à en perdre l'équilibre.

— Alors? On se promène.

Et d'onduler. Arezki n'écoutait pas. Vaguement dans un brouillard il percevait les contorsions qui l'énervaient.

— Tangue pas comme ça. Tu me donnes le mal de mer.

— Ah! t'es marrant, toi. D'abord moi, la mer, j'aime ça...

— Qu'est-ce que t'attends pour t'y jeter? Fiche-moi la paix...

— Ah! t'énerve pas. Je m'appelle Mimi et toi?

— La paix, je te dis...

— Tu t'appelles la paix! On ne le dirait pas.

Il roula en boule le papier bleu et donna un grand coup de pied dedans, puis il partit à grandes enjambées. Il parcourut tout le boulevard. L'air était devenu plus frais. Arezki se rappela les cartes de pain, le concours du journal, la convocation au commissariat. Il valait mieux ne pas trop rôder seul dans la nuit avec cette carte d'identité qui n'était même pas fausse. Il revint sur ses pas. A hauteur du pilier il vit Mimi faire des efforts vains pour lire son papier. Dès qu'elle entendit le bruit de ses pas, elle écarta ses lèvres peintes en quelque chose qui voulait être un sourire. Elle le reconnut.

— Ah! c'est toi? Alors...

Elle se mit à marcher près de lui. Elle parlait sans arrêt. Arezki n'entendait pas ce qu'elle disait. Il se sentit prendre le bras et des mots, toujours des mots... et le rire en cascade.

— Tu as une chambre? dit-il.

— Non, mais je couche sous les ponts peut-être?

— Tu serais d'ailleurs bien gênée : il n'y en a pas ici. Où elle est, ta chambre? C'est loin?

Un nom de rue impossible.

— Viens, c'est tout près.

Arezki, toujours les mains dans les poches, retomba dans un mutisme obstiné : il lui semblait que d'en sortir serait comme soulever un poids lourd. Il n'essaya d'ailleurs pas. La question de la chambre était réglée.

QUATRIÈME PARTIE

TOUS AU VERT PARADIS

Arezki entra dans la vie d'Ighzer comme un nageur se jette à l'eau : d'un coup. Nul ne s'inquiéta de savoir d'où il revenait ni ce qu'il avait fait. Il entra dans le jeu le soir même sans halte, sans répit, comme s'il était parti de la veille.

Dès la nuit tombée il fut convoqué à un conseil de famille, pour lequel on n'attendait que lui. Il trouva déjà rassemblés le père, Sliman, le marabout d'Ighzer et Toudert. Il y eut de longs discours, où chacun répéta que nul ne peut rien contre les desseins de Dieu : c'est Lui qui fait vivre et qui tue. Or il allait dans quelques jours rappeler à lui Mohand, Mohand qui ne quittait plus depuis de longs jours la couche où il était étendu. « Mais Dieu, dit Toudert, nous a créés pour vivre et pour souffrir. Après Mohand il nous faudra continuer de porter le poids de cette vie, telle

qu'il plaira à Dieu de la faire. C'est pourquoi il faut penser tout de suite aux enfants de Mohand, qui sont trop jeunes. »

De la soupente où il était étendu Mohand entendait tout, et, comme il avait honte de se faire entendre lui-même, il s'emplissait la bouche d'un bout de couverture pour étouffer sa toux.

Les enfants de Mohand, cela voulait dire aussi sa femme, qui, selon la coutume, doit revenir à un des frères du défunt. Arezki crut avoir débarqué dans une planète inconnue. Quand le marabout dit que c'était à Sliman à épouser la veuve de Mohand, un lâche soulagement s'insinua dans son cœur. Puis il regarda le petit frère, le vit immobile et prostré. Arezki sentit ses yeux se couvrir du voile de jadis et comme jadis il eut envie de cogner, de détruire, de briser, envie de crier à tous ces vieillards qu'ils n'étaient plus des Kabyles, plus des hommes, envie de les chasser tous à coups de bottes. Il se rappela Ricardo, Zerrouk, la gare de Lyon, les corps abandonnés de la rue de la Lyre. Il se rappela surtout le coup de fusil et l'argument des dominos : « C'est au tour des pauvres d'être heureux! » Il faillit ricaner comme jadis, se retint à temps. « Un enterrement de première classe aussi, le petit frère, comme moi... comme Mohand... comme Zerrouk... comme le père... comme tous... tous, sauf Toudert. »

Quand il sortit avec Sliman il perçut dans le noir que les épaules du petit frère se soulevaient par saccades doucement, parce que Sliman essayait d'étouffer ses sanglots comme un enfant, comme l'enfant qu'il était encore.

— Accompagne-moi dehors, petit frère, dit-il. On étouffe ici.

Deux flambeaux fumants passèrent lentement devant eux.

— Où vas-tu, mère? demanda Arezki.

— Accompagner chez elle Yakout, dit la mère, Yakout des Ait-Hemlat qui est venue nous rendre visite.

Yakout dit : bonsoir, puis sa voix se brisa et elle pressa le pas...

Arezki les regarda fondre dans le noir. Leurs flambeaux semblaient danser en l'air et se mouvoir tout seuls vers les étoiles.

— Yakout n'est pas chez son mari? demanda Arezki.

— Elle est revenue au bout d'un mois, dit Sliman.

— Répudiée?

— Oui.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, dit Sliman.

Toudert en sortant complimenta Sliman pour sa sagesse, puis lui rappela que la réunion était pour très tôt le lendemain.

— Quelle réunion? demanda Arezki à Sliman, quand Toudert se fut éloigné.

Sliman ne put pas répondre tout de suite, parce qu'il sentait que s'il ouvrait la bouche sa voix tremblerait. Ils se dirigèrent tous les deux vers la place. Arezki s'étendit à côté de Sliman sur les dalles.

— Demain, mon frère, il y a réunion du village. Toudert a fait passer ce matin le héraut. C'est pour la fête d'Akli.

— Pourquoi n'as-tu pas protesté tout à l'heure? demanda Arezki.

— C'est à croire qu'on ne t'a rien appris à l'école, mon frère, dit Sliman. Tu sais bien que c'est fini, que tout est fini, depuis que vous avez gagné la guerre. C'est de nouveau la vieille ère...

Alors, pendant que lentement la lune froide traversait le ciel, lointaine et indifférente, la voix basse et renfermée de Sliman se déroula interrissable.

— Pendant la guerre, mon frère, tous nous avons espéré... Moi aussi bien sûr... L'argument des dominos t'exaspérait et tu t'en es moqué; mais pour nous, mon frère, il était comme le pain et l'eau. Nous ne pouvions plus vivre sans lui, vivre sans espérer... Espérer quoi? nous demandait Toudert pour nous désespérer, tu te rappelles? Et c'est son fils Akli qui lui répondait qu'on attendait la fin de tout ceci.

Toudert partait d'un grand éclat et nous traitait d'enfants. Mais tant pis, il était beau, l'espoir, si beau que Toudert lui-même et son fils Akli y ont cru ou l'ont craint... »

Qu'il fût haï importait peu à Toudert, mais il n'était plus craint et cela le remplissait d'épouvante.

Ou tous les autres, ou lui : son bonheur et le leur s'excluaient. Toudert savait qu'il était l'ennemi de tous et que si les espoirs de tous ces jeunes se réalisaient, lui, Toudert, ne pourrait plus vivre. Cela avait commencé par son fils.

Pourtant, combinant la ruse et la dureté, Toudert avait d'abord fait d'Akli un petit maquignon modèle, menteur par nécessité, cupide par vocation, voleur à l'occasion. Il avait obtenu ce résultat sans effort parce que Akli était intelligent et Toudert, pour qui les hommes se divisaient sans nuances en deux clans : les malins à combattre et les naïfs à leurrer, avait dû dès le début classer son fils dans la première catégorie ; c'était un adversaire de plus.

Quand le groupe Ibn-Khaldoun des scouts mulsumans s'était créé à Ighzer, Toudert l'avait d'abord dénoncé à l'administrateur, qui du reste était au courant depuis plus de deux mois. Puis Akli étant revenu de la ferme de Bouïra un hiver qu'il n'avait plus rien à y faire, Tou-

dert l'avait fait entrer dans le groupe. Tout le monde s'en étonna, mais personne ne vit que Toudert faisait ainsi d'une pierre deux coups : aux Musulmans il donnait l'impression qu'il était encore avec eux et pour ses intérêts personnels cette adhésion, cette entrée d'Akli au groupe Ibn-Khaldoun offrait un avantage immédiat. Car Akli ne savait ni lire ni écrire comme cette grande perche inutile de cousin Arezki, mais à être ainsi illettré il perdait certainement beaucoup d'argent. Or au groupe scout on apprenait l'alphabet à ceux qui ne le savaient pas. Dès qu'Akli en saurait assez pour écrire une lettre et la lire (pour les calculs il les faisait mentalement mieux que ceux qui avaient été à l'école) Toudert l'en retirerait pour le ramener à ses bêtes.

Tout avait d'abord bien marché. Akli jouait comme les camarades, mais seulement pour donner le change, et Toudert voyait bien que chaque séance du groupe était pour son fils une corvée pénible.

Pourtant pour une fois Toudert avait mal calculé. Ce qui avait été pour Akli une corvée devint vite un jeu, puis une passion. Quand Toudert, un instant distrait par ses maquignonnages, s'éveilla, il était trop tard. Il n'ouvrit les yeux que pour découvrir qu'Akli était devenu pire qu'un ennemi, un étranger. Par une dernière ironie c'était Sliman qui avait entrepris le

cousin, chez qui naguère il travaillait à la journée. Akli apprit très vite à lire et à écrire, mais chemin faisant il découvrit qu'il y avait au monde autre chose que des bêtes à vendre et des bêtes à acheter. Tous ces grands garçons qui jouaient avec lui visiblement ne cachaient rien derrière le rire ouvert de leurs dents blanches, les paupières levées de leurs yeux noirs. Était-il possible de vivre ainsi, sans le qui-vive quotidien, les longues insomnies des nuits vouées aux calculs et aux combines? Comme les autres il sortait lui aussi d'une grande nuit et délicieusement il respirait. Toudert le menaça de rompre ses fiançailles déjà projetées avec la fille du caïd. Akli dit que c'était son vœu le plus cher. Le froid gagna les entrailles de Toudert. En Akli il perdait plus qu'un fils, un complice.

Il alla trouver l'administrateur pour faire dissoudre le groupe. « Tous des anti-Français. Ils chantent des airs où ils disent que la lumière sortira de nos montagnes. Ils parlent de gens inconnus de nous, de moi en tout cas, de Massinissa, de Jugurtha, certainement des anti-Français eux aussi. » L'administrateur sourit mais ne fit rien : il n'avait pas reçu d'ordres.

Puis la fin de la guerre arriva... Quand Sliman parla de ce temps-là, sa voix trembla et Arezki détourna la tête de peur de voir pleurer le petit frère, maintenant si grand, si beau dans son burnous.

— Et les gens, reprit Sliman, s'étaient aperçu que c'était après comme avant; à vrai dire que c'était pire, parce qu'il y avait la déception en plus. Tu vois, mon frère, c'est de nouveau la vieille ère, l'ère des miasmes, celle de Toudert et de tout ce qui rampe. A la fin de la guerre l'administrateur a dissous le groupe Ibn-Khaldoun et Toudert a pu récupérer Akli. Akli maintenant sait lire et il va épouser la fille du caïd. L'honneur, comme dit le père, est entré dans notre famille... Pourquoi ris-tu?

— C'est à cause du père, dit Arezki.

— Pour se faire payer les vieilles dettes Toudert a pris toutes nos terres. S'il en laisse au père la jouissance, c'est par humanité et parce qu'elles ne rapportent guère. Nous n'avons pas de maison non plus : elle est hypothéquée — et c'est par bonté que Toudert nous permet d'y vivre encore... Et maintenant mon frère, bonsoir. Va dormir : la réunion de Toudert est pour très tôt demain matin.

— Et toi, petit frère?

— Moi, dit Sliman, je n'ai guère sommeil...

. . . . . .

Dès que tout le monde fut là le lendemain, le marabout récita la prière d'exorde — puis Toudert prit la parole. Il rappela le pardon que tout Musulman doit aux autres Musulmans, ses frères, même quand ce sont ses adversaires. Puis il parla de la fête d'Akli : « A la fête de

mon fils j'invite indistinctement tout le monde, mes amis pour qu'ils se réjouissent avec moi, mes ennemis parce que je leur ai pardonné. »

Wer-Wer le fou se leva d'un coin où personne ne l'avait vu s'insinuer et, coupant la parole à Toudert, cria : « Notre amin est un grand amin, puisqu'il a pardonné à tout Ighzer. » Les jeunes gens rirent. Toudert fit semblant de n'avoir pas entendu. Malgré ses exhortations nul ne voulut prendre la parole pour lui répondre parce qu'il n'y avait rien à lui répondre. Il avait, foulant tout sur son passage, tout vu, tout goûté. Il était à l'apogée d'une vie qui pouvait, au contraire de toutes les autres, passer pour une carrière. Après tout ce qu'il avait fait il ne lui restait plus que l'injure dernière de pardonner à ses victimes.

Le cousin était revenu à la vie avec la victoire. Sur la mort, le désespoir ou l'avilissement des autres sa fortune s'était abattue comme sur la chair pourrie des vautours.

Dépassant le stade du triomphe, il en était déjà à la volupté morose du mépris, celui des autres et de lui-même. Il avait tout eu, l'argent, les biens, le pouvoir. Il ne lui restait pour finir que d'avoir la consécration des hommes, les vrais naturellement, s'il y en avait encore, pas ceux qui lui ressemblaient. Il comptait sur cette fête pour cette dernière promotion. Après quoi, ivre de volupté et de désespoir il ne lui res-

terait plus qu'à cracher sur une humanité dont il aurait bu l'abjection jusqu'à la lie.

A minuit la fête de Toudert battait son plein quand un grand jeune homme sec, tout enfoncé dans une djellaba brune, arriva sur la place d'Ighzer. Au milieu de son collier de barbe assyrien ses yeux noirs comme des yeux d'apôtre ne semblaient pas se poser sur les choses : c'était le Barbu, le chef régional du parti. Les hautbois et les tambours ayant attiré la foule du côté de la Mosquée, la place déserte où dansaient les chauves-souris était toute livrée à la lune.

Le rendez-vous des frères du parti devait s'achever par une réunion dans les huttes qui bordent le village en bas d'Ighzer. On ne risquait pas d'être dérangé : tous les hommes étaient à la fête.

Sliman se rendait à la réunion avec Arezki, quand du groupe des femmes, qui d'un coin d'ombre regardaient les danseurs, une grande silhouette gauche se détacha :

— Arezki des Ait-Wandlous, dit-elle, te voilà revenu! Bonsoir!

— Tu es revenue aussi, Yakout des Ait-Hemlat, dit Arezki, comment vas-tu?

Le cri des hautbois sembla à Sliman soudain s'exaspérer comme s'ils allaient rompre les veines gonflées des souffleurs.

— Est-ce là ton frère? dit Yakout.

Sliman s'arrêta. Toutes les femmes qui n'avaient pas encore vu Arezki sortirent du groupe pour lui souhaiter la bienvenue à Ighzer. Arezki n'arrêtait pas d'embrasser des mains.

— Sliman des Ait-Wandlous, dit Yakout en s'approchant de lui, pourquoi ne restes-tu pas danser sur la place de la mosquée?

— Je suis fatigué, dit-il.

— Sliman, ne va pas à cette réunion. J'ai entendu dire qu'on allait tous vous y arrêter et vous mener en prison.

Sliman rit.

— Tu es bien renseignée, Yakout.

— Ne va pas à cette réunion, Sliman. Reste à danser sur la place.

— Dieu te donne la paix, dit-il en s'éloignant.

Il se retourna pour la voir qui se sauvait : il ne savait pas si c'était pour rejoindre la fête ou pour que personne ne la vît pleurer. Arezki en était toujours à ses congratulations, quand une vieille édentée le tira par la main pour lui faire lire une lettre :

— A minuit, ma mère? Attends le jour.

— Je serai peut-être morte avant le jour. C'est de mon fils. Viens, notre Arezki...

Arezki ne put jamais voir le Barbu parce qu'en sortant de chez la vieille il tomba de nouveau sur Yakout qui lui dit que tous ceux qui avaient été dans les huttes avaient été pris! « Sliman aussi, dit-elle, et ton cousin Akli. Et toi aussi, si tu ne te caches pas, tu seras ramassé. L'amin vous a tous vendus. »

Les frères du parti se croyant en sûreté n'avaient pris aucune précaution. Il y avait tellement d'étrangers à la fête qu'aucun d'eux n'avait remarqué les hommes vêtus comme tout le monde qui avaient encerclé les huttes puis fait irruption sur l'aire où la réunion se tenait. Toute résistance s'avéra vaine : les étrangers étaient nombreux et armés, toutes les issues gardées.

Un voile couvrit les yeux ouverts d'Arezki :

sur quoi se fondait Yakout pour dire que c'était Toudert qui avait vendu les frères? Les tambours continuaient de battre... il lui sembla que c'était dans sa poitrine. Il remercia Yakout et se dirigea vers la maison : « Sauve-toi, Arezki, dit-elle, sauve-toi ou tu vas être cueilli comme les autres. »

Arezki se dirigea d'abord vers la maison pour avertir le père et Mohand. Des idées incohérentes se heurtaient dans sa tête : pourquoi Toudert aurait-il choisi le jour de sa fête pour vendre les frères? Quelle preuve Yakout avait-elle que c'était lui? Tous ramassés! Arezki se rappela Gérard, son voisin de lit à l'hôpital qui avait entrepris de le convertir au marxisme : « Tes nationalistes c'est des artisans. Seul le communisme est efficace et basé sur une doctrine. »

Arezki ne trouva personne à la maison. Les portes étaient ouvertes. Tout le monde était à la fête. Il monta dans la soupente. Il avançait dans le noir sans autre guide que les deux meurtrières du mur d'en face, jadis creusées par le père. A travers elles on voyait le bleu du ciel et derrière, très loin perdues comme au fond d'un puits, quelques étoiles blanches. Il enfonça dans l'ombre, les deux bras tendus droit devant lui comme des antennes, la fourche des doigts écartés pour servir de tampon contre un éventuel obstacle. Il alla vers la meurtrière

de gauche ; ses pieds glissaient mollement sur le parquet. Il se rappela la fouille de la maison d'Elfriede, à Modenheim : c'était également la nuit, mais il n'y avait pas de meurtrières et il y avait Elfriede aussi.

De la meurtrière de gauche on voyait la cour de Toudert éclairée par les lumières de plusieurs lampes éparses tout autour. Des femmes passaient. Machinalement Arezki se les énumérait à mi-voix : « La mère! celle d'Akli! Mekioussa! le cousin Toudert! Ils ne savent rien encore : Yakout a dû rentrer chez elle. » Il visa tous les angles de la cour en regardant dans toutes les directions; il alla à la meurtrière de droite, visa de nouveau tous les points. Un rire brusque, saccadé, surgit du noir où Arezki plongeait tout entier. Arezki colla le dos au mur pour mieux faire face au danger.

— Toi aussi? Ha! oui! toi aussi! l'ange, la timide jeune fille, le clerc! Ah! Ah! Ah! Ah! Je t'y prends, toi aussi. Ha! comme les autres ha! ah! comme tous les autres!

Arezki entendit s'écrouler sur le sol la carcasse du frère Mohand, vidée d'air par les saccades nerveuses d'un rire étouffant, sans fin, douloureux.

Il attendit que la crise passât.

— Tu m'as fait peur.

Le frère Mohand se força à être calme.

— Tu es le troisième qui passe ce soir der-

rière ces meurtrières. Pardon, le quatrième, je me suis oublié... Oui, c'est moi qui suis venu le premier voir si d'ici pendant la fête, la belle fête du bon cousin Toudert...

Il allait recommencer de rire, se tut pour n'avoir pas à livrer de nouveau sa carcasse creuse aux spasmes de la toux.

— Après moi le père est venu. Il a fait à Dieu un long discours pour lui prouver que Toudert n'est qu'un agent de Satan sur la terre. Le père tenait à mettre Dieu de son côté mais Dieu, tu comprends, c'est lui qui a créé Toudert. Alors inutile de le prêcher; il sait quelle charogne il a faite!

— Tu blasphèmes! dit Arezki.

— Bien sûr. Les mots te font peur, ils écorchent tes oreilles délicates, mais la chose, mon bon frère, ne t'effraie pas. Tu es venu aux meurtrières comme moi, comme le père, comme Sliman...

— Hein?

— Oui! Il t'étonne celui-là. Eh! ben oui, lui aussi est venu après le père. Il faut te rendre justice : tu es venu le dernier. Sliman, lui, n'a pas traîné. Il a regardé, il a dit : « Bon », et il est allé rejoindre les frères du parti qui ont une réunion près des huttes.

« Si je lui dis qu'ils sont tous arrêtés, je vais l'achever », pensa Arezki.

— Mais, tu comprends, mon savant frère,

le « bon » de Sliman, les discours du père et tes simagrées, tout cela veut dire la même chose : Vous voulez tous tuer Toudert.

— Oh!

— Tu ne sais même pas feindre l'indignation. Ta douce voix monte à peine. Mais pourquoi feindre? Tous, vous voulez le tuer... comme moi, dit-il.

La toux qui le secoua cette fois commença doucement mais sembla ne plus vouloir s'éteindre. Il s'adossa contre le mur.

— Porte-moi à boire, mon frère, dit-il, c'est peut-être la dernière fois. Tu vois, je n'ai plus que quelques jours, peut-être quelques heures à vivre. Alors tu comprends, il faut faire vite.

Arezki se demanda ce qu'il fallait faire vite.

Le frère Mohand n'en avait plus pour longtemps à vivre. Aux premiers temps de sa tuberculose, quand il venait juste de rentrer de France, il crânait. Quand Arezki lui disait de se ménager il s'esclaffait : « Moi, crever? Non pas si vite, en tout cas pas avant de vous avoir enterrés tous. Tu crois que je vais y passer avant ta frêle charpente? Regarde, mais regarde-toi. C'est moi qui creuserai ta tombe. » Mais c'était bien sûr la maladie qui le faisait parler ainsi, la rage de voir que son beau corps était voué à la destruction, que c'était seulement une question de temps.

A mesure que la vie le quittait Mohand la

haïssait chez les autres comme une injustice. A la maison on faisait toujours comme s'il était déjà mort; on comptait toujours sans lui et il s'en apercevait. Déjà il ne mangeait guère, il ne pouvait plus monter aucune côte ni marcher longtemps sans être oppressé. Il voyait venir les nuits avec effroi parce qu'alors sa toux s'exaspérait.

La nuit était avancée, les étoiles par pans entiers pâlissaient au bas du ciel. Des coups de feu brusquement faisaient éclater le noir, isolés ou par gerbes ; les refrains de l'ourar rythmaient encore le bleu de la nuit mais c'étaient les derniers. La fête se mourait d'épuisement. Les gestes même devenaient plus furtifs ou plus mous, comme écrasés par le sommeil et toute l'agitation de cette nuit.

Toudert était seul, dans la cour, au milieu des lampes à huile accrochées à tous les murs et qui faisaient autour de lui un cercle de lumières. Il était debout mais fatigué par trois nuits passées sans sommeil. La brise qui venait de la place lui apportait très distinctement les airs de ghaïtas mélancoliques et exaspérés à la fois. Il s'étonna de les trouver doux, très apaisants. Il n'avait jamais goûté la musique, jamais compris qu'un homme pût aimer quelquefois jusqu'à s'y oublier les cris qui sortent d'un instrument ou d'une gorge. La musique, c'est une occupation qui convient aux femmes ou à des jeunes gens futiles comme Sliman et toute la race des descendants d'Azouaou, qui

s'attachent volontiers à des choses sans poids. Il s'assit sur un petit banc, qu'une femme avait abandonné près d'un feu où se mouraient les grâces alanguies des dernières flammes, et regarda le ciel. Il le trouva beau : « Je vieillis, pensa-t-il, voilà que j'écoute des airs de ghaïta et que je trouve belles les étoiles. C'est donc la fin? mais j'espère bien que je m'en irai avant cela... Peut-être suis-je seulement un peu grisé par la fête... ou ai-je envie de dormir? »

Il s'amusa à compter les étoiles qui s'éteignaient dans le bleu toujours plus pâle vers l'ouest. Il trouva qu'il y en avait beaucoup et qu'elles devaient être loin, très loin, si loin que pour y aller... « Je radote, dit-il à voix haute, on ne va pas dans les étoiles... J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil... Maintenant que tout est fini, tout, je peux bien dormir... ne serait-ce qu'une nuit. » Il bâilla. « Oui, dit-il, dormir... dormir enfin. »

Il eut envie de s'étirer, se retint de peur d'être surpris dans cette position abandonnée. « Dormir puisque la malédiction qui pèse sur la race de Hand est levée. »

La femme de Toudert sortit de la maison, très lasse, courbée, un tamis de bois dans les mains : « Toutes ces lampes, dit-elle, qui brûlent pour rien. Toute ton huile, homme, va dans les lampes qui brûlent pour rien. » Elle souffla la plus proche. « Laisse brûler les lampes,

dit Toudert. Ce n'est pas pour rien qu'elles brûlent. C'est pour la fête de ton fils. » La femme de Toudert repartit avec son tamis. Avant de passer la porte elle souffla encore une lampe : « Homme, c'est bientôt le jour », dit-elle. Quand elle fut sortie Toudert dit, comme pour elle : « Va, laisse-les brûler, laisse... C'est pour la fête de ton fils et la fin de la malédiction. »

Il oublia la fête, la mère de ses enfants avec son tamis, la fille du caïd qui était maintenant sa bru.

« Si derrière toutes ces étoiles il y a vraiment quelque chose ou quelqu'un, il serait bon que je commence à prier, pensa-t-il. Puisque c'est fini maintenant, bien fini, puisque maintenant je peux dormir. » Il bâilla encore. « Je vais tout quitter, tout, le commerce, le komisar, la ferme, les bestiaux, la peur des hommes ou leur mépris. (Les ai-je vus, grand Dieu?) tout. Akli va continuer et ça lui sera facile à lui... très facile... puisqu'il n'aura plus sur la tête cette malédiction, la gueuse, la chienne. » Il faillit s'emporter, cracha, regarda tout autour si personne n'entrait qui pût l'avoir vu, mais il était seul. « La malédiction je l'ai vaincue, la chienne... écrasée... » De dehors, lui parvint l'appel à la première prière du jour. « C'est bientôt l'aube », dit-il.

Pour regarder le ciel Toudert se dressa de

toute la longueur de sa haute taille, et ainsi tendu il paraissait encore crispé pour un dernier effort, cambré une dernière fois contre un destin qu'il avait, dans une longue lutte et sans défaillance, combattu jusqu'à l'écraser. Mais il était très las, ses yeux se fermaient d'eux-mêmes. « C'est au tour d'Akli maintenant... Quant à moi il ne me reste plus qu'à me rendre à la Mecque... Quand on a été embarqué dans la vie avec rien, comme moi, rien... que cette chienne de malédiction sur les talons... on n'est pas toujours sûr d'avoir évité tous les péchés. Le Dieu de miséricorde et de bonté le sait qui nous a faits de boue... et qui nous a jetés sur cette terre avec rien, rien que le poids sur nos épaules des péchés que nous n'avons pas commis... Mais, dit-il, c'est un blasphème... Je demande à Dieu de me le pardonner : c'est le dernier. On ne renonce pas comme cela au diable avant d'aller à Dieu. Il est tenace, le compère. »

Toudert était maintenant seul dans la cour, debout. Les lampes allumées l'entouraient d'un cercle de flambeaux. Les étoiles continuaient de luire. Il porta sur son front une main appesantie...

C'est dans cette posture qu'il tomba. Il cria : « Mon père » comme lorsqu'il était enfant. A cause des bruits de la fête, personne ne l'entendit. Personne non plus n'entendit le coup

de feu parce que les danseurs en tiraient beaucoup depuis deux jours... La tête chevelue de Toudert, quand on la découvrit, nageait déjà dans une petite mare de sang. Morte elle était beaucoup plus belle que vivante, parce que le ressort bandé qui la crispait jadis, maintenant qu'il était détendu, livrait les traits à la sereine aisance du repos. Nulle femme ne fit entendre les gémissements rituels, la stupeur paralysait les gestes...

Mohand ne survécut que quelques heures au cousin Toudert. Quand sa femme lui apprit l'arrestation de Sliman et des autres frères du parti, à sa grande surprise il ne s'indigna pas, il ne se mis pas en colère, il ne cria pas. Il dit seulement que c'était Toudert qui les avait tous vendus. Sa femme, qui le voyait mourir maintenant ne le quittait plus. Pour la première fois de sa vie Mohand eut envie de pleurer, mais il avait honte de le faire devant sa femme. De la chambre aux meurtrières où il étouffait il entendit Toudert parler tout seul dans la cour.

— Femme, dit-il, va me chercher les enfants.

Les larmes jaillirent d'un coup des yeux jadis toujours secs de Mekioussa. Elle sortit. Mohand se haussa jusqu'à la cheville où était pendu le fusil. Il crut mourir. Il décrocha la bretelle, regarda par la meurtrière de gauche : Toudert au milieu des flambeaux parlait tout

seul. Il était d'abord de côté puis il se tourna, porta la main à son front. Mohand visa cette main, derrière laquelle était le front...

Comme il était tout de suite tombé dans le coma il fut impossible de l'arrêter dans cet état. On arrêta le père qui se retrouva ainsi avec tous les frères du parti, ramassés peu auparavant, avec Sliman, avec Akli. Quant à Arezki la police eut beau le chercher partout dans Ighzer et dans les environs, dans les huttes, à la mosquée, il fut impossible de le trouver...

. . . . . .

Une épouvante animale poussait Arezki droit devant lui sur le chemin, un chemin qu'il ne cherchait pas à reconnaître. Il n'avait pas tué Toudert. Il n'était pas inscrit au parti. Mais quelque chose lui disait qu'il fallait fuir Ighzer sur qui tombait cette nuit la malédiction. Il fuyait il ne savait quoi ni pour où, mais il fuyait. Le Rhin, Modenheim ni le Belvédère ne l'avaient à ce point terrifié.

Il allait. Ses pas naturellement le portaient vers Tasga, dont deux vallées le séparaient. Il ne sentait pas la fatigue de ses pieds ni la fraîcheur du matin.

Il ne reprit contact avec la terre que quand la rivière d'Asaka lui barra le chemin. Il pouvait soit la traverser tout de suite, soit la longer jusqu'au gué — et dans son indécision resta

à l'admirer bêtement. Elle faisait dans la nuit un vague miroitement laiteux.

Les crapauds faisaient leur bruit de creux coquillages que l'on choque... Ce monde est absurde, dont les ridicules contingences broient nos cœurs et heurtent notre raison... La caresse des petits clapotis sur les galets ronds était la seule chose apaisante et douce de cette nuit, de cette vie, de toute la vie. Arezki se demanda ce qui arriverait à quelqu'un qui se laisserait glisser dans la rivière, là, doucement, pendant qu'il faisait nuit encore. L'eau n'est pas profonde, bien sûr, mais on peut choisir l'endroit, se jeter dans une mare et, pour peu qu'elle soit profonde, le tourbillon du milieu vous prend et la rivière vous engloutit... la rivière... la douce rivière... Et tout est fini... fini... bien fini... fini dans la rivière.

Un chien pleura longuement dans la nuit : était-ce la mort de quelqu'un? De Mohand par exemple? Où était l'âme de Mohand en ce moment? Et d'abord a-t-il une âme? En avons-nous une, nous tous? Celle d'Arezki en tout cas était une pauvre âme. Elle pouvait sans crainte faire le grand saut. Il ne s'en faisait pas pour elle : elle avait assez payé en ce monde pour qu'on lui laissât la paix dans l'autre...

Et toujours les pleurs du chien. On a beau savoir que c'est un chien et que c'est seulement le clair de lune qui l'énerve, on n'en sent pas

moins toutes ses entrailles soulevées chaque fois que part dans la nuit cette plainte longue, longue et qui ressemble tant à nos voix d'hommes...

Du reste, des comptes, s'il y en avait jamais de l'autre côté, l'âme d'Arezki devait plutôt en demander qu'en rendre. Pourquoi l'injustice et la misère et l'absurdité de la vie et la haine?

Haou! Haou! bizarrement la voix du chien semblait sortir des étoiles.

Voilà qu'il blasphémait maintenant? A qui demanderait-il des comptes? A Dieu peut-être?

La rivière, la fraîche rivière était là douce et proche. Une caresse, un floc, deux bras stupides qui gigoteraient parce qu'ils ont eu l'habitude de tenir à la vie... longtemps, stupidement. Et puis l'eau...

Haou!

Haou!

Le pur miroir à peine un instant brisé de ces eaux lisses aux mille millions d'étoiles là-haut narquoises ou attendries...

Haou! Haou! Haou!...

Les aboiements semblaient s'être rapprochés. Que faisait ce chien perdu dans la nuit loin de tout village? Dans les environs d'Asaka, il n'y a même pas d'Azib, de maison des champs. Alors?

Haou! Il était énervant à la fin. Arezki des-

cendit la rivière pour s'en rapprocher, pour voir.

La vallée allait se resserrant. Il pataugeait, il était obligé parfois de faire un long trajet dans l'eau parce qu'à droite et à gauche c'était le maquis. L'eau lui arrivait à peine aux genoux. Des galets giclaient de dessous la semelle de ses souliers et lui meurtrissaient les jambes.

La voix du chien s'était tue. Le silence ainsi durci lui faisait mal à la peau. Pour entendre autre chose que le glissement furtif de la rivière, Arezki donnait de grands coups de pied dans l'eau. Les souliers le gênaient pour marcher. Il les enleva d'un coup sans défaire les lacets, en prit un dans chaque main et les jeta : Hop! comme cela, un à droite, un à gauche. L'écho répéta deux fois le double bruit de leur chute.

La rivière s'engouffra dans un étroit goulot qu'écrasaient de part et d'autre deux rochers énormes, noirs dans la nuit.

Le courant le prit, le malmena quelque temps en divers sens. Il ne faisait rien pour lui résister. Mais en face du rocher de gauche, avant même qu'il atteignît l'écume, le courant lui fit faire une courbe rapide mais harmonieuse puis le jeta brusquement hors du goulot, face à une plaine qui lui sembla immense et où la lune inondait les herbes et les eaux d'un rayonnement bleuâtre.

Il secoua la tête pour en faire partir l'eau,

et aussitôt après siffla d'admiration : les deux roches surplombaient la vallée si bien qu'on pouvait voir très loin. Le chien, qu'Arezki avait oublié, brusquement se remit à aboyer et sa voix n'était maintenant plus bien loin. Arezki leva la tête. Un frisson le parcourut tout entier. Il sortit de l'eau. Tout au fond il vit clairement à côté d'un chien assis sur ses pattes de derrière, le cou tendu, une forme humaine : c'était certainement une femme parce que le vent de temps à autre faisait voler autour de sa tête, qu'Arezki ne distinguait pas, ses cheveux épars sur ses épaules.

— Je deviens fou, mais je m'en fous, tu comprends? (il ne parlait à personne). Je m'en fous éperdument. Cette nuit, peut-être dans un instant, tout sera fini, alors, tu comprends, crever fou ou avec son bon sens... ha! ha! ha! le bon sens!

Il rit et n'arriva pas à bien distinguer son rire des aboiements du chien.

Il se mit à suivre de nouveau la rivière. Les pierres meurtrissaient ses pieds nus. Son pied gauche saignait de partout. Quand il glissait sur un galet rond il tombait pesamment dans l'eau où il faisait : floc! Il allait, le regard fixé sur l'endroit où la robe claire de la noyée s'était enfoncée dans l'eau comme un gros pétale sur qui dansaient des cheveux fous.

En marchant il reprenait un peu ses esprits.

Il ne savait pas encore si ce qui dilatait sa prunelle c'était la beauté de la nuit ou la noyée... Mais ce n'était pas vrai, n'est-ce pas, qu'une femme venait de glisser là dans l'eau sans que lui, Arezki, eût levé le petit doigt. D'ailleurs rien de cette nuit n'était vrai : ni Sliman, ni Toudert, ni Mohand, ni la lettre de la vieille, ni la police, ni les coups de feu de la fête d'Akli qui s'étaient tus.

Il dérangea dans son exaspération le bruit des crotales que toute une mare de grenouilles faisaient tinter dans la nuit. Un chacal le regarda passer, sans bouger, comme si ce fût une ombre.

Le chien par bonheur n'aboyait plus... Ah? oui, c'est qu'il s'était noyé lui aussi... Mais non, puisqu'il n'y avait ni femme aux cheveux épars, ni chien qui aboyait, ni ses pieds sanglants, ni Sliman ni...

Haou!... cette fois, Arezki ne pouvait plus douter. Les bergers allemands étaient déjà sur lui, essoufflés d'avoir couru, la langue pendante. Les gendarmes ne vinrent qu'après. Arezki leur tendit les mains comme si depuis longtemps il les attendait...

. . . . . .

« En prison j'ai retrouvé Sliman, le père et Akli... toute la famille en somme... unie comme toujours. Nous allons être jugés ensemble, puisque c'est ensemble que nous avons toujours tout fait, c'est ensemble aussi que nous

serons sauvés. Mon avocat le dit et j'en suis convaincu, car depuis plus d'une semaine que nous sommes ici j'ai eu le temps de réfléchir. « De quel crime sommes-nous positivement coupables? C'est Mohand qui a tué Toudert et Mohand est mort. Le père haïssait Toudert mais sans Mohand il aurait passé toute sa vie avec au flanc cette haine accrochée comme une sangsue et il fût mort emportant sa rage au tombeau. Sliman? Mais Sliman vient d'avoir vingt ans et à cet âge c'est à des œuvres de vie et non à des plans de mort que l'on voue ses jeunes forces. Akli même n'est le fils de Toudert que par accident. De tous c'est moi le plus coupable... à cause des fausses cartes et du million du journal... Là même je suis sûr que si je pouvais plaider... Mais mon avocat dit qu'il n'en est pas question... parce que ceux qui pourraient me dénoncer sont tous mes complices. La cour n'en saura jamais rien.

« A tout ce qui nous arrivait d'insolite le père et Toudert disaient que la malédiction pesait sur notre race. La malédiction? Je suis convaincu que le dernier coup l'aura usée; elle s'est assez déchaînée comme cela. Et quand nous sortirons d'ici tous purs, tous libres, tous enfin libres, nous ne la trouverons pas à la porte qui nous attend. Elle est morte avec la vieille ère. Et déjà les premiers témoins de l'ère nouvelle apparaissent : Akli sait que le meurtre de

son père est un accident et il le dit. Le père vient enfin de trouver la joie ce matin. Quand nous sortirons d'ici tous les événements de ces jours-ci ne nous paraîtront plus que comme le cauchemar d'une nuit. Nous aurons fini de souffrir. Notre temps est venu d'être heureux. »

Quand il avait appris le meurtre de Toudert le père avait d'abord dit qu'il le vengerait — puis, quand il avait vu ses traits figés, durcis au milieu des caillots de sang noir il était soudain devenu muet. Les gendarmes, le juge eurent beau lui demander cent fois qui avait tué Toudert, il regardait de ses yeux vides et ne répondait rien.

Un seul jour on crut qu'il allait reprendre conscience, le jour où à la même question posée sans conviction par un juge indifférent, le père soudain hurla comme sous le coup d'une douleur cuisante :

— Tué Toudert? Ah! Qui m'a tué Toudert? le bon cousin Toudert, Toudert mon frère?

Mais tout de suite après il était retombé dans l'hébétude, d'où il ne sortit plus que pour chercher la Mecque :

— La Mecque, criait-il, je veux voir la Mecque pour le pardon de mes péchés. Prophète de Dieu, où es-tu que je te raconte, pour que tu voies comme mon cœur est pur et mes mains blanches. Vois...

Il ouvrait ses doigts écartés, présentait devant lui à des yeux absents la paume puis le dos de ses mains, puis, promenant sur les murs des gestes d'aveugle, il cherchait le prophète à tâtons et, ne le trouvant pas, l'appelait.

— Prophète, où es-tu, prophète de Dieu, pour le pardon de mes péchés?

A force de chercher la Mecque il y entra un soir ravi et sanglotant. Sur les murs exigus, la lucarne étroite, la porte bardée de sa cellule, il baisait le visage du prophète et en riant conversait avec lui :

« Prophète de Dieu, comme est radieux ton visage. Comme ta voix est douce! Laisse-moi baiser ton front, tes mains. »

Il riait... C'était fini! A travers la joie qui le préservait plus rien ne pouvait atteindre le père qui pût le faire souffrir encore : il avait trouvé la Mecque...

Par les lettres qu'il recevait encore Arezki restait en contact avec le monde extérieur, qu'il lui tardait de retrouver. C'est la veille du jour où leur affaire devait être jugée qu'on lui en apporta le plus grand nombre.

Il y en avait de tous les formats, de toutes les couleurs. Toutes avaient été ouvertes et recachetées. Derrière la plus longue, épaisse et

bleue, il y avait écrit : Elfriede Maurer, rue du Temple. Il la jeta dans le coin de la cellule avec les ordures.

Une autre était de Mme Maurer :

« Je vois d'ici la joie de vos parents quand ils vous ont retrouvé après cette longue guerre, qui nous a fait à tous tant de mal... »

Arezki revit la cave de Modenheim. Il vit Zerrouk faisant irruption dans la salle enfumée, sa mitraillette au poing, il vit la bougie sur le seau renversé, trois femmes noyées dans la fumée... Une grenade dans le tas... et c'eût été fini!

« Quand vous étiez ici, souvent vos propos étaient... comment dire?... amers (je peux vous le dire maintenant que vous êtes loin). Mais c'était la guerre et je suis sûre que maintenant, au milieu des vôtres, vous êtes heureux... »

Arezki ricana.

« Le fiancé d'Elfriede, que nous croyions tous mort, est revenu. Quand vous étiez chez nous souvent j'ai compris que vous doutiez. Voyez comme il ne faut jamais désespérer de la Providence, puisqu'elle vous fait en même temps, Elfriede et vous, retrouver le bonheur. Tous les deux vous êtes mes enfants (votre mère ne m'en voudra pas, n'est-ce pas?) et tous les jours je prie pour vous également... »

Le reste Arezki le relut deux fois mais il ne sut jamais ce que Mme Maurer y disait.

Le gardien vint, traînant ses pieds et faisant avec ses clefs un bruit de clochettes qui l'amusait parce qu'il scandait ses pas. Il siffla :

— Bien, mon pote, elles t'en veulent toutes. Avec tes joues roses, moi, tu me dégoûterais plutôt.

Arezki donna un coup de pied dans le plat

— La ferme!

— Oh! pardon, monsieur est délicat.

Le gardien fouillait en même temps dans le tas de papiers froissés :

— Et la bleue? Monsieur a oublié de lire la bleue.

— Celle-là, dit Arezki d'une voix sucrée, elle est pour toi.

— Et dégoûté avec ça! Tu les auras vite oubliées va! On oublie vite ici.

Arezki s'étendit sur la planche qui lui servait de lit, se tourna vers le mur :

— N'oublie pas de fermer la porte en sortant, dit-il.

— Pour ça, mon pote, tu peux compter sur moi...

L'avocat d'Arezki qui vint ensuite exhuma des lois, des papiers : « Demain, dit-il, vous serez libre. On ne peut retenir contre vous aucun grief. Pour votre frère, c'est différent. Quant à votre père... » L'avocat fit un geste vague de la main pour dire qu'au point où il en était l'arrêt de la Cour importait peu.

Arezki distrait voulait demander à Me Colonna pourquoi il disait que pour Sliman c'était différent, puis il pensa à la providence de Mme Maurer, à Elfriede et à son fiancé, à la lettre bleue : elle était épaisse comme si Elfriede en avait beaucoup à dire... Puis il revit la gare de Lyon... Un pick-up quelque part jouait en sourdine : *Sing nachtigal.* Quand Me Colonna sortit, Arezki l'avait oublié...

Le gardien attendit d'être au water pour ouvrir la lettre. Il se cala sur le siège, grogna (ces sacrés rhumatismes depuis longtemps le faisaient souffrir : c'était heureusement la dernière année). Il renifla l'enveloppe (« Pas même parfumée! ») ouvrit précautionneusement pour ne pas déchirer la lettre au-dedans. Il tint la feuille à bout de bras (il était presbyte) puis lut :

« Au fond c'est mieux ainsi. Nous nous sommes connus d'une façon si étrange : un accident. Tu te rappelles? »

Le gardien en oublia ses rhumatismes :

« Je pense bien, dit-il.

« Nous nous quittons un peu de la même façon : par accident! C'est bien ainsi. Quand ma mère m'a dit que tu avais téléphoné pour m'avertir que tu partais par le train de midi, parce que tu ne pouvais pas attendre jusqu'au soir, je ne sais pas soudain ce qui m'a prise... mais, c'est vrai, cela n'a plus d'importance.

« Et puisque de toute façon cela n'a plus d'importance (cela et tout le reste), que je te dise : Le soir même de ton départ j'ai rencontré Zerrouk! oui... près de la gare de Lyon. J'étais quand même allée par là avant 8 heures... et pour ne pas entrer à la gare il a fallu que je me répète dix fois que c'était, comme tu aimes (tu aimais) dire, parfaitement idiot. J'ai vu partir le train qui devait t'emporter et c'était comme si tu étais dedans, je t'ai même cherché parmi toutes les têtes penchées aux fenêtres, mais, c'est vrai, cela n'a plus d'importance... Décidément...

« Tu te rappelles qu'il a jeté un jour son couffin dans la Seine (il, c'est Zerrouk). Eh! bien, sois heureux, il en a acheté un autre, même grandeur, même couleur, même forme... à s'y méprendre. Et les choses ont ainsi repris leur cours normal, comme si rien n'avait jamais été... rien, ni la guerre, ni son père mort, ni les bouts de papier que je jetais dans la Seine pour faire semblant de ne pas vous entendre, peut-être même pour ne pas vous entendre tout court. Il sait maintenant (il, c'est encore lui) combien de gens passent sur chaque pont du matin au soir et sur le nombre combien achètent des cacahuètes. Il m'a demandé si tu n'étais pas encore en prison. J'ai répondu que tu étais en Algérie. Il a dit que c'était la même chose. Toujours aussi gai, tu vois... »

— Un qui connaissait bien le pote, dit à voix haute le gardien.

En même temps il cria, parce qu'en faisant un geste trop brusque il avait senti toutes ses articulations tirailler.

« Tu vas rire : tout le soir j'ai pensé aux paroles de Zerrouk. Je me suis rappelé ce que tu disais de ton pays. Le soir j'ai fait des rêves fous : je t'ai cherché en vain toute la nuit, tu n'étais nulle part.

« Ton pays? Cela me rappelle que maintenant tu y es. En te parlant de Zerrouk je l'avais oublié. Quand tu en parlais, tu disais que le soleil y est dur, les plats épicés, les yeux des filles noirs, leur peau brune, la terre sèche, les sources souvent taries, le sable brûlé, les passions brûlantes. Mais comme je me souviens que tu aimais dire aussi que tu étais un ange, maintenant je me dis : est-ce là un pays pour les anges? Et ne vaut-il pas mieux pour eux des climats plus pâles où les yeux sont bleus, le soleil tiède et les teints clairs, la terre herbeuse?... »

Le gardien alla regarder la signature : « C'est une fille! Évidemment! Elle est folle, cette fille. D'ailleurs, pour qu'elle l'ait connu...

« Tu ne reviendras bien sûr pas. Et moi je ne viendrai jamais dans ton pays : il est trop moche (tu ne m'en veux pas, dis)? Tu ne me répondras peut-être pas non plus : à quoi bon

maintenant? (si, peut-être tout de même une fois pour me dire que tu n'es pas en prison : je passe beaucoup sur les ponts depuis que tu es parti et sur l'un d'eux, un de ces quatre matins, je vais certainement tomber sur Zerrouk)... »

Le gardien rit, puis tout de suite après cria (ah! ces rhumatismes!).

« Alors je ne sais plus très bien comment finir... peut-être comme dans les contes de fées... que tu sois heureux, mon ange, et que tu aies beaucoup d'enfants... »

« Ho! ho! C'est trop drôle. »

Le gardien, s'adossant aux murs pour bouger moins, rit par saccades; il vrilla sur sa tempe son index pour dire que la fille était folle, fit de la lettre et de l'enveloppe réunies une grosse boule de papier bleu, jeta le tout dans le trou, tira la chasse...

« Cinglée. Elle est complètement cinglée! » Il sortit. Le rire continuait de secouer ses épaules larges et voûtées. Il se dandinait sur ses hanches pesamment comme danse un ours. Un autre gardien qu'il croisa dans le couloir le regarda avec indulgence : on ne riait pas beaucoup dans la maison.

— Il y a de la joie, dit-il.

C'était une question. Mais l'autre, à force de rire, n'arrivait pas à reprendre haleine. Il murmura en fin de souffle : « Trop drôle! C'est trop drôle... »

« Vous avez été cité comme témoin à décharge, mon cher Maître, et comme je m'y attendais, vous êtes venu. Votre témoignage ne m'a pas du tout surpris, ai-je besoin de vous le dire?

« Vous avez confessé que j'avais toujours été un élève modèle, que rien quand j'étais jeune ne faisait prévoir que j'en viendrais là, que l'objectivité vous obligeait à dire... Je n'avais pas besoin d'écouter. Avant même que vous ouvriez la bouche, je pouvais réciter par cœur votre témoignage : j'en avais prévu les mots, les gestes, les intonations. La cour vous a écouté avec déférence et admiration, parce que vous avez tiré de mon « cas », comme vous disiez, quelques vérités générales qui ont flatté votre auditoire. Pour vous avoir compris ils se sont félicités d'être intelligents, puis ils m'ont condamné.

« Elfriede aussi a été citée par mon avocat. Je n'ai jamais su comment il s'est procuré le nom et l'adresse; je ne lui en avais moi-même jamais parlé. Il a envoyé la lettre au nom de M^me^ Maurer. Elfriede n'a pas comparu et c'est naturel : ce n'était pas le moment de gâter

par des histoires de tribunal la joie de revoir un fiancé si longtemps attendu. Tout de même quand l'huissier a appelé « Elfriede Maurer » le monde brusquement s'est figé comme les gestes des statues de marbre arrêtés dans leur élan et j'ai attendu comme si ce simple appel allait la faire surgir là devant moi... comme jadis, grande, un rien flegmatique, avec sa voix chantante, ses yeux bleus, le tailleur en tweed des jours gris. Tant il est difficile de mourir au monde même quand il meurt à vous.

« Vingt ans c'est tout de même beaucoup et, quand le juge a prononcé la sentence, j'ai eu peine à croire que c'était de moi qu'il s'agissait. Évidemment au dernier moment ils ont découvert le coup du journal. Je croyais que c'était un faux, de la malversation, du vol. J'ai appris par le président que c'était une atteinte à la sûreté de l'État. On m'a récité jour par jour mon emploi du temps à Paris avec les membres du parti : on m'a donné des précisions que j'ignorais, rappelé des faits que j'avais oubliés. Le service de renseignements est bien organisé. Mon avocat qui n'en revient pas dit que mon affaire était tombée dans une mauvaise période; mais de savoir que mes vingt ans sont un accident technique ou une malchance ne me les enlève pas.

« J'ai répondu que cela devait finir comme cela.

« — Ah? dit-il, je suis heureux de voir que vous en prenez aisément votre parti.

« — Il y a trois ans dans l'armée j'ai déjà ramassé quinze jours d'arrêt. Un pareil prélude, vous comprenez...

« — Vous êtes un plaisantin, dit-il, et vous avez raison. Vous êtes jeune. A votre âge vingt ans c'est vite passé.

« — Là, dis-je, c'est plutôt vous qui plaisantez.

J'ai perdu la faculté de m'indigner ou de m'attendrir. Peut-être le malentendu est-il irrémédiable. L'homme même qui était chargé de me défendre, mon avocat, n'y a rien compris. Il est inutile de lui expliquer : il ne comprendrait pas... Il ne peut pas comprendre... comme le gendarme qui m'a arrêté à la rivière, comme le juge.

« Le gendarme m'a demandé pourquoi je n'étais pas rentré en Algérie après ma démobilisation.

« — Pour rester en France.

« Je savais que ce n'était pas une réponse.

« — Comme si la France avait besoin de cocos comme toi, a-t-il dit.

« J'ai dit que j'y étais venu à cause de Hitler et de la guerre. Il a éclaté :

« — Et l'armistice? Hitler n'a peut-être pas signé l'armistice?

« — Oui, mais pas pour moi.

« Je crus le voir étouffer d'indignation. C'était pourtant vrai. C'était du moins ce que je pensais; on avait signé l'armistice pour tout, pour les Sudètes, la bombe atomique, la Ruhr, l'empire des Indes, Hiroshima, n'importe quoi, mais pas pour moi.

« — Monsieur veut un armistice pour lui tout seul, l'armistice personnel de Monsieur, un... Un sacré toupet.

« A vrai dire j'aurais aimé que pour moi comme pour les autres la paix soit revenue ce jour-là.

« Quant au juge il a répété trop de fois : « Je « ne comprends pas. » Bien sûr! « Vous qui « avez fréquenté nos universités, qui avez appris « à conduire en ordre vos pensées, à rester « lucide... »

« Allais-je recommencer à lui raconter comme tant de fois je me l'étais racontée à moi-même, l'histoire de Ricardo et celle du Grand feu? Il ne comprendrait encore pas. Une fois cependant j'ai tenté :

« Il fallait que j'en sorte.

« — Il fallait... Il fallait... Si à l'université on ne vous a pas appris à être libre...

« J'ai bouché mes oreilles pour ne pas en entendre davantage. Un gendarme derrière moi me les a fait rouvrir d'un coup sur les bras. C'est égal : je n'entendais plus le juge mais seulement le bruit confus d'une voix profes-

sionnellement courroucée où se détachaient comme des coups de grosse caisse ridicules et énormes ou les mots titubants d'un ivrogne : « Libre, liberté... libre... libre... Libre.

« Aurais-je voulu répondre que je n'eusse rien trouvé. Allais-je expliquer que d'être né Arezki des Ait-Wandlous, fils de mon père (cheveux bruns, nez droit, lèvres minces, pommettes saillantes, yeux noirs et menton rond) le 1er avril 1919 (comme si c'était une naissance pour rire), m'avait d'avance condamné à ne connaître de liberté que celle des autres. Le père, qui n'a jamais fréquenté l'Université, est plus perspicace que M. le Juge, puisqu'il sait que je suis né avec mon destin comme tous les Imann, parce que tous naissent emmurés dans les limites toujours étroites que des accidents stupides, aidés de la stupide volonté des hommes, ont fixées à l'ampleur de leurs gestes. Allais-je expliquer que la vie de chacun de nous est une course d'obstacles sur piste circulaire, que nous passons notre temps à franchir des haies et à sauter des trous sans pour cela que nous avancions. Emmurés! Que si lui, M. le Juge, ne saute plus et se sent libre, c'est qu'il s'est résigné au mur, que si la laisse est longue sur laquelle il a cessé de tirer ou s'il ne la sent plus à son pied, elle n'en fixe pas moins une longueur mesurable à ses pas. Que j'étais fatigué de tourner en rond et que c'est

en faisant le mur que ma liberté a buté sur sa loi.

« Celui qui était encore le plus près du but, c'est Sliman qui, quand il a appris la sentence (lui-même ne sera jugé que plus tard avec les frères du parti), a dit que tout cela c'était à cause du coup de fusil et de l'argument des dominos. Sliman ne ment que pour me consoler. Me consoler, petit frère? Et de quoi?

« Quand l'avocat général a demandé ma tête je crois qu'il a parlé aussi de ma liberté. Je ne sais plus, je n'écoutais que distraitement. Cette langue m'était de toute façon étrangère. Je n'ai entendu que la péroraison. « Regardez, « messieurs les jurés. Regardez, au coin de ces « lèvres implacables, ce sourire qui voudrait « être ironique. Cette conscience est opaque : « nulle lueur ne peut en percer la nuit. Seule « la justice des hommes en attendant celle de « Dieu pourra la réduire sinon l'éclairer. »

« Je pouvais l'écouter sans déplaisir, celui-là. C'était son rôle de défendre la société comme il dit. Il était aussi de bonne guerre d'annexer la divinité : toujours elle a servi aux grands à fonder en droit l'injustice.

« Pendant que l'avocat s'indignait, le juge, visiblement peu ému (c'est son métier d'être impassible, cela dispense à l'occasion d'être impartial), dessinait sur une feuille de papier déjà crayonnée. Quand l'avocat s'assit, le juge lentement me dit :

« — J'ai là devant les yeux un curieux carnet, votre carnet. J'ai tout lieu de croire qu'il n'était destiné qu'à vous : cet accent de sincérité ne trompe pas. J'ai trouvé plaisir à vous lire et, je dois dire, non pas seulement professionnellement...

« La main fine a dessiné quelque chose comme un cottage d'où la fumée s'échappe; cette fraîcheur imaginaire doit reposer M. le Juge de l'aridité des lois.

« — Les derniers mots de votre carnet sont : vienne l'aube et je m'endormirai. J'imagine que c'était là un vœu. Pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le loisir d'arriver à l'accomplissement d'un vœu qui apparemment en valait la peine?

« Je n'ai pas répondu.

« — A votre aise, a dit le juge en coupant d'un trait irrévocable son cottage, qui comme mon aube jamais n'arriverait au jour.

« — Du reste à vrai dire je ne comprends pas le sens d'un tel vœu...

« C'est cela : M. le Juge ne comprenait pas.

— Vos professeurs vous avaient fait accéder à la pleine lumière du monde et de vous-même, et c'est vous, vous seul, qui par cet acte stupide vous êtes enfoncé dans la nuit.

« Cela non, ce n'était pas vrai. L'aube c'est de la nuit que péniblement elle s'extrait même quand d'abord elle a l'air d'y être sans recours enlisée, et après l'ombre c'est le grand soleil.

Ce crime qui va tous nous valoir de mourir ou d'être condamnés, je sais que je ne l'ai pas commis; j'en salue la victime comme un pauvre compagnon de geôle dont elle a essayé de sortir par la veulerie, comme Mohand par le meurtre. La longue observance des lois a masqué à mon juge le visage de la vérité. Ainsi installé dans la certitude sans accroc et l'étourdissement de la tâche quotidiennement achevée mais jamais assumée, il ne sait pas que c'est par accident que nous sommes lui du bon côté de la barre et moi de l'autre. Il ne voit pas combien est fragile entre nous la ligne qui sépare la faute du justicier. S'il cessait un instant d'être bercé par la fausse sécurité du code, si le bref instant d'un lapsus il remplaçait pour une fois par sa conscience d'homme les termes de la loi qui lui en tiennent lieu à bon compte, il reculerait effrayé de découvrir que la société qu'il défend pourrait ne devoir son pardon qu'à ma mansuétude...

« Ce soir après m'avoir condamné vous irez retrouver dans la paix de votre maison le goût émoussé de votre liberté, monsieur le juge.

« Les jours, vous avez choisi de vous en acquitter au lieu de les vivre; la justice, votre métier est de la rendre, non de la chercher : vous en avez désappris la saveur quelquefois âpre. Vous entrerez dans le bonheur feutré de votre vie, m'ayant déjà oublié. Il ne vous res-

tera plus qu'à entrer, l'âme blanche, dans la blancheur de vos draps, convaincu que vous avez fait votre devoir, puisque vous avez accompli votre tâche.

« Vous aurez fait ce qu'on attendait de vous : à la porte du clos où, malgré les pancartes et les palissades, je voulais entrer vous aurez fait bonne garde. Vous pouvez dormir, monsieur le Juge : il est bon après tout que le sommeil du juste suive le sommeil de la justice.

« Mais que m'importe à moi (et aux autres) le sommeil d'une nuit..., ou d'un jour... Qu'importe même le sommeil de tout un an : Il n'est que la mort dont on ne s'éveille pas.

« J'entends les clefs du gardien qui doit venir m'ouvrir. C'est le pote : il aime scander sa marche du bruit de ses clefs.

« Le convoi part dans un instant.

« C'est tout, je crois. »

TABLE DES MATIÈRES

Première partie. — Le Père 7
Deuxième partie. — Le Fils 61
Troisième partie. — L'Ange 115
Quatrième partie. — Tous au vert paradis 209

16,70

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
10 JUILLET 1969 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 9620. N° d'imp. 930. —
Dépôt légal : 3e trimestre 1969.
Imprimé en France